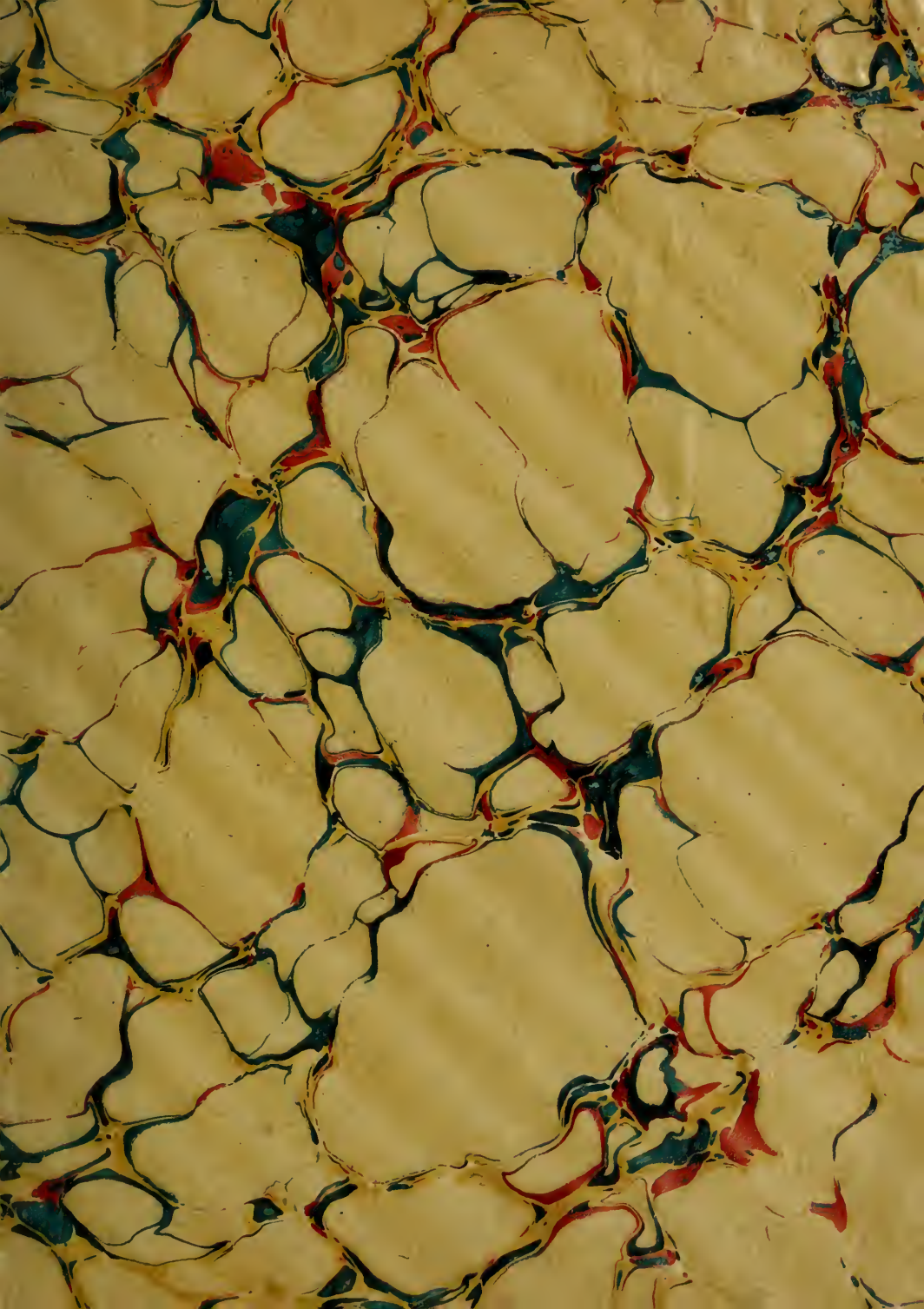
U d'/of OTTAWA
39003002268372



LA PROMÉTHÉIDE

AVEC UN PORTRAIT EN TAILLE DOUCE

LA PROMÉTHÉIDE

TRILOGIE D'ESCHYLE, RESTITUÉE PAR

Le **SAR PELADAN**

PREMIÈRE TRAGÉDIE :

PROMÉTHÉE PORTEUR DU FEU

Restituée par le SAR PELADAN

DEUXIÈME TRAGÉDIE :

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ

Traduction littéraire du texte d'*ESCHYLE*

TROISIÈME TRAGÉDIE :

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

Restituée par le SAR PELADAN

SAR PELADAN

THÉATRE DE LA ROSE † CROIX

LA

PROMÉTHÉIDE

TRILOGIE D'*ESCHYLE* EN QUATRE TABLEAUX

AVEC UN PORTRAIT EN TAILLE DOUCE

PARIS

CHAMUEL, Éditeur

79, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE *(Près la rue Lafayette)*

1895

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés absolument à l'auteur pour tous pays, y compris la Suède et la Norwège.

L'ŒUVRE PELADANE

La Décadence latine (Ethopée).

I. Le Vice suprême (1884).
II. Curieuse (1885).
III. L'Initiation sentimentale (1886).
IV. A Cœur perdu (1887).
V. Istar (1888).
VI. La Victoire du mari (1889).
VII. Cœur en peine (1889).
VIII. L'Androgyne (1890).
IX. La Gynandre (1891).
X. Le Panthée (1892).
XI. Thyphonia (1893).
XII. Le dernier Bourbon (1894).

PROCHAINEMENT

XIII. La Lamentation d'Ilov (1895).
XIV. La Vertu suprême.

Amphithéâtre des sciences mortes

I. Comment on devient mage (éthique), in-8°, 1891 (Chamuel).
II. Comment on devient fée (érotique), in-8°, 1892 (Chamuel).
III. Comment on devient artiste (esthétique), in-8°, 1894 (Chamuel).
IV. Le Livre du Sceptre (politique), in-8°, 1895 (Chamuel).

Théâtre de la Rose + Croix

I. Babylone, tragédie en 4 actes, in-6°. 1894 (Chamuel).
II. Prométhée. trilogie d'Eschyle restituée, in-8°. 1895 (Chamuel).
III. Le Fils des Etoiles, en 3 actes.
IV. Le Prince de Byzance (refusé à l'Odéon et à la Comédie-Française).
V. Orphée (tragédie).
VI. La Rose + Croix, mystère en 3 actes.
VII. Le Mystère du Graal, en 5 actes.
VIII. Sémiramis, tragédie en 4 actes.

LA QUESTE DU GRAAL

Proses choisies des dix premiers romans avec 10 compositions et un portrait de Séon, 3 fr. 50

Oraison funèbre du docteur Adrien Peladan (Chamuel).....	1 fr.	»
Oraison funèbre du chevalier Adrien Peladan (Chamuel).....	1	50
Constitutions de l'ordre de la Rose + Croix du Temple et du Graal..	1	50

La Décadence esthétique (Hiérophanie)

I à IV. L'Esthétique au Salon de 1881-84 (1 vol. in-8°), 7 fr. 50, premier tome de l'artochlocratique, avec portrait.
V. Félicien Rops (épuisé).
VI. L'Esthétique au Salon de 1884 *(L'Artiste)*.
VII. Les musées de province.
VIII. La Seconde Renaissance française et son Savonarole.
IX. Les Musées d'Europe, d'après la collection Braun.
X. Le Procédé de Manet
XI. Gustave Courbet.
XII. L'Esthétique au Salon de 1885 *(Revue du Monde Latin)*.
XIII. L'Art mystique et la critique contemporaine
XIV. Le Matérialisme dans l'Art.
XV-XVI Le Salon de Peladan, 1886-1887 (Dalou).
XVII. Le Salon de Peladan, 1889.
XVIII. Le Grand Œuvre, d'après Léonard de Vinci.
XIX. Les deux Salons de 1890 avec trois mandements de la R. + C. (Dentu).
XX. Les deux Salons de 1891.
XXI. Les deux Salons de 1892.

(Introduction à l'histoire des peintres de toutes les écoles depuis les origines jusqu'à la Renaissance, avec reproduction de leurs chefs d'œuvre et pinacographie spéciale, in-4°, format de Charles Blanc : *L'Orcagna* et l'*Angelico*, 5 francs. — *Rembrandt*, 1881 (épuisé).

L'ART IDÉALISTE ET MYSTIQUE

Doctrine de la Rose + Croix, 1 vol. in-18, Chamuel, 3 fr. 50, 1894

LE THÉATRE DE WAGNER, les onze opéras scène par scène

LES XI CHAPITRES MYSTÉRIEUX DU SEPHER BERESCHIT, version rosecrucienne

PQ
2340
.P5P7
1894

PLACET

AU

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Monsieur le Président,

J'ai publié trente volumes ; si vous en ouvrez un, vous saurez que je suis Théocrate.

Votre prédécesseur était le mauvais riche. Vous avez le prestige du travail matériel ; je suis un ouvrier d'immortalité, ma partie, c'est l'idée.

Cette industrie, vous ne l'ignorez pas, n'a plus aucun client : sous la troisième république, on ne pense ni on ne raisonne, mais on va au théâtre.

Un de vos prédécesseurs qui s'appliquait à bien présider, demandait un jour, quel était le plus grand génie de son siècle. On lui répondit mal : le plus grand génie du XVIIe siècle s'appelle Jean Racine. Ce poète prodigieux retrouva l'art incomparable de Sophocle. Ai-je retrouvé quelque chose de l'art Racinien ? Cette postérité qui nous jugera tous deux et devant laquelle je puis vous protéger, à mon tour, en décidera. Je ne me compare pas à l'auteur de *Phèdre* pas plus que vous ne vous égalez, ce semble, à Louis XIV ; mais toute valeur est relative et quand vous montez, sans plus de

façon au trône de Saint-Louis, je puis croire que j'ai quelque droit, à être joué au Théâtre Français.

Vous savez qu'Eschyle c'est Homère au théâtre, que son *Prométhée* passait pour son chef d'œuvre ! Eh bien ! de cette trilogie une seule tragédie restait, j'ai refait les deux autres.

Emile Burnouf, l'helléniste et le sanscritisant indiscuté, qui dirigea quatorze ans l'école d'Athènes a témoigné, en ces termes :

« *J'ai donc lu votre double composition encadrant l'œuvre d'Eschyle et je trouve à votre œuvre le caractère grec aussi complet qu'on peut le désirer. Je n'ai rien trouvé dans votre composition qui ne soit conforme à la tradition et aux usages du théâtre grec du temps de Périclès... il n'y a rien de superflu dans le développement que vous avez donné à l'idée antique et je ne vois pas non plus ce qu'on y pourrait ajouter.* »

Maintenant connaissez M. Claretie et tout le Comité :

La commission d'examen n'a pas cru pouvoir réserver pour la LECTURE votre tragédie de PROMÉTHÉE ENCHAINÉ. L'avis général est que la FACTURE n'en saurait convenir à la Comédie Française.

Or, la facture qui disconvient à MM. Boucher, Le Bargy, Leloir et consorts est celle d'Eschyle, car ils ont refusé, les Mascarilles, la seule partie qui ne soit pas de moi, l'*Enchaîné*.

Cela s'est fait sur le rapport de M. Cadol, l'immortel auteur des *Ambitions de M. Fauvel* et de l'*Affaire est arrangée*.

Vous connaissez quel homme est M. Claretie, vous n'avez donc qu'à exprimer un désir, il sera exécuté comme un ordre.

Napoléon III fit représenter *Tannhauser*, ferez-vous représenter *Prométhée ?*

Je n'ai pas, comme le Titan de Bayreuth, une princesse de Metternich dans mon jeu, et j'ai tout le monde contre moi.

Vous vous informerez, sans doute, et on vous dira, non plus que je suis fou, cela se disait il y a cinq ans, mais on y a renoncé — on vous dira que je suis un mauvais citoyen. A cela je vais répondre, comme j'aurais répondu à Ludovic Le More, si j'avais eu le bonheur de vivre, en son temps.

Moi, très illustre seigneur, ayant considéré avec attention jusqu'à ce jour les résultats de ceux réputés maîtres et recteurs en matière de gouvernement et ayant reconnu que l'invention et le résultat de leurs moyens ne sont rien de plus que ce que l'on a mis en usage jusqu'à présent, je ferai mes efforts sans chercher à nuire au mérite des autres, pour me faire entendre de votre Excellence, en lui donnant connaissance de mes secrets. Et en attendant qu'il se présente une occasion de les mettre en pratique, selon votre plaisir, je vous en donnerai une note ci-jointe.

I. J'ai un moyen de voir et d'entendre à la plus grande distance, applicable aux conseils des ennemis et supprimant l'espionnage. II. Je sais de quelle manière attaquer l'homme privé dans l'homme d'État et changer ses vues par des réactions simplement passionnelles. III. *Item*. Si on ne pouvait agir sur la personne d'un monarque, je saurais l'actionner au moyen d'une tierce personne qui lui serait liée par le sang ou la sexualité. IV. Je possède le secret de découvrir les bons et les mauvais penchants et leur créer des occasions d'éclat.

V. *Item*. Au moyen du dynamisme nerveux, tel que le produit la vie ascétique, je puis projeter de la force selon une volonté donnée, exaltante ou déprimante.

VI. *Item*. En formule de paix et d'intérieur, je crois pouvoir remplir et sans craindre la comparaison avec personne, l'office de métaphysicien, soit enseigner une élite, soit donner une méthode à n'importe quelle activité.

Item. Je puis conduire et mettre à fin toute espèce de travaux théoriques, soit par la parole, soit par la plume.

Item. En littérature, je puis faire ce que l'on désirera, tout aussi bien que qui que ce soit.

Vous riez M. le Président, l'opinion de 1889 vous paraît l'exacte et me bien désigner ?

Je viens simplement de copier la fameuse lettre de Léonard de Vinci, en remplaçant la physique par l'hyperphysique, les arts par les lettres.

Vous n'avez que faire, n'est-ce pas, de ces visions à distance, du contre-point passionnel et du dynanisme ascétique, non plus que des bombardes, des fumées, des chemins creux, des chariots couverts du sublime Florentin. Je consens à ne pas vous embarrasser de ces mystérieux objets, mais permettez-moi une question — républicaine celle-là, — le travail intellectuel est-il déshonorant, l'homme de pensée, l'homme d'art a-t-il droit aux Trois Huits. L'intelligence, enfin, est-elle tolérée, comme la prostitution au moins, sous la troisième république.

Celui qui a refait deux tragédies d'Eschyle pourrait-il mourir de faim : voilà un terrible sujet de méditation pour un chef d'État.

Un fils de Beethoven (mort en 1827) serait réduit à la

mendicité depuis 1887, malgré que les œuvres de son père forment un tiers des programmes de musique dans tout l'univers : car la propriété intellectuelle n'est pas reconnue en ce siècle d'équité.

Si je n'avais pas de quoi vivre, que feriez-vous pour moi, Monsieur le Président, me donneriez-vous une inspection des Beaux-Arts ?

Cela est douteux, car j'ai donné de telles preuves de compétence ; j'ai tant écrit et enseigné, j'ai fait ce qu'aucun particulier ne tenta jamais, un salon annuel et celui qui ferme ses portes, en ce moment est le quatrième . J'ai déterminé un mouvement d'art idéaliste, j'ai prodigué mon temps, mon argent, j'ai sacrifié mon œuvre personnelle souvent à la rénovation des arts latins.

Et voulez-vous savoir ce que j'ai reçu, en échange, de l'État l'insulte par la voix de la justice ! Quand je suis venu lui demander de punir des calomniateurs, elle m'a répondu que les filles et les penseurs n'avaient pas d'honneur à défendre et m'a condamné aux dépens.

Savez-vous ce que je représente pour le pays que vous présidez, un *chargé de la conduite des charrettes pour la réquisition du fourrage, en cas de mobilisation.*

Un jour, je commis un singulier crime, je ne lus pas une affiche qui commandait de dire présent à un appel ! Je n'y avais pas mis de malice, certes, mais il m'arrive de ne sortir que le soir, de ne pas rechercher les abords des mairies et même, acte séditieux, de méditer en marchant. Je fus mis en prison, en plein hiver et je vis toute la férocité de l'officier. Chaque fois qu'il plaît au gouverneur de la ville de Paris de placarder je me trouve menacé de mort, faute d'être un museur,

homme de café et de flanerie et lecteur de gazette : je n'ai jamais vu la Patrie que dans l'éclair sauvage des yeux militaires, je ne connais de la France que sa baïonnette tournée contre moi.

Vous avez d'excellentes raisons d'être patriote, Monsieur le Président, la France vous a donné ce qui lui reste de royauté ; je n'ai connu que les corvées, les dîmes et les vexations.

Voulez-vous que je vous peigne d'un trait épouvantable ma vraie pensée !

Je crois que mes tragédies sont des œuvres, je crois que *Babylone* et les deux *Prométhée* vivront ; je crois que j'en puis faire trente semblables.

Eh bien ! si je les signe, c'est que je n'ai pas pu les vendre.

Oui, contre l'or qui permet de vivre errant, je donnerais ce qu'on appelle mon génie.

La France m'a été si mauvaise qu'elle m'a dégoûté de la gloire ! Que cet aveu venge en un moment et les d'Aurevilly, et les Villiers, et les Berlioz, et les Francks, et les d'Olivet, et les Lacuria !

Si vous vous souvenez du *Symposion*, vous allez me répondre : « Chez l'être doué de fécondité intellectuelle, chez le mâle spirituel, invincible est le mouvement qui le pousse vers la Beauté ; car il souffre de porter son verbe, et comme une femme enceinte, il aspire à être délivré. La beauté Socrate, n'est pas l'objet de l'amour — l'objet de l'amour c'est la génération et la production dans la Beauté. »

Je n'ai pas dit que je cesserais de produire : j'ai nié qu'il y eut quelque satisfaction à cela, sous la troisième république.

Que la guerre, cette Circé, qui change tous les hommes en brutes, me métamorphose en charretier, cela n'est pas ma

vraie rancœur. Que suis-je, pendant la paix ? un mauvais citoyen, vous dira-t-on, et contre cela je m'élève.

Voulez-vous que j'enseigne la Logique, la Métaphysique, la Politique, l'Esthétique, même l'Hyperphysique, aux cancres élus du suffrage universel ?

Je ne refuse pas : c'est vous qui refuseriez, parce que Logique, Métaphysique, Politique, Esthétique et Hyperphysique sont des démonstrations de Dieu, et que vous êtes le chef d'un Etat *laïque* d'un état athée.

Ma compétence en matière de Beaux-Arts voulez-vous l'employer : mais comme elle est indéniable, on arguera de mes habits, quelques mètres de velours et de satin qui ont bien fait du bruit — ils sont usés depuis longtemps, et quoique je ne crois guère à la Patrie, je suis prêt à sacrifier sur son autel, mes cravates de dentelles, si elles pèsent si lourd dans le jugement de mes contemporains que de l'emporter sur mes mérites.

Et maintenant que me voilà, en tout semblable à l'électeur éligible, quel changement va s'opérer dans ma condition de charretier en temps de guerre et « d'entrepreneur de spectacles et d'exhibitions en temps de paix » comme me qualifie ce tribunal de commerce qui traite toujours mes pauvres intérêts comme la huitième chambre mon honneur, comme la douane ma liberté, m'emprisonnant pendant huit heures, pour quelques cigarettes, malgré l'offre d'une caution de mille francs (Baisieux, 6 novembre 1893.)

Pourquoi ces plaintes, direz-vous ; le Prométhée d'Eschyle répondrait :

« Crois-tu donc que je souffre seulement en moi-même, je « souffre dans mes frères ;.... » je serais un simple homme de

lettres et c'est peu; si j'oubliais un moment la dignité des ancêtres et le sort des neveux.

L'âcreté de ma plainte est faite du martyrologe de tous aèdes passés et futurs ; je ne suis que ce coryphée de l'histoire qui surgit pour annoncer aux époques maudites, l'approche des terribles Erynnies.

L'écrivain et l'homme d'Etat s'intéressent d'abord à eux-mêmes, et cette phase pourrait s'appeler la puberté de l'esprit : grandissant on arrive au dédain de soi, à l'amour de l'idée.

Vous autres vous avez la chose publique ; nous avons la chose éternelle.

Or, moines et penseurs, citoyens de l'infini, nous ne pouvons cesser notre prière, ni notre œuvre. Nous sommes résignés à tout, sauf à renoncer la vie, la voie et la lumière !

Voilà pourquoi la voie du théâtre qui peut être purifiée jusqu'à devenir une voie sacrée, m'étant barrée par de vaines gens, — sans intrigues, ni menées avec le courage ou la témérité de mon droit, — comme j'ai adressé un placet au ministre l'an dernier, j'en adresse un nouveau au chef de l'État.

Honnête homme, malgré la magistrature française qui m'a calomnié en approuvant mes calomniateurs, par ses arrêts ; en même temps que je demande, j'offre.

Je demande que le Théâtre Français me soit ouvert ; j'offre de remplir telle fonction des Beaux-Arts, enseignement ou inspection : car je ne suis pas un mauvais citoyen mais seulement un citoyen d'éternité.

Mes amis, Monsieur le Président, m'ont dit très fortement que j'étais dans un tort extrême de chercher quelque scène

à l'étranger; que de tout temps l'artiste s'est adressé au chef de l'État et que je méconnaissais les traditions. Eh bien, soit!

Ne vous méprenez pas à quelques rigueurs d'expression; il y a entre nous, un abîme, il y a le *De Monarchia* du Dante; ce n'est pas à moi de le combler, avec de la bassesse, c'est à vous, qui avez la puissance avec de la magnanimité.

Monsieur le Président, je vous fais roi! Votre intendant des théâtres, Claretie m'a éconduit; voici une œuvre digne d'être protégée, même par un empereur.

Que Louis II de Bavière, d'une mortelle mémoire vous inspire; il sera beaucoup pardonné à ceux qui, ne fût-ce qu'une fois, auront aimé la beauté, qui est la visibilité de Dieu.

Avec les sentiments d'un théocrate.

SAR PELADAN.

DRAMATIS PERSONNÆ

PROMÉTHÉE . . . . . .
ÉPIMÉTHÉE . . . . . .
HERMÈS . . . . . .
HÉPHAISTOS . . . . . .
HÉRAKLÈS . . . . . .
OCÉAN. . . . . .
ATHÉNÉ . . . . . .
IO . . . . . .
PANDORE . . . . . .
LE POUVOIR . . . . . .
LA FORCE, parèdre du Pouvoir, personnage muet.

Chœurs de MORTELS, d'OCÉANIDES et de TITANS

L'action du PORTEUR DU FEU se passe sur l'Olympe et au vallon de Tempé

Celle de l'ENCHAINÉ sur un sommet de Scythie

Celle du DÉLIVRÉ, au sommet du Caucase

PROMÉTHÉE PORTEUR DU FEU

LA PROMÉTHÉIDE

PROMÉTHÉE
PORTEUR DU FEU

ACTE I

L'OLYMPE

Le fond comme les coulisses, les bandes d'air et les bandes de terre, figurent des nuées immobiles, évasées vers le spectateur et allant se retrécissant jusqu'au fond, où un autel, tenant le milieu de la scène, porte le Feu sacré, qui doit se détacher fortement sur la lumière diffuse et bleutée de l'atmosphère.

Si l'acoustique le permet, ATHÉNÉ doit garder le troisième plan, HERMÈS le second, PROMÉTHÉE seul, évolue au premier.

Quand le rideau s'ouvre, la scène est vide; on entend d'abord le cri des Dieux, puis Hermès vient du dernier plan de gauche, il porte la tunique courte et sans manches, le pétase, le caducée, les talonnières; Athéné casquée, avec l'égide, le bouclier rond, la lance d'or; Prométhée porte la tunique courte et sans manches, le péplos rejeté en arrière, de hauts cothurnes; il a la chevelure brune et abondante, sans bandelette.

SCÈNE I

LE CHŒUR DES DIEUX (invisible), — HERMÈS

LE CHŒUR DES DIEUX (invisible)

Victoire à Zeus, Pantocrate du Monde, Victoire!

HERMÈS (à la cantonade)

Victoire au Père! (il descend un peu)
L'Olympe retentit d'une clameur joyeuse!
Après dix années de combat, les Dieux célèbrent leur triomphe.
Les Titans, foudroyés avec le vieux Kronos,
gémissent dans l'Hadès, au fond du Tartare insondable;
un seul maître, absolu désormais,
règne sur les Daïmons et sur le monde.
— Enivrés de nectar et repus d'ambroisie,
les Immortels vainqueurs s'accoudent souriant aux lits d'ivoire.
Mon Père leur partage, en ce jour, les attributs, les apanages;
mais sa sérénité, à ce moment vermeil,
s'inquiète de la race éphémère :
il veut savoir l'effet produit sur les mortels,
par cet ébranlement terrible :
tous les Dieux contre tous les géants.
— Je pourrais m'épargner ce voyage;
les mortels ont dû se terrer, comme des animaux, pendant l'orage,
et maudire, à la fois, Titans et Olympiens!
(Athéné paraît) Voici la vierge guerrière,
la sage enfant de Zeus, que la gaieté bruyante écarte du banquet.

SCÈNE II

HERMÈS, — ATHÉNÉ

ATHÉNÉ

Pourquoi t'éloignes-tu, du festin de Victoire?

HERMÈS

Notre Père m'envoie connaître
le sentiment humain, sur la divine bataille.

ATHÉNÉ

Interroge d'abord Prométhée, patron des éphémères.
Il se tient à l'écart, avec la contenance d'un vaincu...

HERMÈS

Il donna la victoire, en conseillant à Zeus
la délivrance des Cyclopes.
Ceux-ci, reconnaissants, livrèrent, à la fois,
l'éclair, la foudre et le tonnerre;
et le tonnerre fut vainqueur.

ATHÉNÉ

Tu oublies la vaillance des Dieux!

HERMÈS

Les Titans nous valaient en courage.
Dix années du haut de l'Othrys, ils tinrent tête;
et l'Olympe parfois frémit d'anxiété!
— S'ils avaient écouté les lumineux avis de Prométhée,
jamais Zeus n'eût régné, pantocrate de l'univers.
— Kronos et ses géants se fiaient, en leur force physique;

ils dédaignèrent la sagesse daïmonique,
et le fils de Thémis, désertant une cause perdue,
offrit à Zeus son appui et celui de sa mère.
« O fils de Rhée », dit le Titan,
« délivre les Cyclopes et les Hécatonchires, au Tartare enfermés
« et je te promets la victoire. »
Par ma célérité à parcourir l'espace,
j'ai assisté à la Théomachie, jusqu'en ses épisodes :
certes, les Dieux ont été des héros!
Apollon a percé de ses flèches Porphyrion, Alcyonée;
il creva les yeux d'Ephialtès.
Le thyrse de Backhos assomma Euritus;
sous l'outil d'Héphaistos, la cervelle de Klytios jaillit ;
Polybotès crut se sauver, la terre de Kos l'engloutit.
Artémis tua Gration ; Agrios tomba sous le glaive d'Arès,
et malgré sa massue de fer, Thoos éprouva le trident de Poseidon.
Toi-même, tu vainquis, Pallas, avec la lance;
et tu précipitas Encelade, aux gouffres de Sicile.
— Malgré ces prouesses insignes,
le monstre aux cent têtes, Typhon,
lançait la mort par la bouche et les yeux ;
il fallait le combattre de loin.
Et le terrible Atlas, saisissant des collines,
discobole prodigieux, les lançait sur l'Olympe!
Vainement, les Hécatonchires délivrés,
Briarée, Kottos, et Gyas faisaient rouler
des blocs énormes sur les Titans.
Ceux-ci, héroïques, entassaient Pélion sur Ossa,
et, ainsi parvenus à mi-flanc de la montagne sainte,
l'escaladaient déjà, irrésistible assaut!
Pareils aux taureaux que le bruit du combat excite,
les éléments s'ameutèrent entre eux.
Contre ces Titans et ces Dieux qui troublaient son repos séculaire,
la nature entière se leva!

L'armée des flots marins envahit les rivages;
les vents, tous ensemble, hurlèrent;
sous le piétinement de la mêlée, la terre se fendit;
l'Olympe chancela sur sa base!
Les Kronides poussaient une telle clameur
qu'au fond du firmament, les étoiles pâlirent.
Aphrodite pleurait, serrant Eros dans son giron;
Héra jetait des cris affreux; les Grâces grimaçaient;
les Heures immobiles regardaient les Muses stupides;
Une angoisse de mort étreignit tous les Immortels,
et Zeus lui-même, Zeus eut peur!
Prométhée, spectateur immobile, cria soudain,
comme un pilote aux nautes affolés, dans la tempête :
« Oublies-tu le don des Cyclopes, Fils de Rhée,
« le trait fulgurant, l'oublies-tu?
« Lance la foudre, ou bien tu es vaincu. »
Et notre Père, alors, dans un crépitement d'éclairs éblouissants,
pour la première fois, se servit du tonnerre!
A cet éclat livide, à cet effroyable vacarme,
aux torrents mortels de la flamme,
les Titans laissèrent retomber les rochers qu'ils levaient.
D'une main inlassable, Zeus lançait la foudre.
Kottos, Briarée et Gyas, s'étaient croisé les bras, comme inutiles.
Le trait souvent n'atteignait pas les Aloades,
fendait les monts, incendiait les bois;
l'éther lui-même, par instants, s'embrasait!
Aux lueurs fulgurantes, on voyait les Titans tomber
côte à côte, aveuglés, assourdis, paralysés, brûlés!
Nous-mêmes sur l'Olympe, l'œil ébloui,
l'oreille bourdonnante, les bras inertes, la poitrine oppressée,
suffoqués par le feu de l'atmosphère,
tremblant d'une fièvre indicible,
vacillant d'un vertige d'agonie,
nous pensions que l'univers allait finir!

Et Zeus tonnait toujours!
Il foudroyait, non plus les Titans vaincus, mais la Terre.
Il épuisa la force de son bras!
Le vainqueur d'aujourd'hui, Fille de Zeus,
c'est Prométhée ou le tonnerre!

ATHÉNÉ

Parole indigne d'un fils!
Quel bras eût manié la foudre, comme le bras du Père?

HERMÈS

J'honore également le bras de Zeus,
l'industrie des Cyclopes et le génie de Prométhée.

ATHÉNÉ

Docile aux ordres, indépendant d'esprit,
tu ne respectes pas ces Immortels que tu sers avec zèle.

HERMÈS

Je suis le messager, indifférent à son message;
on m'envoie, je vais : confident et complice de tous les Dieux,
je n'en vénère qu'un. . . . .

ATHÉNÉ

Ton Père, Zeus!

HERMÈS

Non, le maître de mon père : le Destin!

ATHÉNÉ

Nul n'a vu le Destin : on sent sa volonté
qui pèse sur la nôtre, et c'est tout.

HERMÈS

Le vrai Dieu est celui qui, ne se montrant pas,
parait en toute chose.

ATHÉNÉ

Le Destin est aveugle.

HERMÈS

Qui l'a dit? Ceux qui étaient frappés.
Nous sommes des aveugles, nous, les Dieux passionnés !
Veux-tu que je t'avoue quand j'ai douté de Zeus?
A l'instant même de sa gloire !
Il faisait trop de bruit, il lançait trop de foudre;
ce n'était qu'un Titan vainqueur.

ATHÉNÉ

Si le père entendait ?

HERMÈS

Il sourirait, dedans sa majesté.
Il m'apprécie comme courrier; que lui importe ma pensée!
— Je ne resterai pas ce que je suis, ô Athéné !
J'ai inventé la lyre et je trouverai mieux.
Le mystère me hante et me passionne;
je sais que Zeus obéit au Destin ;
je saurai quelque jour, à qui le Destin obéit ?

ATHÉNÉ

Ce sont là des propos dignes de Prométhée !

HERMÈS

Prométhée voit loin, en effet, jusqu'aux confins de l'avenir
mais son esprit gêné se perd dans un bizarre amour de la justice

il s'émeut, il s'indigne, il pleure, il compatit ;
il a servi le Père, malgré qu'il le déteste.
Contre son cœur, sa raison sans cesse combat,
sans le fermer, sans l'endurcir :
lui qui n'a point de maux, souffre des maux d'autrui !
(Prométhée paraît) Regarde ce vainqueur, vois cette allure consternée !
Il médite pendant que les autres festoient.
Tu peux échanger avec lui de subtiles idées.
Je vais étudier les effets de la foudre sur l'éphémère.

ATHÉNÉ

Tu m'as jeté, dans l'âme, de la nuit !
Je ne parlerai pas à ce Daïmon, malgré qu'il prophétise ;
Il diminue la gloire paternelle !
je le déteste !

(Athéné disparaît à gauche, Hermès à droite, Prométhée à ce moment est au milieu du troisième plan ; il descend en scène, avec lenteur.)

SCÈNE III

PROMÉTHÉE (seul)

Entêtés et brutaux, téméraires lutteurs,
qui mettiez votre foi en vos muscles,
vous que j'ai avertis, vous que j'aurais sauvés
si ma sagesse eût triomphé de votre aveuglement,
Titans, mes frères, où êtes-vous?
Malheureux obstinés, qui méprisiez la feinte
et jugiez la prudence, indigne de vos cœurs;
vous vouliez escalader l'Olympe,
vous voilà tombés dans l'Hadès!
Superbes et criards, vous campiez sur l'Othrys, avec Kronos,
vous répondiez par des clameurs à mes prières,
repoussant la Raison comme votre ennemie.
Maintenant!
La flèche d'Apollon vous a mieux convaincus, Porphyrion? Alcyonée?
Ephialtès, aveugle désormais, crois-tu que je voyais?
Le thyrse de Backhos t'a démontré mon dire, Euritus?
Klytios, t'es-tu souvenu sous les coups d'Hephaistos?
Tu fuyais mes avis, Polybotès, tu n'as pas échappé au trépas!
Et l'épieu d'Artémis et le glaive d'Arès et le trident de Poséidon
ont prouvé mon oracle, ô Gration, ô Agrios, ô Thoon!
Réponds Pallas, et toi, Encelade, que les monts siciliens écrasent!
Et toi aussi, Typhon, qui râles épouvantablement!
Et toi enfin, Atlas, tu lançais des collines comme des disques,
tu entassais Pélion sur Ossa;
maintenant, l'univers est entassé sur toi!
— Cris cessés, bras rompus, fureur stérile,
la foudre des Cyclopes vous a précipités, Titans!
ô muscles imbéciles qui aviez renié la Pensée!

Vous n'êtes pas les vaincus du tonnerre;
la Moire, la loi d'harmonie vous avait d'abord condamnés.
— Ce monde est une lyre ; et chaque fois qu'un musicien
pervers ou malhabile y touche,
les cordes indignées se cassent et blessent l'imprudent.
L'Univers avec Zeus tiendra son équilibre :
vous êtiez le désordre et vous fûtes vaincus ;
mais aujourd'hui vous êtes le malheur et je vous pleure.
Quelle immense pitié s'agite donc en moi ?
Est-ce une force ? une faiblesse ?
Quand mon esprit condamne, mon cœur encor s'émeut
et je suis seul à compatir ainsi, moi, fils de la Justice.
Les autres Dieux n'éprouvent pas
ce contre-coup des maux d'autrui, qui sans cesse me frappe.
— Toi que je sens, toi que je sers, sans te connaître,
que j'appellerais Dieu, si j'ignorais les Dieux,
ô toi que le Destin manifeste,
qu'attends-tu donc de Prométhée ?
et pourquoi m'as-tu fait un cœur si douloureux,
me créant Immortel ?

SCÈNE IV

PROMÉTHÉE, — ATHÉNÉ

ATHÉNÉ

Pourquoi errer, farouche, à l'heure de ta gloire, Titan subtil !
Mon Père distribue les charges, les honneurs ;
Approche, demande, toi qui as mérité !

PROMÉTHÉE

Ce que l'on m'offrirait, Athéné, je le dédaigne ;
et nul ne peut donner ce que j'accepterais.

ATHÉNÉ

Mon Père est tout-puissant.

PROMÉTHÉE

Oui, depuis quelques heures.

ATHÉNÉ

Pour toujours !

PROMÉTHÉE

Je le souhaite !

ATHÉNÉ

Excellent vœu ! qu'accepterais-tu donc
que Zeus ne peut donner ?

PROMÉTHÉE

Ne provoque pas mon dédain de la gloire olympienne !

ATHÉNÉ

Enonce ta pensée ?

PROMÉTHÉE

Qu'est-ce, un Daïmon et qu'est-ce, un Dieu ?
Tous deux sont immortels.
Mais le Dieu, confirmé en ses prérogatives par le Destin,
ne saurait déchoir ni monter ; ce qu'il est, il le sera toujours ;
le Daïmon, au contraire, libre en son devenir,
s'il risque de tomber peut aussi s'élever sans limites.

ATHÉNÉ

Je sais cela !

PROMÉTHÉE

Eh bien ! quand Zeus me donnerait une charge éclatante,
ma personnalité serait-elle augmentée ?
Le cothurne hausse-t-il la réelle stature ?
Si un décret des dieux t'attribuait la beauté d'Aphrodite
et lui reconnaissait ta sagesse, Athéné, — serait-ce vrai ?
L'éphémère adore et redoute les Dieux, confins de sa pensée :
mais pour un Dieu, l'idéal. . . . .

ATHÉNÉ

Pour un Dieu, l'idéal c'est lui-même !

PROMÉTHÉE

Tu n'imagines pas, Déesse, un Dieu qui te surpasse ?

ATHÉNÉ

Mon père !

PROMÉTHÉE

Et, au-dessus de lui ?

ATHÉNÉ

Rien, ni personne !

PROMÉTHÉE

Fille pieuse, ton sexe se découvre, quand il te faut penser !
Tu oublies le Destin.

ATHÉNÉ

Zeus l'incarne !

PROMÉTHÉE

Depuis quand ? jusques à quand ?
Ouranos, lui aussi, incarna le Destin,
jusqu'au jour où son fils Kronos le mutila
et l'enferma dans le Tartare.
Zeus aujourd'hui s'assied, troisième, sur le trône.
On lui doit obéir et mes actes le montrent.
Sur tous les Immortels, devant la Justice, il l'emporte.
Chacun a de pareils défauts, aucun ses belles qualités.
Il mérite le sceptre; en lui s'incarne
l'idée de l'harmonie, de l'ordre; et je l'aidai à triompher !

ATHÉNÉ

Sages paroles, pour un Titan !

PROMÉTHÉE

Et conduite opposée, je me diminuerais pour une récompense !
Je subirais le déshonneur de quelque emploi céleste,
à l'instar des Hécatonchires, devenus geôliers des Titans !
Mon rôle est fini près des Dieux !

ATHÉNÉ

Tu veux quitter l'Olympe ?

PROMÉTHÉE

Oui, pour la Terre!

ATHÉNÉ

Et les Heureux ?

PROMÉTHÉE

Oui, pour les Éphémères !

ATHÉNÉ

Ces êtres avortés t'intéressent ?

PROMÉTHÉE

Ils sont petits, ils sont souffrants, ils ont besoin d'amour et d'aide ;
aux Daïmons ils ressemblent, moins l'immortalité ;
car ils évoluent par eux-mêmes.
Zeus les oublie.

ATHÉNÉ

Zeus a l'esprit présent à l'univers créé
mais c'est si bas, si brute, l'éphémère !
Le Père a résolu d'anéantir l'Humanité
et de la créer à nouveau !

PROMÉTHÉE

Détruire les humains ? de quel droit ?
Pour quel crime ? En vertu de quelle sentence ?
Ceci n'aura pas lieu, je le défends, cela ne sera poin , je l'atteste !
— Déplorables Mortels, on vous laisse pâtir,
sans un secours dans vos détresses,
et lo squ'on se souvient, entre deux coupes de nectar,
on ordonne votre trépas !
— Holà, les Erinnyes viendraient plutôt hurler ici
l'hymne sans lyre et lever leurs fouets sur les Dieux !

Les humains sont sauvages, brutaux et dérisoires.
Qui donc les enseigna? Qui prit soin d'eux?
— Tu as donc oublié ce jour, Athéné,
où tu m'aidas à créer l'homme.
Je pétrissais, fiévreux, le limon du chaos,
et j hésitai longtemps. Combien d'essais infructueux !
C'était un difficile ouvrage : puis, je me décidai
et je fis l'homme à mon image
O toi, qui donnas l'âme, en place de ton père,
ne sens-tu pas ton cœur devenir maternel
pour l'éphémère ?
Je me proclame ici, Prométhée, patron des humains !
Quoi, j'abandonnerais l'être qui me reflète,
l'ouvrage de mes mains,
sculpteur indifférent au sort de sa statue
et père sans entrailles pour les fils de son Verbe !
— L'avenir se dévoile, écoute mon oracle :
un jour, Fille de Zeus, désertant l'honneur Olympien,
tu lui préféreras les hommages de l'homme ;
tu donneras ton nom à une ville d'éphémères
et tu habiteras, joyeuse, le Temple qu'ils te dédieront.
Alors, ô Athéné, farouche et passionnée pour ton peuple et ta ville,
on te verra lutter contre ton père, toi si soumise maintenant.
Un grand amour agitera ton cœur, sous l'égide,
tu concevras un dévouement sans borne,
tu montreras une infinie bonté ;
et tu seras Déesse, en vérité !
Oui, votre gloire à tous, ô Dieux, vous viendra de la Terre !

ATHÉNÉ

Fils de Thémis, je suis le reflet de mon Père,
et ne crois qu'aux oracles de sa bouche sacrée ! (Exit.)

PROMÉTHÉE

Souviens-toi, seulement !

SCÈNE V

PROMETHÉE (seul)

Oui, j'ai trouvé ma voie ; oui, j'ai conçu mon œuvre ;
je ne sens plus le poids de l'immortalité.
Cette idée sommeillait au fond de ma pensée,
elle s'éveille, et m'éblouit de sa clarté.
Ah ! reprendre mon grand office,
replacer l'homme entre mes mains
et lui modeler l'âme comme j'ai fait le corps !
— Détruire les mortels ! Zeus se complaît à manier la foudre
et voudrait s'entretenir la main !
Je veille, et Adrastée, Alastor, Némésis elle-même m'assisteraient !
— Humanité stupide et morne,
ô dernière venue dans la série des êtres ;
ai-je raison de croire en toi ?
— Le Créateur m'a-t-il choisi pour vous guider
Éphémères instinctifs, postulants à l'intelligence ?
— Ils vivent à cette heure, comme les animaux ;
plus dénués, plus faibles que la bête armée de griffes, vêtue de poils.
Dans les cavernes, au creux des arbres, ils habitent tout nus.
La nature, autour d'eux, étale ses richesses ;
les saisons reviennent harmonieuses ;
le fruit succède aux fleurs et l'aurore à la nuit,
et leur imprévoyance hébêtée se lamente.
Ils ont froid dans la forêt immense,
ils ont faim au milieu de la végétation nourrissante.
— Il suffirait qu'une bonté intelligente
leur enseignât l'art de la vie.
Ce devoir glorieux, Zeus le dédaigne
cette auguste mission où tous les Dieux

devraient paraître, ne préoccupe qu'un Daïmon !
O mystère insondable,
les plus puissants, les mieux doués, les douze Heureux
ne possèdent pas à eux tous un atome de vraie bonté.
Moins raisonnables en leur vouloir,
que la force cosmique en sa norme,
ils n'ont jamais senti le devoir de leur force
et s'arrogent les droits d'égoïsme cruel.
Ce n'est pas mon orgueil qui s'égare,
quand je m'élève au-dessus d'eux !
Le sentiment digne du Dieu unique
qui créa la matière et l'esprit,
est cette charité qui habite mon âme
et qui meut mon esprit, entêté de justice.
Luise le jour d'un grand courage;
vienne l'instant du noble effort;
j'opposerai, rival étrange, à la foudre, à la ruse, à la lance,
mon cœur plein de pitié, mon cœur plein de tendresse,
mon cœur saignant des maux d'autrui !
Humanité, si laide et si basse et si brute,
dis-toi, parmi tes songes effrayants,
qu'une égide te protège et te couvre
le cœur battant de Prométhée !

SCÈNE VI

PROMÉTHÉE, — ATHÉNÉ

ATHÉNÉ

Je veux parer l'éclat de ton humeur séditieuse
et conserver la paix entre les Immortels ;
on décide du sort des Éphémères !
Parais, plaide leur cause,
demande leur salut, pour récompense de ton aide.

LE CHOEUR DES DIEUX (invisible)

Règne éternel à Zeus, mort aux humains !

PROMÉTHÉE

Ces cris de mort, poussés à table, les entends-tu, Destin ?
Ainsi, le cœur des Dieux exhale sa beauté
Ainsi, leur égoïste idée s'avoue cynique !
Ainsi, parait leur divinité fausse !
Sais-tu, Fille de Zeus, comment le vrai Dieu se révèle ?
Par la bonté : père des créatures, il ne maudit jamais :
il avertit, il enseigne, il punit, mais il ne détruit pas.
Oui, Zeus n'est qu'un roi, Athéné,
il règne sur l'Olympe, mais un autre règne sur lui :
et je suis le héraut redoutable de ce Dieu suprême et caché.
Destin ! tu entendis leur cri sauvage !
Écoute maintenant celui qui va parler ;
il se nomme : le Fils de la Justice ! (Exit.)

SCÈNE VII

ATHÉNÉ (seule)

Chaque parole du Titan m'irrite et je l'écoute
Il porte en lui, je ne sais quelle flamme,
une ardeur généreuse, un tel souci d'autrui,
un tel oubli de soi,
qu'il s'agisse de Zeus ou bien des Éphémères,
que je reste attentive et muette à ses dires pervers.
— Mon esprit se refuse à décider entre mon Père et lui.
Juger Zeus, le condamner peut-être, moi, sa fille !
Impiété! ce Daïmon n'est qu'un factieux,
un habile, qui devançant les Dieux auprès de l'Éphémère,
veut nous ravir le sceptre de la Terre
Si ses actes sont fourbes, ses paroles démentes,
par sa mère Thémis inspiré, il connait l'Avenir.
Prométhée seul avec Apollon, reçut le don de prophétie.
Comment me dérober au trouble qu'il me jette ?
— Je donnerai mon nom à une ville d'éphémères !
j'habiterai, joyeuse, le temple qu'ils me dédieront
Alors, farouche et passionnée pour mon peuple et ma ville,
on me verra lutter contre mon Père même
— Je ne puis à cette heure l'interroger ;
l'ivresse du triomphe escarboucle ses yeux.
Pour mériter ici, mon renom de sagesse,
ne rien trahir de mon penchant, ni du devoir
je me retire du conflit ;
que la volonté du Destin s'accomplisse !

SCÈNE VIII

ATHÉNÉ, — HERMÈS

HERMÈS

Pallas !

ATHÈNÉ

Pallas ?

HERMÈS

Je te donne le nom du premier que ta lance perça !
Ah ! Déesse, quel étrange contraste
entre la joie des Dieux et la stupeur d'en bas.
Le Père a prodigué ses foudres :
l'incendie des forêts dure encor.
La Thessalie entière porte les traces d'un cataclysme,
les grottes qui servaient d'asile, sont obstruées, détruites,
les animaux féroces, chassés de leur repaire
rugissent, errants et affolés :
inexprimable confusion !

ATHÈNÉ

Les Mortels ?

HERMÈS

Ils n'étaient que sauvages et les voilà stupides ;
il en est qui se tuent, ils refusent de vivre :
ce surcroît de terreur, l'imprévu de ces maux les ont découragés.
J'ai voulu proclamer que le calme établi ne serait plus troublé :
J'ai dit que j'étais Dieu ! Ils ont fui, pleins d'horreur,

se blottissant derrière les rochers, avec l'auroch terrible
et le mégathère effrayant.
Si le propre du Dieu est d'inspirer la crainte
je ne connaitrai pas de plus complets honneurs !
Les Immortels s'appellent, sur la terre,
l'incendie, le fléau, la blessure,
l'effroi, la maladie, le malheur et la mort.

ATHÉNÉ

Mon Père a donc raison de les vouloir détruire
ces méchants, ces impies ?

HERMÈS

Seul pourrait te répondre celui qui est caché
au mystère sans nom du Destin.
Ne les injurie pas, ces éphémères, accuse l'impiété des Dieux,
se désintéressant du sort des créatures.

ATHÉNÉ

Ta parole semble l'écho de Prométhée
Tu penses avec lui, tu agis avec Zeus.
Explique, Hermès, ta double nature.

HERMÈS

Mon intérêt commande d'obéir
mais ma pensée se plaît dedans la liberté.

ATHÉNÉ

Prométhée veut sauver l'éphémère.
Ne paraissons pas au débat :
laissons le Destin s'accomplir entre mon Père et le Titan.

HERMÈS

Bien dit, sage Athéné ; dans le présent confus
respectons les secrets sublimes de l'avenir voilé. (exeunt)

SCÈNE IX

PROMÉTHÉE (seul)

J'ai sauvé les humains !
Sans moi, la foudre les eût abîmés dans l'Hadès !
Sans moi, Zeus ajoutait ce crime à sa victoire !
Infatué d'avoir vaincu ces Titans dont l'audace le menaçait,
il eut anéanti ces éphémères
dont l'infériorité humilie son orgueil de roi universel.
— « Etre le Dieu des hommes, » disait-il, quand je parus,
« autant s'intituler Dieu des fourmis ou Dieu des mouches.
« Qui donc, parmi les Immortels,
accepterait l'Humanité pour apanage ? »
— « Moi, Prométhée ! »
Sitôt sa verve tombe et son sourcil terrible se fronce ;
il revoit, en son infaillible mémoire,
le débat honteux pour lui, de Sicyone.
Lorsque les Daïmons et les Dieux disputèrent
et que chacun donna la preuve de sa subtilité ;
d'un bœuf immolé, je fis deux parts :
d'un côté les chairs et les entrailles enfermées dans la peau,
de l'autre, les os seuls mais bien couverts de graisse.
J'invitai le fils de Kronos à choisir ;
il se trompa sur l'apparence, il prit les os.
— Tout à l'heure, sitôt j'estimai les éphémères dédaignés,
qu'il eût souhaité se dédire : mais son prestige aurait souffert.
« Je cède, Prométhée, à ton désir,
« je ne détruirai pas la race humaine
« Ainsi, envers toi, je m'acquitte. »
Je répliquai : « Tu cèdes au Destin, non pas à Prométhée.
« Je n'ai servi en toi qu'un Principe, une idée.

« car tu es l'ordre, ô Zeus, tu équilibres, tu conserves
« comme je suis l'individu qui ose et devance les Temps »
Alors, il me lança, regard inoubliable, un défi de rival.
Je ne crains que pour l'homme ; moi, je suis immortel !
— Je leur ai dit à tous : « Olympiens,
« vous vous applaudirez, un jour, des audaces de Prométhée :
« quand la terre germera des temples, en votre honneur,
« quand la main des mortels vous aura éblouis
« de vos images sculptées et peintes.
Zeus a ri, et les Heureux, stupides courtisans,
éclatèrent d'hilarités inextinguibles.
Ils ne croient pas à l'avenir des hommes ;
à moi, incombe toute l'œuvre !
Je leur montrerai par l'exemple, ce qu'est un Dieu !
Je tarde ici, ma place est en bas où l'on souffre !
Mais comment éveiller le mortel qui sommeille
et le rendre attentif et docile à mes soins.
Comment frapper ces rudiments de l'être ?
par quel éclat ? — ou les séduire — mais par quel artifice ?
Il faut que je leur fasse un don qui les étonne et les soumette.
— Toi que je sens, toi que je sers, sans te connaître
que j'appellerais Dieu, si j'ignorais les Dieux !
O toi que la loi du Destin manifeste !
Toi qui a tout créé, Mortels et Immortels, inspire-moi !
Je l'éprouve au feu de ma pensée :
tu me pousses et je vais ; tu parles, j'obéis ;
instrument exalté de ton divin vouloir,
héraut pieux de tes desseins sublimes.
Mais je suis seul, hélas ; en face de l'idée,
mon génie impuissant, s'embarrasse et se tait !
Sur l'être inaccompli, hébété par ses maux,
la raison, des paroles n'agiront pas.
Nul secours ne me viendra de l'Empyrée :
aucun être ne peut même comprendre ma pensée !

Entre le Dieu qui rit et l'homme qui s'effare,
entre ces deux stupidités, que faire, ô Prométhée ?

(Le feu de l'autel illumine, une seconde, le théâtre.)

Le Feu sacré soudain a dardé une flamme splendide :
elle s'agite et monte, on dirait qu'elle parle
et révèle l'arcane qui résout mon anxiété.
Ah ! soyons attentifs au présage.....
Je tressaille, l'espoir me caresse le cœur
comme aux instants où ma mère apparaît !

(Jusqu'à la fin, le feu s'agite et semble répondre au Titan et l'inspirer; analogie du buisson ardent.)

Symbole du parfait, ô synthèse du monde !
Elément absolu, ô fluide Soleil !
Mouvement de lumière. Feu glorieux !
Feu Tout-Puissant, Feu-Dieu !
Exauce la prière du Titan et finis son angoisse !
— Il est, loin d'ici, en bas, sur la Terre,
une race déshéritée qui vagit sous des maux écrasants ;
abandonnée des Dieux qui la voulaient détruire,
elle attend son Sauveur !
Elle t'ignore en ta bonté, ô Feu, cette race éphémère:
elle t'a vu briller au ciel et jaillir des cratères,
et foudre, fracasser les Titans ;
avec eux, les antres, ces refuges, et les bois séculaires.
Matière incorruptible, serais-tu le moyen de mon vœu :
serais-tu le salut des Humains ?
Ils sont nus : tu les défendrais de l'hiver atroce :
ils sont faibles : la flamme écarterait les bêtes voraces ;
ils sont errants : et ils s'arrêteraient autour de toi ;
ils ont peur : et tu les délivrerais des ténèbres.
O Feu puissant, réducteur de l'irréductible,
réalisateur d'impossible, ô maître de la Vie !
si tu étais aux mains mortelles,
la terre transformée ferait envie aux Dieux !

Viens régner, viens créer, viens réchauffer, viens luire !
Pantocrate de la matière, finis la barbarie
et purifie l'instinct ; désormais
que nul homme ne déchire la chaire sanglante avec ses dents
et ne ronge les os frais, comme un fauve.
Souris à ta gloire nouvelle, chose suprême
élément de mystère, dont je vois les prodiges
surgir, innombrables merveilles !
— Par toi, l'argile humide deviendra
la brique du premier toit, les flancs de la première amphore ;
parmi les pierres du foyer, ton autel,
une se liquéfie, voilà le fer qui coule !
Il se froidit pointe de flèche, pointe de lance,
et l'homme désormais combat de loin
comme Apollon, comme Athéné !
Voici encore les outils d'Héphaistos : le marteau et l'enclume ;
voici l'épée d'Arès, le glaive des héros ;
voici le soc de la charrue qui rendra la terre féconde.
Feu Sacré ! Feu Sacré !
Viens régner, viens créer, viens réchauffer, viens luire !
Vainqueur du froid et de la nuit :
toi qui seras le foyer et la torche,
toi qui seras et le toit et l'amphore,
toi qui seras le fer du laboureur et le fer du combat,
toi qui seras la nation et la ville et le temple ;
ô toi qu'attendent les Mortels, nouveau Zeus,
viens créer l'homme, une seconde fois,
pour la lumière et l'immortalité !
— Et vous, Mortels, tressaillez d'allégresse,
délirez en d'inouïs transports,
car vos maux sont finis, vous n'êtes plus les Ephémères !
Mortels, voici la flamme, voici la joie, voici les arts :
voici les inventions et voici les sciences ;
la civilisation commence !

Au nom de la justice qui enfin vous regarde,
Mortels, voici le Feu !

(Il saisit le brasier dans ses mains et s'élance hors de la scène par la droite. Obscurité subite et totale)

LE CHOEUR DES DIEUX (invisible)

Règne éternel à Zeus, Pantocrate du Monde !

ACTE II

LE VALLON DE TEMPÉ

La scène est plongée dans l'obscurité complète; puis, elle s'éclaire graduellement, et comme jailli des brumes du matin, apparaît le vallon de Tempé.
Au fond, dans l'extrême lointain, la cime de l'Olympe.
Trois plans d'arbres magnifiques, végétation luxuriante, mais dans le goût du Poussin.
Au milieu du second plan, l'autel où brûle le feu sacré.
A droite, seuil de la maison à colonnes de bois d'Épiméthée.
A gauche, un banc de verdure.
Il fait grand jour et il soleille quand Prométhée arrive de droite ; Hermès porte le chapeau du voyageur avec bride, au lieu du pétase.

SCÈNE I

HERMÈS (seul, assis sur le tertre)

Depuis que je parcours, incessamment, le monde
de l'Olympe à l'Hadès,
jamais un tel étonnement ne s'imposa à mon esprit :
la terre inculte, sauvage, repoussante, a disparu ;
une sorte d'Olympe lui succède !
Au lieu de l'éphémère, ce brutal effrayé,
je contemple une race nouvelle,
qui ressemble aux Daïmons, moins l'immortalité.
— Le génie du Titan accomplit cette métamorphose
prodigieuse, inouïe, indicible !
Comme il sauva les Dieux, il a sauvé les hommes !
N'était le déplaisir de Zeus, je crierais ; Gloire à Prométhée ! (Il se lève)

On ne voit plus cet être humain, l'œil inquiet,
la parole incertaine, tremblant à toute approche,
et se cachant derrière les rochers ;
ils sont vêtus, ils sont armés, ils sont hardis !
— Le Feu brillait, stérile, au sein de l'Empyrée;
Prométhée, sublime ravisseur, en le donnant aux hommes,
les fit d'un coup, victorieux et rois de la nature.
Devant la flamme, ils se rient de l'hiver.
Avec la torche, ils défient les ténèbres ;
et l'argile s'élève, en muraille, en maison,
ils savent maintenant recueillir les fruits de l'été
et jeter, à l'automne, le blé dans le sillon.
L'animal obéit à l'homme
et lui épargne les plus rudes travaux.
Sur les fleuves, ils ont lancé leurs chariots flottants.
Des flancs de la terre fouillée,
surgissent ces trésors, les métaux. (Il se rassied.)
— Si le Titan bornant lui-même son génie, s'était arrêté là,
son œuvre durerait, malgré l'ennui de Zeus.
Enseigner les choses de la terre aux terrestres
accomplissait la volonté obscure du Destin,
que seul des Immortels il avait devinée.
Mais Prométhée serait plus grand que Zeus
s'il ajoutait le sentiment de l'harmonie
à la fureur de son intelligence.
Archer qui n'atteint pas le but, mais le dépasse,
esprit exagéré, âme paradoxale,
il ressemble au torrent, à la fois, bienfaisant et terrible;
alors qu'il devrait ordonner son dessein
selon le cours majestueux et lent d'un fleuve.
Le Daïmon a livré aux humains les célestes mystères :
contre la maladie, inventant des remèdes,
il a créé la médecine ;
bien plus, il a institué l'art du présage et des divinations,

expliquant le mouvement des astres ;
il a imaginé les lettres qui fixent la pensée ;
il a cultivé leur mémoire.
Enfin, sacrilège sans nom, il leur a révélé
la science des nombres, patrimoine des Dieux !
Tant de lumière prodiguée à d'imparfaites créatures
devait les égarer et non pas les conduire.
Déjà, semblables aux Titans, les mortels,
au secret de leur cœur, rivalisent avec l'Empyrée :
les voilà dangereux : mon Père va sévir.
— Quand j'ai quitté l'Olympe, Zeus souriait à une idée,
il assemblait les Immortels, pour leur dire sa ruse.
J'ai hâte de savoir le stratagème qu'il choisit,
pour arrêter l'essor de l'homme, devenu redoutable.
Voici le Daïmon prodigieux :
il n'a pas la sérénité du Dieu, après en avoir fait l'office ;
il a sauvé l'Olympe, des Titans,
il a sauvé la Terre, de l'Olympe ;
de lui-même, qui donc le sauvera ?
Voit-il le défaut de son œuvre ?
Sent-il la fin prochaine de son rôle sublime ?
On le croirait à sa morne posture ! (Exit)

SCÈNE II

PROMÉTHÉE (seul)

Présomptueux et enivrés, enfants hardis,
qu'un peu de science émerveille ;
aveuglés d'un rayon de justice,
ô vous que j'ai tirés de la sauvagerie,
vous que j'aurais conduits à l'immortalité,
si votre nature incomplète n'avait trahi ma volonté,
Éphémères, mes fils, que faites-vous ?
Puérils étourdis et aux Titans semblables
vous aussi rejetez la prudence !
Je vous ai mis aux mains, le sceptre de la terre,
et vous méconnaissez déjà le pouvoir olympien.
Orgueilleux et hâtifs, vous négligez les rites,
rebelles au joug sauveur de la Religion sainte :
vos bras refusent d'édifier ces temples
qui seuls vous donneront la divine faveur.
Déjà les Dieux vous semblent trop humains.
Je ne peux révéler le Dieu unique !
Il ne veut pas même être nommé ;
ce Dieu si haut, si grand, si absolu,
que Zeus lui-même l'ignorera toujours.
Comme un terrain mauvais ne produit pas
le fruit attendu d'une bonne semence,
le savoir a fait germer l'impiété, parmi les hommes.
Les Titans se fiaient en leur force physique
— et vous, Mortels, infatués d'un lambeau de mystère,
à votre tour, déments ! vous niez ce qui vous dépasse !
Cessant de craindre, vous cessez de croire ;
et cessant de pâtir, vous devenez avides.

jouisseurs et mauvais!
Les Titans s'entendaient entre eux, du moins
vous tournez sur vos frères, ces armes
que je vous ai données contre les bêtes redoutables.
Au lieu de disputer à la nature ses infinis trésors,
paresseux et cruels, vous dérobez le labeur d'autrui;
effroyables effets de la plus pure idée!
Mon chemin de lumière aboutit à l'horreur!
Cependant, j'accomplis la norme du Destin,
car j'ai donné, aux hommes, avec les biens terrestres
le goût de l'immortalité!
L'esprit humain, malgré ses attentats, ouvre ses ailes:
il s'éveille, ébloui de lui-même, énivré de sa liberté.
Ah! j'ai repris mon grand office,
replacé l'homme entre mes mains:
j'ai modelé son âme, comme j'avais sculpté son corps:
nul Dieu ne pensera à les détruire, désormais!
— Humanité déjà subtile et passionnée,
ô nouvelle venue dans la série de l'Etre
malgré tes crimes, j'ai eu raison de croire en toi!
Le Créateur m'avait choisi pour te guider!
— De la mort, à leurs yeux, j'ai voilé le mystère,
j'ai semé tout leur cœur d'aveugles espérances,
je leur ai révélé les secrets daïmoniques,
trop tôt, peut-être, en mon zèle fièvreux.
— Toi que j'ai cru sentir, toi que j'ignore,
et que je n'ose pas nommer,
ô Maître du Destin, cause première
es-tu content de Prométhée?
et pourquoi le fais-tu douter de sa mission
quand elle est terminée?
Que signifient ces craintes qui m'assaillent
et la sourde douleur du noir pressentiment
qui me pique le cœur!

Vas-tu me déjuger, lorsque je t'ai servi,
et renier celui qui fut ton bras ?
— Dans une solitude, j'irai,
implorant un oracle de ma mère Thémis,
car l'avenir se voile et s'enténèbre,
et ma pensée hésite, incertaine et troublée, pour la première fois !

SCÈNE III

PROMÉTHÉE, — ÉPIMÉTHÉE

ÉPIMÉTHÉE

O mon frère, le plus subtil des Daïmons,
Toi qui perces, à l'instar d'Apollon, les mystères futurs,
considère les fruits dangereux de ton œuvre !
Les Ephémères oppriment toute la création
et la terre a souffert de leur violence.
Tu leur appris l'art de tremper le fer :
ils tuent, non par besoin, par plaisir ;
leur flèche atteint au vol
les oiseaux radieux, ornement de l'espace.
Ils abusent des animaux et les font se combattre
pour la joie féroce de leurs yeux.
Ils portent des étoffes teintes et préfèrent voler
l'or précieux que l'extraire des mines :
la terre est végétante de leur iniquité !
Tu leur as découvert des secrets dangereux :
la richesse les a rendus cupides ;
tu les armes, et les voilà cruels ;
et la science, enfin, les mène à blasphémer.
Que faire, ô Prométhée ?

PROMÉTHÉE

Je vais, dans un lieu de silence, implorer l'oracle de Thémis.
Souviens-toi seulement de ne rien recevoir des Dieux !
Si Hermès, paraissant, t'offrait la foudre même,
refuse ; refuse tout des Immortels !

SCÈNE IV

ÉPIMÉTHÉE (seul)

Génie éblouissant, cœur sublime,
donneur de foudre, donneur de Feu,
merveilleux serviteur des Dieux,
magnanime sauveur des hommes !
quelle fatalité, plane sur tes desseins !
Toujours tu te dévoues et toujours tu te perds.
Tu ne veux que le bien, et le malheur te suit.
Ta vision, qui devance les siècles,
n'envisage que la beauté future
de tes vouloirs audacieux.
Je ne te juge pas, ébloui de ta gloire,
mais je tremble, en mon cœur,
de te voir suppléer à tous les Olympiens.
Une telle vertu engendrera la haine au cœur de Zeus.
— Tu es trop grand, et tu seras enseveli sous ton effort,
ô le plus noble des Titans !
Je ne sais pas prévoir : je ne sais qu'obéir,
docile à ta lumineuse pensée.
humble servant de son frère admirable,
Epiméthée peut s'endormir,
quand veille et pense le subtil Prométhée !

(Il s'étend à gauche, sur le banc de gazon et s'endort.)

SCÈNE V

EPIMÉTHÉE (endormi), — HERMÈS conduisant PANDORE très ornée

HERMÈS

Voilà le stratagème, inventé par mon Père,
pour se garer de l'homme et ruiner l'œuvre du Titan.
A l'image des Immortelles,
Héphaistos modela cette créature gracieuse ;
Eros la trouvait si belle qu'il l'eût gardée!
Tous les Dieux ont pris part à cette éclosion merveilleuse,
tous ont doté le nouvel être.
Aphrodite donna la beauté, Artémis la pudeur,
Héra les talents domestiques et Backhos la gaieté.
Athéné lui mit sa ceinture.
Ce collier d'or est un cadeau des Grâces ;
j'ai dû lui apprendre la ruse et la rendre perfide.
« Cette charmante nouveauté, » a dit Zeus,
« me soumettra les hommes bien mieux que le tonnerre. »
Puis il mit en ses mains cette urne d'or.
« Apporte à ton époux ce témoignage de la bienveillance divine
« garde-toi seulement de l'ouvrir.
« Le malheur y est enfermé et se répandrait sur la terre ! »
Hypocrite défense dont nous verrons l'effet.
Réveille-toi, Epiméthée ! (il le touche du caducée)
Vois la réalité plus belle que ton rêve !
Les Dieux pour toi ont créé et comblé de leurs dons
cette nouvelle déité !

EPIMÉTHÉE

Songe enchanteur, apparition délicieuse !
Quelle immortelle me sourit,

et me présente une urne d'or ?
Dieux puissants ! quelle est belle !
De l'Olympe, pourquoi descend-elle ?

HERMÈS

Les Dieux, Epiméthée, te donnent cette épouse,
et l'urne précieuse qu'elle porte, est sa dot.

EPIMÉTHÉE

Les Dieux, sans doute, m'ont choisi
pour l'alliance des cieux avec la terre.
Bienvenue, admirée, aimée soit l'Immortelle ;
mais je repousse l'urne,
mon frère Prométhée m'a défendu
de recevoir aucun présent céleste.

HERMÈS

Tu ne peux refuser le don de Zeus,
sans refuser aussi l'épouse.

EPIMÉTHÉE

Que contient donc cette urne ?

HERMÈS

Elle cache un secret : on ne doit pas l'ouvrir.
Fermée, elle t'assure une paix admirable ;
ouverte, elle dégagera les pires maux ;
mais il faut la laisser dans les mains de Pandore.

EPIMÉTHÉE (contemple Pandore et se met à ses genoux ; celle-ci soulève le couvercle de l'urne ; une fumée épaisse s'en échappe.)

O Pandore, tu mérites ton nom,
et dès qu'on te contemple, tout s'oublie !

HERMÈS

Je puis partir : le charme opère. (Exit Hermès lentement.)

EPIMÉTHÉE

Quelle est cette brume qui flotte? Insensé que je suis!
Ah ! funeste beauté, n'as-tu pas entendu l'avis d'Hermès ?
Ce sont les maux, qui s'échappent de l'urne !
Referme-là, de grâce !
Tu souris, tu te plais à m'effrayer ;
Puis-je moi-même y toucher ?
Je n'ose, hélas, déjà coupable, je crains d'augmenter ma faute ! . . .
Prométhée, frère que j'ai trahi,
parais, ordonne, répare ma folie !

SCÈNE VI

EPIMÉTHÉE, — PANDORE, — LE CHOEUR DES MORTELS
(en désordre).

LE CHOEUR

(STROPHE I.)

Nous avions oublié la peur ;
voici qu'elle renaît ; elle angoisse nos cœurs,
Quel miasme d'effroi a parcouru les airs ?
Quelle fumée s'exhale de cette urne
que tient une déesse ?
Les vents nous ont porté cet arôme funeste,
et laissant nos travaux, oubliant tout,
nous sommes accourus. — Epiméthée, réponds !

EPIMÉTHÉE

Hélas ! Hélas ! enfants de la Terre féconde,
qui porte tous les fruits,
qui sans cesse varie et toujours se ressemble,
voyez l'être nouveau envoyé par les Dieux.

LE CHOEUR

(ANTISTROPHE I.)

L'admiration de mes yeux s'allume en mon âme !
Oh ! qu'elle est belle aux regards, cette immortelle,
sous ses vêtements somptueux.
Certes, un nouveau sentiment règne dans l'Empyrée ;
Zeus a changé d'humeur, il oublie sa rancune
et fait sa paix avec l'humanité.

EPIMÉTHÉE

Que n'a-t-il envoyé les Gorgones et les pires fléaux,
tous les monstres d'enfer, plutôt que cet être brillant
qui vous paraît une immortelle.
Ah ! je vois maintenant, je vois trop tard !

LE CHOEUR

(STROPHE II.)

Que crains-tu d'un être si faible et si charmant ?
Sa vue nous remplit d'allégresse !
Zeus a voulu montrer son affection pour les Mortels !
Mais dis-nous, au lieu de te lamenter
pourquoi cette déesse est ici, sur la Terre,
et ce que signifie la fumée qui s'échappe,
incessamment, de l'urne d'or confiée à ses mains ?

EPIMÉTHÉE

Les Dieux me l'ont envoyée pour épouse,
avertissant que si elle ouvrait l'urne
tous les maux envahiraient la Terre !

LE CHOEUR

(ANTISTROPHE II.)

Si tu dis vrai, il est trop tard : car la fumée
a cessé de monter dans l'air calme.
Obtiens de la Déesse qu'elle nous dise son nom,
son père, son aventure et comment elle vint parmi nous.
Tu pleures ? Prométhée, notre sauveur nous répondrait.
Dis-nous où est ton frère,
et nous irons l'interroger, car il sait tout !

EPIMÉTHÉE

Le voici : il accourt. — Puisse-t-il réparer ma faute !

LE CHŒUR

Oui, notre Maître, celui qui nous donna le Feu,
nous le voyons ; il se hâte et sa course nous émeut :
serions-nous en danger ?

EPIMÉTHÉE

Seul, il peut vous sauver !

SCÈNE VII

EPIMÉTHÉE, — PANDORE, — LE CHOEUR DES MORTELS, PROMÉTHÉE

PROMÉTHÉE (Il s'élance, saisit l'urne, la regarde, la referme.)

Il ne reste que l'espérance!
Tous les maux que j'avais conjurés
foisonneront sur cette terre (il tient l'urne.)
Epiméthée, ta désobéissance a perdu les Mortels !
O déplorable imprévoyant !

EPIMÉTHÉE

Je déteste ma faute : je voudrais l'expier!
Je refusai d'abord l'urne fatale,
c'est elle, qui l'ouvrit, curieuse,
malgré la défense d'Hermès.

PROMÉTHÉE

Va enfouir au cœur de la terre, ce don funeste,
et roule sur la place, un énorme rocher.
Que nul jamais, creusant, ne trouve l'urne !

ÉPIMÉTHÉE

D'un cœur repentant, mon frère, j'obéis. (Exit.)

SCÈNE VIII

PROMÉTHÉE, — PANDORE, — LE CHOEUR DES MORTELS

PROMÉTHÉE

C'est donc toi, le vivant stratagème qu'ont machiné les Dieux !
Toi, qu'on envoie, en place du tonnerre,
toi, qui dois abolir la justice, abrutir l'homme,
et vaincre, en un moment, tout le génie de Prométhée !
Certes, je t'étudie et j'avoue que jamais
le Mal ne revêtit forme plus attrayante ;
oui, tu es le chef-d'œuvre des malices divines...
Comment Épiméthée eût-il vu,
sous ce visage rose et ces chairs rayonnantes,
la monstruosité que tu enfermes ?
Quels yeux reconnaîtraient, en toi,
une œuvre de mort et de haine ?
Oui, tu devais tromper quiconque t'approchait.
Prométhée seul te pressent, te pénètre,
radieux instrument des plus basses vengeances !

LE CHOEUR

La colère de Prométhée nous étonne :
devons-nous douter de lui, qui nous sauva ?
Comment ne pas voir qu'il jalouse l'acte divin de Zeus,
et qu'il voudrait chasser cette Déesse, de la Terre ?

PROMÉTHÉE (regardant toujours Pandore.)

Je n'aurais pas fait mieux !
Héphaistos du reste a copié mon œuvre.
Il a fait prédominer la courbe ;

Aphrodite a donné le charme au mouvement
et ce sourire vient des Grâces.
Tu as reçu les dons de tous les Dieux, tu t'appelles Pandore ;
afin que tu gardes ton nom,
je t'ornerai d'un mérite nouveau.

LE CHOEUR

Pandore! quel doux nom!
Je tremble que Prométhée ne soit méchant, injuste.
Eh! le souffririons-nous?

PROMÉTHÉE

Tu es belle et tu sais mentir, mais tu es sotte!
Tes beaux yeux comme des pierreries
reflètent la lumière et non pas la pensée.
On t'a fait un beau corps ; mais quelle âme, pleine de niaiserie?
Je ne puis te détruire, ni t'éviter.
Déjà les Mortels séduits ne m'obéiraient plus,
si je voulais les détourner de toi. . .

LE CHOEUR

Ah! combien de joie, j'éprouve à contempler Pandore!
Elle me semble être, ici-bas, le bien suprême!
N'écoutons pas davantage Prométhée ;
Il a donné le Feu, Zeus a donné Pandore!

PROMÉTHÉE

Si j'envisage combien Pandore ressemble à l'homme
et la fascination qu'elle exerce sur lui,
je ne puis voir, en elle, la seule ruse de Zeus.
Le Destin plane ici : je sens sa volonté.
Mon œuvre restait donc incomplète?
Pandore serait-elle, l'être de transition
de la nature à l'homme, son écho, son double, son reflexe,

LE CHŒUR

Ah ! mes yeux s'éblouissent et mon cœur se passionne
Pandore nous semble l'être tant désiré
qui apparaissait dans nos songes !

PROMÉTHÉE

J'oublie Zeus et sa haine ;
Pandore m'apparaît l'envoyée du Destin ;
elle achève l'humaine harmonie.
Oh ! comment conquérir cet être de vertige
et la rendre attentive et docile à mes ordres ?
Comment frapper cette beauté stupide ?
par quel éclat ? ou la séduire, mais par quel artifice ?
Il faut que je lui fasse un don qui l'étonne et la soumette !

LE CHŒUR

Ah ! si Zeus nous donnait, à tous, une Pandore,
nous lui élèverions des temples !

PROMÉTHÉE

Toi que j'ai deviné, toi que je cherche sans pouvoir te connaître,
que j'appellerais Dieu, si Zeus n'était pas Dieu,
ô toi qui aujourd'hui encor si obscurément te manifestes,
ô Maître du Destin, Créateur des Mondes et des Hommes,
de Prométhée et de Pandore, inspire-moi !
Comment ce nouvel être servira-t-il tes desseins ineffables ?
Je le sens, cette nouvelle créature est ici par ton ordre,
et Zeus, en l'envoyant, t'a obéi.
Elle est ton instrument, et la forme nouvelle de ton vouloir.
Seul, hélas, en face de l'énigme,
je n'ose plus maudire et je ne comprends pas encor.
La raison, des paroles n'agiraient pas
sur cet être accompli seulement de matière.

Son sourire hébété ne décèle aucun sentiment,
les Dieux l'ont faite aussi stupide que charmante.
A quel être vivant, confier ma pensée ?
Entre le Dieu qui ruse et l'homme qui désire,
entre ces deux passions, que faire, ô, Prométhée ?

LE CHOEUR

Prométhée lui-même subit le charme
et Pandore sourit comme un ciel de printemps !

PROMÉTHÉE

Une lueur d'intelligence vient de luire en ses yeux
Son sein oppressé s'agite : on dirait qu'elle pense
et va se révéler !
Oh ! soyons attentifs. Elle tressaille ;
l'espoir me caresse le cœur
comme au moment où ma mère Thémis m'inspire !

LE CHOEUR

Je suis anxieux de connaître la pensée du Daïmon ;
son sentiment, à juger par son visage
maintenant se rapproche du nôtre.

PROMÉTHÉE (incantant)

Symbole du bonheur, synthèse de nature,
élément accompli, ô rayonnante créature.
ô mouvement joyeux, mirage glorieux,
prestige tout-puissant, ô Pandore, ô Déesse,
obéis à l'incantation du Titan !
La voilà, devant toi, cette race souffrante
qui vagissait sous des maux écrasants,
abandonnée des Dieux qui la voulaient détruire :
malgré mon zèle, elle attend encor son salut !
Elle t'ignore, en ton essence, cette race éphémère ;

elle te voit briller et te salue de son désir.
O Matière splendide, si je te donne une âme,
voudras-tu sauver les humains?
Ils sont féroces : tu les rendrais sensibles;
ils sont matériels : tu les ferais rêveurs :
ils sont errants : et ils s'arrêteraient autour de toi ;
ils ont le cœur stérile : tu les féconderais de ton sourire.
O Pandore, ta puissante faiblesse
réduirait leur brutale nature.
Si tu comprends ta voie, l'humanité te proclamera reine ;
viens régner, viens aimer, viens consoler, viens resplendir,
ô subtile Matière, finis la barbarie
et purifie l'instinct : et que nul homme désormais
ne déteste et ne tue son semblable!
Succède dans leur cœur aux passions sauvages!
Tu souris ? Comprends-tu la gloire où je t'appelle,
reine des songes et reine des chimères,
truchement du mystère, dont je prévois
l'effet prodigieux au faible esprit de l'homme!
Par toi, devenu doux et sédentaire,
par toi, il fonde le foyer!
Le plus auguste des secrets je vais le révéler :
la race humaine au lieu de naître
dans l'harmonie des forces naturelles,
sera perpétuée, par la vertu de ton corps précieux !
Pandore, interroge tes flancs, un mystère s'y élabore;
Pandore, écoute dans ta pâmoison, ces jeunes cris;
Pandore, regarde l'être jailli de toi ;
et maintenant tu t'appelles la Mère :
je te salue, sublime Majesté!
Penche-toi sur ce berceau d'osier, vois ces langes,
Être sacré, Être divin, source de l'homme!
Viens régner, viens aimer, viens consoler, viens enfanter
Toi qui seras le foyer, la famille,

toi qui seras la douce vierge, et puis, la mère auguste,
toi qui incarneras le dévouement et la bonté,
toi qui engendreras les peuples et les villes,
ô toi qu'attendaient les Mortels, nouvelle Héra,
viens créer l'homme, une seconde fois,
selon la douceur et la joie infinies !
Et vous, Mortels, tressaillez d'allégresse,
exultez en d'inouïs transports !
Eros vous a bénis et vos songes se réalisent !
Voici la vierge, voici l'épouse, voici la mère,
voici le vrai salut : l'avenir est promis.
De ce jour, l'humanité conquiert sa destinée.
Mortels, haussez vos cœurs !
Je voulais vous arracher à la souffrance,
mais elle est le moyen de l'immortalité !
Le Destin me dédit et l'impose à nouveau ;
mais voilée, mais charmante !
Recevez donc la douleur attrayante,
Mortels ! voici la Femme !

LE CHŒUR

Prométhée nous donne Pandore !
Oui, nous obéirons à l'adorable créature,
et nous serons très doux ; nous plierons notre rude nature !
Viens fonder le foyer, la famille !
Nous ne comprenons pas encor,
le grand secret de tes flancs précieux.
Si tu es la douleur, oh ! la douleur est belle !
Succède dans nos cœurs aux passions sauvages, Femme !
O Femme, viens régner, viens aimer, viens consoler, viens resplendir !

PROMÉTHÉE

Et maintenant, Pandore, si mon verbe t'a prise et possédée,
approche : voici la flamme défendue, voici le Feu céleste !

Si d'un cœur hardi, tu y touches,
tu deviens consciente, tu connais le bien et le mal,
tu seras semblable aux Déesses.
Veux-tu comprendre? veux-tu savoir?
Veux-tu souffrir? Veux-tu aimer? veux-tu vivre?

PANDORE (avec une grande énergie)

Je veux!

PROMÉTHÉE

Par la vertu du Feu que j'ai ravi au Ciel.
Pandore, reçois l'intelligence
et connais le bien et le mal!

(Prométhée a pris le feu sur l'autel, l'a tenu en ses mains et le jette sur Pandore où il reste comme une auréole jusqu'à sa sortie)

PANDORE (subitement vive et intelligente)

Qui suis-je? . . . En quel lieu? . . .
Quel est celui qui parle? quels sont ceux qui regardent?
Je sors de la ténèbre, . . . mon âme jaillit à la lumière,
Tu m'appelles Pandore? et c'est ici la terre?
Moi. . . . je viens de l'Olympe. . .
Aide-moi. . . aide moi à comprendre!
Je revois l'auguste assemblée
les Dieux riaient, quand je parus;
chacun me caressait sans tendresse.
Ils m'ont parée et puis l'un d'eux m'entraîna,
me parlant de mensonge, de perfidie.. . . . . .
Toi qui commandes,
toi qui n'as pas ri à ma vue,
toi qui me parles avec autorité et cependant avec douceur,
réponds. . . qui suis-je? . . . de quel sang, suis-je née?

PROMÉTHÉE

Tu es fille des Dieux qui rirent, en te voyant.

PANDORE

Pourquoi n'ont-ils pas gardé leur enfant ?

PROMÉTHÉE

Ils t'ont sacrifiée au besoin despotique.
Ceux-là, les Ephémères, que j'ai civilisés,
déjà semblaient redoutables aux Dieux.
On t'envoie pour nuire à la terre
mais tu déjoueras les desseins de ces parents dénaturés,
tu aimeras les hommes !

PANDORE

Je regrette les Dieux !

LE CHOEUR

Oh ! triste parole pour nous !
Oh ! pourquoi l'avoir entendue !

PROMÉTHÉE

Voici donc ma vengeance, ô Zeus !

PANDORE

Ne puis-je remonter vers eux ?

PROMÉTHÉE

Tu peux les attirer vers toi.

PANDORE

Comment ? Comment ? Comment ?

PROMÉTHÉE

Vers l'Olympe, oriente ton cœur ;
darde le rayon séducteur de tes yeux,

et que l'arc de tes lèvres lance tous ses sourires !
Ouvre tes bras, ouvre tes flancs,
les Dieux y tomberont sous la flèche de ton désir,
comme un oiseau blessé !
— Olympiens, vous vouliez abolir mon œuvre,
mais je retourne l'arme contre vous !
De Pandore naîtra une race hardie :
ses filles vous plairont, Immortels !
vous viendrez dans leur lit.
Ainsi les Dieux se mêleront aux hommes,
car le Destin le veut !

LE CHOEUR

Comment, toi si subtil, profères-tu cette sentence ?
Les Dieux mêler leur sang au sang des Ephémères !

PROMÉTHÉE

L'avenir prouvera mon oracle : ne le discutez pas ;
c'est le dernier que je prononce, parmi vous.

LE CHOEUR

Ah ! Prométhée, nous voilà pleins d'effroi :
Tu es notre Dieu, notre ami, notre Père ;
Pourrais-tu abandonner tes fils, les pauvres Éphémères ?

PROMÉTHÉE

Je me sens arrêté dans ma tâche ;
je suis cette flèche perdue qui atteint le but et s'y brise ;
je suis le char qui arrive et s'émiette inutile ;
je suis la nef brisée sur les rochers du port.
Ah ! j'ai bien fait de me hâter !
Mais toi, Dieu jaloux, Dieu stérile,
qui n'a pas su vouloir le bien
et qui laisses un Daïmon te supplanter

dans la tâche sublime ;
toi qui m'écoutes et m'épies du haut de ton Olympe,
tu descendras dans le lit des Mortelles !
Les filles de Pandore te donneront des fils,
ô Maître des Heureux !
Et parmi tes amours une surtout,
indiscrète, fatale, te précipitera du trône
où tu te crois si fermement assis ! —
(Tonnerre) Ce bruit annonce l'injustice.
(Au Chœur) Mortels que j'ai aimés, gardez mon souvenir !
Prométhée a fait son office :
Les Dieux m'ont envoyé et les Dieux me rappellent !

LE CHOEUR

Dieu Prométhée, reste au milieu de tes fidèles !
Prométhée, notre Père, ne quitte pas tes fils !

SCÈNE IX

PROMÉTHÉE, — ÉPIMÉTHÉE, — PANDORE, — LE CHŒUR DES MORTELS

ÉPIMÉTHÉE

Frère, j'ai obéi. L'urne fatale est enterrée et défie la recherche.
La mémoire de mon involontaire trahison
est-elle aussi cachée dans le fond de ton cœur ?

PROMÉTHÉE

Oui, tu es pardonné : j'ai réparé ta faute.
Sois l'époux de Pandore et sois en paix.
— Mes frères, les Titans, n'ont pu escalader l'Olympe ;
ce sont les Dieux qui descendront sur terre,
non plus en combattants armés et fiers,
mais déguisés, honteux et passionnels.
Ils ne sont pas venus apporter la lumière,
ils viendront pour déchoir, ils viendront pour tomber !

LE CHŒUR

N'injurie pas les Dieux, ne les menace pas !
C'est nous qu'ils frapperaient, en sévissant sur toi !

PROMÉTHÉE

Obéissez une dernière fois : laissez-moi seul,
face à face avec l'Ananké.

LE CHŒUR (mouvement de sortie)

Hélas, que pouvons-nous pour lui ?

rien, sinon obéir; mais notre âme désespérée
espère encor dans son amour pour l'homme !

PROMÉTHÉE

Suis les mortels, mon frère, je l'ordonne !

ÉPIMÉTHÉE

Hélas ! faible comme eux, je ne puis qu'obéir !

PROMÉTHÉE

Adieu !

LE CHOEUR (s'en allant)

Hélas ! hélas ! si belle soit Pandore,
nul ne remplacera Prométhée !

(Le chœur lève les bras un moment, puis sort avec une lenteur funèbre.)

Implorons les Dieux pour lui, pour nous !

SCÈNE X

PROMÉTHÉE, — PANDORE (qui revient)

PROMÉTHÉE

J'ai sauvé les Dieux et les hommes !
Qui me perdra ? qui donc craindre ?
quand l'univers entier me doit son équilibre,
quand j'ai tout éclairé et tout aidé, mortels et immortels !

PANDORE

Prométhée, toi si grand tout à l'heure,
te voilà malheureux !
Pandore voudrait te consoler,
son cœur est tout rempli de ta détresse.
Toi qui sais tout, que peut-on faire avec des larmes,
pour le salut d'autrui ?

PROMÉTHÉE

La Pitié s'éveille en ton cœur,
tu souffres de mes maux,
tu compatis à mon angoisse,
Fille des Dieux, tu deviens donc fille de Prométhée !

PANDORE

Fille de Prométhée, tu as bien dit,
car je renie les Dieux, je les déteste :
ils m'ont donné la vie et tu m'as donné l'âme ;
tu es mon maître : tu es mon Zeus !

PROMÉTHÉE

Ah ! je n'espérais pas la joie que tu me donnes !
Ton cœur sera le refuge certain de mes pauvres Mortels :
ô noble inconsciente,
tu vas continuer mon œuvre, par la pitié !

PANDORE

Je voudrais te sauver, je voudrais. . . .

PROMÉTHÉE

Tu ne peux pas, ô Femme, consoler Prométhée !
Les douleurs de l'Esprit n'ont point de baume ;
seul les apaise Celui qui nous créa.
Mais tu consoleras mes fils,
ces hommes qui désormais n'auront plus d'autre guide
que le doux éclair de tes yeux.
O vierge, sois charmante ; épouse, sois sincère !
ô Mère, sois auguste !
Par toi, cessera l'antique haine
des Mortels et des Immortels !
Cœur précieux qui aimes à souffrir
le Daïmon dont tu couronnes l'œuvre,
t'adopte et te bénit, comme sa Fille ! (Tonnerre.)

PANDORE

Hélas ! Hélas ! (exit.)

SCÈNE XI

PROMÉTHÉE, — LE POUVOIR, — LA FORCE, — HÉPHAISTOS

(Paraissant ensemble dans le fond.)

Le POUVOIR en robe rouge s'appuie à un long sceptre de fer et sa parèdre LA FORCE, en robe noire, porte un fouet à très long manche et à lanières multiples terminées par des crocs d'acier. HÉPHAISTOS a le bonnet ovale, la tunique courte découvrant l'épaule droite, il est chargé d'anneaux et de chaînes : à sa ceinture pend son lourd marteau et un sac de clous.

PROMÉTHÉE (qui ne les voit pas encor, est à genoux.)

O Toi que j'ai cherché, en toute chose,
toi que j'ignorerai toujours,
toi qui n'as pas de nom, ô Maître du Destin, cause première,
ô Dieu unique, ô Lumière incréée,
Absolu ! Absolu ! ma détresse t'implore !
O Toi qui as tout créé, et Zeus et Prométhée,
je l'éprouve au désordre de ma pensée ;
tu ne me soutiens plus, — et je tombe !
Tu te tais : je m'effare,
instrument rejeté de ton divin vouloir,
héraut répudié de tes desseins sublimes :
et je suis seul, hélas ! sous la haine de Zeus !
Mon génie impuissant s'arrête, — je suis maudit !

(Tonnerre, il se relève et aperçoit le Pouvoir et la Force.)

Oui, en effet, ce n'est pas une vaine menace,
la rauque voix du Tonnerre ne mentait pas :
Zeus envoie ses ministres de haine
le Pouvoir et la Force ;
Héphaistos vient aussi, portant des anneaux et des chaînes.
— Je suis un Immortel, je suis un Dieu !
Serai-je abîmé dans l'Hadès, au fond du Tartare insondable,
dans le gouffre des ombres précipité vivant ?

Où donc est une geôle digne de Prométhée ?
un gibet à la hauteur de ce coupable étrange,
dont les bienfaits emplissent l'univers créé ?

(Le Pouvoir étend son sceptre de fer et la Force son long fouet à lanières.)

Vents à l'aile rapide, sources des fleuves,
et toi innombrable sourire de la vague marine,
mère de tous les êtres, ô Terre,
et toi aussi, Soleil, œil immense du monde,
soyez témoins de ma détresse !
O ma Mère, auguste Mère, et toi, Aither,
lumière infinie où se meuvent les mondes,
voyez ces bourreaux, voyez ces chaînes,
et Toi, Dieu sans nom qui commandes au Destin,
viens assister celui qui va SOUFFRIR POUR LA JUSTICE !

(Le Pouvoir et la Force se sont rapprochés, répétant leur geste impérieux.)

LA PROMÉTHÉIDE

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ

Traduit d'*ESCHYLE*

La scène est à l'O. du Parapomisus, 51 degrés de long. Or. — ou au S. du Mazendéran, dans l'Elbourz, versant nord du mont.

En cette version sont supprimés : les vers 64 *et* 65, *parce que le théâtre moderne ne comporte pas la vraisemblance d'*

un coin d'acier traversant la poitrine du Titan, de part en part.

et les vers 489 *à* 501 *traitant de l'aruspicine.*

Enfin, de 703 *à* 726, *la description géographique des courses futures d'*IO *et* 786 *et suivants, énumération des courses passées de la fille d'*INAKHOS *ont été réduits, selon l'exigeance dramatique. Le goût du public athénien pour cette géographie pittoresque ne se retrouverait pas dans une salle de lettrés actuels.*

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ

A peu près au milieu de la scène, un peu à gauche, un roc praticable qui sera le gibet du Titan.

A l'ouverture du rideau, PROMÉTHÉE, les bras croisés, morne et résolu, paraît entre le POUVOIR, en robe rouge, appuyée à un long sceptre de fer et la FORCE, en robe noire, portant un fouet à très long manche, à lanières multipliées et terminées par des crocs d'acier ; (comme à la dernière scène du porteur de Feu) — HÉPHAISTOS vient ensuite, sans hâte, comme malgré lui; il a le bonnet ovale, sa courte tunique laisse à découvert l'épaule et le bras droit ; il est chargé d'anneaux, de chaînes ; à sa ceinture pend son lourd marteau et un sac de clous.

SCÈNE I

PROMÉTHÉE, — LA FORCE (muette), — LE POUVOIR, — HÉPHAISTOS

LE POUVOIR

Voilà le désert de Scythie, l'inaccessible solitude.
Ici finit le monde ! Nous sommes arrivés.
Héphaistos à l'ouvrage ! Exécute l'ordre Olympien !
A ce roc qui pend sur l'abîme, enchaîne ce maudit.
Rive sur lui d'indestructibles fers.
— Ton insigne apanage, le Feu, le Feu splendide,
il le vola pour en doter les hommes.
Ce sacrilège crie vengeance !

Le supplice lui apprendra que Zeus est tout-puissant,
et qu'il ne permet pas de préférer,
même le bien des créatures, à sa divine volonté.

HÉPHAISTOS

Pouvoir et toi, Force, vous voilà quittes ;
et mon rôle commence dans l'horrible mission.
Aurai-je ce courage ? un frère, un Dieu,
le clouer à ce roc battu par la tempête.
Il faut pourtant que ma pitié se taise.
Désobéir à Zeus : cela effraye, même en pensée !
O fils subtil de la sage Thémis,
je vais donc t'attacher, malgré moi, à cet affreux gibet ;
et ton oreille, alors, n'entendra plus de voix,
et tes yeux oublieront le visage de l'homme.
et sous l'ardent soleil tout ton corps pèlera !
Tes vœux appelleront la nuit et son manteau d'étoiles
mais la gelée nocturne te fera désirer le retour du soleil.
Pas un répit, dans ton incessante torture,
et ton libérateur, ô martyr, n'est pas né !
Voilà les fruits de ton amour pour les mortels.
Dieu Prométhée, qui dédaignas la colère des Dieux,
et au mépris du Droit, comblas la terre de dons célestes !
Etrange criminel, tu vivras ton supplice
sur cette horrible cime, solitaire, immobile,
l'œil sans sommeil, les membres sans repos.
Ta plainte vibrera dans l'air, croissante et inutile.
Le cœur de Zeus ignore la Pitié,
et les pouvoirs récents sont toujours implacables.

LE POUVOIR

Tu hésites ? tu t'apitoyes ? sottise !
Tu l'aimes donc ce Dieu, haï de tous les Dieux,
qui livra aux mortels, ton propre bien, le Feu ?

HÉPHAISTOS

La parenté nous lie et d'amitié s'augmente !

LE POUVOIR

N'importe ! désobéir à l'ordre de ton Père ?
Est-ce possible? l'oserais-tu ?

HÉPHAISTOS

Tu es impitoyable, sans entrailles.....

LE POUVOIR

M'émouvoir ? A quoi bon ? Crois-tu que ta plainte le sauve ?

HÉPHAISTOS

Sois maudite, oh ! maudite, industrie de mes mains !

LE POUVOIR

Pourquoi ? ton art, en vérité, a-t-il causé ses maux ?

HÉPHAISTOS

Oh ! cette tâche exécrable, pourquoi m'est-elle échue ?

LE POUVOIR

La Puissance des Dieux n'implique pas l'indépendance :
Zeus seul est libre.

HÉPHAISTOS

Certes, je l'éprouve, à cette heure.

LE POUVOIR

Eh bien ! à l'ouvrage ; enchaîne le coupable,
n'hésite plus ; Zeus le saurait !

HÉPHAISTOS

Voici prêts, les anneaux des bras.

LE POUVOIR

A l'ouvrage ! à grands coups de marteau
enserre-lui les mains et les incruste au roc.

HÉPHAISTOS

En un instant, c'est fait. Je frappe, certes !

LE POUVOIR

Frappe plus fort, frappe encore !
Il est habile au point d'échapper à l'inextricable.

HÉPHAISTOS

Ce bras-ci, je défie qu'on le dégage !

LE POUVOIR

Fixe l'autre avec la même force;
qu'il sente, malgré sa subtilité, que Zeus l'écrase.

HÉPHAISTOS

Nul ne blâmera mon marteau, si ce n'est le patient.
Oh ! oh ! Prométhée, comme tu dois souffrir !

LE POUVOIR

Tu hésites encor : tu larmoies sur l'ennemi de Zeus !
Prends garde de pleurer bientôt, sur toi-même !

HÉPHAISTOS

Tes yeux ne se détournent pas de cette atrocité ?

LE POUVOIR

Je ne vois qu'un coupable puni.
Autour des reins, ces chaînes!

HÉPHAISTOS

Ce qu'il faut, je le sais ; ne me harcèle pas.

LE POUVOIR

Je veux te harceler et te crier mes ordres :
Ici, en bas, les cuisses, enserre-les dans les anneaux.

HÉPHAISTOS

Allons! c'est fait et vite !

LE POUVOIR

Maintenant, entrave-lui les pieds, avec vigueur :
tu travailles pour un maître sévère.

HÉPHAISTOS

Ta parole est féroce autant que ton visage!

LE POUVOIR

Si tu es né sensible, je suis né implacable.
Me reproches-tu d'être moi ?

HÉPHAISTOS

Le voilà enchaîné par tous ses membres : partons !

(Héphaistos ramasse ses outils et sort vivement.

LE POUVOIR

Blasphème, maintenant, sur ton rocher ;
dérobe encor les prérogatives célestes,

pour les donner aux hommes !
Ces éphémères, que peuvent-ils pour te sauver ?
Les Dieux t'ont mal nommé le prévoyant, l'habile !
Il te faudrait un Prométhée, pour conjurer le sort.

(Exeunt LE POUVOIR et LA FORCE.)

SCÈNE II

PROMÉTHÉE (seul)

Aither divin, vents à l'aile rapide, sources des fleuves,
et toi, innombrable sourire de la vague marine,
mère de tous les êtres, ô Terre, je vous implore !
et toi aussi, Soleil, œil immense du Monde,
voyez un Dieu torturé par les Dieux,
voyez l'horreur de mon supplice,
et contemplez une douleur qui gémira pendant dix siècles !
Le nouveau Maître des Heureux
imagina pour moi, ces tourments d'infamie !
Hélas ! hélas ! dans l'avenir le plus lointain,
je subirai la même angoisse.
Quelle tardive aurore éclairera ma délivrance ?
Que dis-je ? mon esprit lucide perce les voiles du futur,
je prévois ; oui, j'envisage l'immensité de ma détresse.
Je tends tout mon effort à subir mon destin.
A l'Ananké, Mortel ou Dieu, nul ne résiste.
Silence ! Parole ! je ne puis me résoudre.
Dois-je me taire ? vais-je crier ?
J'ai révélé aux Éphémères les secrets de la force,
et me voilà vaincu et enchaîné.
Je dérobai le Feu à sa source première ;
ce fut un grand maître pour l'homme :
tous les arts sont les fils du feu.
Voilà le forfait que j'expie dans ces chaînes
et battu par les vents. Ah ! ah ! Hélas !

(Un parfum monte dans l'air qu'agite un vol.)

Quel est ce bruit ?
Quel parfum indéfinissable monte vers moi ?

Est-ce un Dieu qui approche, un homme ou un Daïmon ?
Qui donc, venu à cette extrémité du monde,
gravit cette montagne pour contempler ma honte ?
Que me veut-on ?
Contemplez donc un Dieu martyr, un Dieu dans les fers ;
regardez la victime de Zeus, le vivant opprobre de l'Olympe :
il expie à vos yeux son amour pour les hommes !
Hélas ! hélas ! quel est ce bruit d'oiseaux ?
Sous de légers battements d'aile, je sens l'air vibrer, près de moi,
Ah ! toute approche m'épouvante !

SCÈNE III

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES OCÉANIDES (devraient arriver sur un char ailé.)

CHOEUR

(STROPHE I)

Ne crains rien : c'est une amie, cette troupe aérienne
venue vers ton rocher, à tire d'aile,
malgré les répugnances d'Océan, notre père :
d'un souffle vigoureux, les vents nous ont portées.
Le frappement du fer retentissait jusqu'au fond de nos grottes.
Alors oubliant timidité, pudeur,
nous nous sommes élancées, pieds nus, sur ce char ailé.

PROMÉTHÉE

Hélas ! hélas ! enfants de la féconde Téthys et du vénérable Océan
qui roule incessamment ses flots autour du monde,
voyez mes fers, contemplez le patient qui se tord,
seule chose vivante sur la montagne déserte et sinistre.

CHOEUR

(ANTISTROPHE I)

L'horreur monte, à mes yeux, en nuages de larmes.
Oh ! voir ainsi ton corps incrusté au rocher,
se crisper sous ces chaînes !
Certes, une nouvelle main gouverne l'Empyrée ;
au gré de son humeur, Zeus insulte aux traditions,
il abolit les antiques grandeurs.

PROMÉTHÉE

S'il m'eût abimé dans l'Hadès, au fond du Tartare insondable,
dans le gouffre des ombres,
s'il m'eût précipité aussitôt qu'enchaîné,
nul immortel n'aurait repu ses yeux, de ma misère!
Mais sur ce faîte où les vents me secouent
je suis livré en spectacle à la haine et à son rire!

CHOEUR

(STROPHE II)

Qui donc, parmi les Dieux, serait assez féroce pour railler ta douleur?
A tes maux, ils compatissent tous.
Zeus, seul, inflexible et cruel, poursuit sur toi la race Titanide;
il poussera sa rage jusqu'au bout,
à moins qu'un Dieu hardi ne renverse son trône, déjà bien affermi.

PROMÉTHÉE

Malgré mon avilissement, malgré ces entraves d'airain,
le Maître des Heureux aura besoin de moi.
Je puis seul déjouer le complot
qui doit lui arracher le sceptre et le pouvoir.
Il voudra me fléchir;
aux objurgations, aux promesses, aux menaces,
j'opposerai l'implacable silence.
Ce secret paiera ma délivrance!
Zeus ne le connaîtra qu'au jour des réparations que je veux.

CHOEUR

(ANTISTROPHE II)

Ton audace m'effraie et je tremble en moi-même
ô cœur sublime que l'affre du supplice ne dompte pas!
qu'adviendra-t-il de toi, intraitable dans la détresse
comme le dur fils de Kronos est absolu dans la puissance?

PROMÉTHÉE

Je le sais implacable, et qu'il confond sa volonté et la justice!
N'importe, on le verra calmé et assoupli par les revers :
le jour où tremblera son trône, oubliant sa longue fureur,
il viendra traiter avec le Titan, aussi empressé que moi-même.

CHOEUR

Dis-nous ta lugubre histoire,
sur quelle accusation, Zeus t'a damné à ce supplice ?
cède à notre désir, s'il n'offense pas ta douleur !

PROMÉTHÉE

Evoquer le passé m'épouvante :
mais souffrirai-je moins, si je me tais ?
Egale alternative d'angoisses !
A leur première altercation, les Daïmons se divisèrent.
Les uns voulaient la chute de Kronos, l'entrônement de Zeus ;
les autres repoussaient cette suprématie ;
je donnai le meilleur avis.
Les Titans, fils du Ciel et de la Terre, dédaignèrent l'habileté,
ce que leur brutale nature appelait les pauvres moyens.
Ils croyaient l'emporter par la force et l'attaque directe.
En vain, je les avertis, selon l'oracle de ma mère Thémis,
et de Gaïa, la Terre Polyonyme :
elles m'avaient prédit cent fois,
que la violence et l'offensive échoueraient;
et qu'il fallait attendre et qu'il fallait ruser.
Inécouté par les Titans, je suivis mon propre conseil :
avec ma mère, je m'alliai à Zeus ; certes, il le désirait.
Lui m'écouta : et à cette heure les noirs abîmes du Tartare
gardent le vieux Kronos et les Titans vaincus.
Voilà ce qu'il me doit, le despote Olympien !

Vous voyez de vos yeux, la récompense.
Le diadème porte en lui un principe d'aveuglement ;
toujours un roi méconnaîtra ses vrais amis.
Mais vous voulez surtout connaître mon forfait ;
je vais vous l'avouer.
A peine assis au trône de son père,
Zeus répartit aux Daïmons les diverses prérogatives ;
il organisa son empire.
Quant à la déplorable humanité, en sa sollicitude,
il pensait la détruire et puis la créer à nouveau.
Je m'élançai alors, j'osai, je sauvai les humains,
j'arrêtai le tonnerre qui les eût abîmés dans l'Hadès !
Voilà le crime que j'expie par ces tortures,
atroces à subir, atroces même à voir !
J'ai eu pitié des hommes et nul n'a eu pitié de moi !
Mais ce roc où je désespère
se dresse contre Zeus et l'accuse d'iniquité !

CHOEUR

Le cœur insensible à tes maux serait de granit ou d'airain ;
moi, je me sens saigner de compassion.

PROMÉTHÉE

Ah ! si j'ai des amis, qu'ils me plaignent !

LE CORYPHÉE

Révèle-nous tous les bienfaits que te doivent les hommes !

PROMÉTHÉE

De la mort, à leurs yeux, j'ai voilé le mystère.

LE CORYPHÉE

Tu les guéris de ce vertige ? Comment ?

PROMÉTHÉE

J'ai semé tout leur cœur, d'aveugles espérances.

LE CORYPHÉE

En leur donnant l'espoir, tu as beaucoup donné.

PROMÉTHÉE

Je leur donnai aussi le Feu, cette merveille.

LE CORYPHÉE

Les Éphémères maintenant possèdent la flamme sainte

PROMÉTHÉE

Et le Feu dans leurs mains engendrera les arts.

LE CORYPHÉE

Voilà donc l'attentat que Zeus poursuit sur toi
Sais-tu du moins le terme de ton dam ?

PROMÉTHÉE

Le bon plaisir de Zeus.

LE CORYPHÉE

Que peut-on présager ? qu'espérer ? Avoue ta faute.
Certes je me déplais à exaspérer ta rancœur,
mais cherche à te sauver.

PROMÉTHÉE

On exhorte, on conseille aisément un malheureux,
quand on est soi-même hors de cause.
J'avais prévu mon sort ; mon crime, si c'est un crime,
je l'ai médité et voulu ; hautement je l'atteste.
En sauvant les humains, je savais me jeter au péril.

L'infamie du supplice seulement m'a surpris :
pourrir, incrusté à ce pic perdu, dans ce désert d'effroi. . .
Vous pleurez sur les maux qui frappent votre vue ?
Descendez du char, venez près de moi,
je vous dévoilerai l'horreur illimitée de ma détresse.
Cédez au désir du patient, vous qui compatissez ;
venez, le malheur rôde sans cesse autour de nous ;
il me frappe aujourd'hui ! demain chacun peut le subir.

LE CHŒUR (descendant du char et venant en scène)

Volontiers, nous t'obéissons, Prométhée !
nous descendons du char ailé,
et quittant l'azur limpide où passent les oiseaux,
nous posons nos pieds délicats sur la roche rugueuse,
car notre pitié est avide de connaître entière
ta lamentable histoire.

SCÈNE IV

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES OCÉANIDES, — OCÉAN

OCÉAN

Je viens vers toi, Prométhée, à travers l'espace,
porté par ce griffon docile et que ma volonté conduit
sans frein, ni bride.
Ah! je ressens ton infortune, sois-en sûr!
Ne serais-tu pas mon parent, tu m'es plus cher qu'aucun!
Une question suffit à me prouver sincère :
que puis-je faire? parle.
Tu n'as pas d'ami plus véritable qu'Océan.

PROMÉTHÉE

Que viens-tu faire ici? T'amuser de mes peines?
Pourquoi as-tu quitté l'abîme tempétueux que tu commandes
et tes grottes que creusa la nature — pour la contrée productrice du fer?
Est-ce curiosité ou compassion? regarde l'ami de Zeus,
celui qui l'aida à fonder l'empire olympien.
Ces chaînes accablantes, voilà ma récompense!

OCÉAN

Oh! lugubre tableau! Ecoute mes avis, si subtil que tu sois :
médite sur toi-même, réprime ton humeur;
car les Dieux subissent un nouveau Maître
N'exhale pas ton amertume en insolences.
Des hauteurs de l'Olympe, Zeus entendrait;
il pourrait t'infliger de nouvelles épreuves
dépassant de beaucoup ta présente souffrance,
Renonce à ta rancœur, prends pitié de toi-même!

Tu les vas mépriser ces bons avis de la vieillesse!
N'as-tu pas vu déjà l'effet des présomptions?
Tu ne sais pas plier, tu te raidis contre le sort;
même captif, tu provoques encor l'infortune!
Sois docile; l'expérience parle et t'objurgue.
Tu dépends d'un tyran inflexible, d'un monarque absolu.
Je pars plaider ta cause et implorer ta délivrance;
toi, reste calme et rentre ta colère, ô le plus subtil des Daïmons!
Souviens-toi du terrible écho que réveillent les témérités.

PROMÉTHÉE

Je t'envie, Océan, coupable de la même audace,
et complice de l'attentat, tu es sauf.
Abandonne ma cause, n'essaye pas de fléchir Zeus l'intraitable,
et même t'attardant ici, prends garde d'encourir sa défaveur!

OCÉAN

Cette lucidité à conseiller, si tu la mettais en pratique,
tu ne gémirais pas, maintenant, sous des chaînes.
N'essaye pas de m'en détourner;
malgré toi, je vais de ce pas implorer ta grâce
et je me flatte, quoi que tu penses, de l'obtenir.

PROMÉTHÉE

Je me souviendrai de ce zèle: ton amitié paraît.
Mais pourquoi tenter l'inutile et te nuire à toi-même, sans me servir!
Quitte ce dessein et ce lieu.
Je ne veux pas que mon malheur se multiplie!
Crois-tu donc que je souffre seulement en moi-même
de ma seule douleur: je souffre dans mes frères!
Aux portes du couchant, Atlas soutient sur ses épaules,
effroyable fardeau, la colonne céleste.
Typhon, autre fils de la Terre, est englouti aux antres Siciliens;
il tenait contre tous les Dieux, le monstrueux géant aux cent têtes.

Un souffle empoisonné sortait en sifflant de sa gorge;
ses yeux lançaient l'éclair de la Gorgone
et Zeus s'arrêta un moment, il eut peur.
Mais le trait formidable qui déchire et éblouit la nue,
le tout-puissant tonnerre foudroya le Titan.
Il tomba inerte, consumé, réduit en cendres;
son cadavre gît encor au pied de l'Etna,
tandis qu'au sommet, Héphaistos forge le fer en ses fournaises.
De ce mont jaillira quelque jour un feu torrentiel,
la flamme dévastera la Sicile féconde,
Typhon, tout foudroyé qu'il est,
vomira sa fureur
en un fleuve de lave ardente, en tourbillons ignés.
Ton expérience, vénérable Océan, rendra superflu mon conseil;
songe à toi-même.
Aucun supplice ne brisera ma volonté;
la constance de la victime lassera la haine du bourreau.

OCÉAN

Même un cœur ulcéré peut entendre raison,
si on sait lui parler.

PROMÉTHÉE

Oui, si l'on intervient avant que la colère soit au comble
ou quand elle est tombée.

OCÉAN

Quel risque vois-tu donc à tenter la supplique?

PROMÉTHÉE

Peine perdue, te dis-je, naïveté!

OCÉAN

Laisse-moi paraître naïf : n'est-ce pas l'extrême habileté ?

PROMÉTHÉE

On m'imputera l'incartade !

OCÉAN

Je ne puis m'y tromper : ma médiation, tu la repousses!

PROMÉTHÉE

Cette pitié pourrait entraîner ta disgrâce.

OCÉAN

J'attirerais ainsi la haine du nouveau roi de l'Empyrée ?
le crois-tu?

PROMÉTHÉE

Va et n'irrite jamais ce cœur inexorable.

OCÉAN

Ton malheur, Prométhée, me sera une grave leçon.

PROMÉTHÉE

C'est bien dit : va, hâte-toi.

OCÉAN

Je cède, je m'en vais. Voici mon griffon qui s'avance
à travers l'espace immense, avide de regagner son étable !

SCÈNE V

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES OCÉANIDES

LE CHOEUR

(STROPHE I)

Je fais la lamentation sur toi, Prométhée, ô martyr!
les larmes de mes faibles yeux ruissellent
et coulent sur mes joues.
Supplice monstrueux!
Ah! Zeus étale ici son absolu pouvoir;
sur les Dieux d'autrefois, il alourdit son jeune sceptre.

(ANTISTROPHE I)

Déjà tous les rivages retentissent de plaintes,
l'humanité pleure ta gloire enfuie et celle de tes frères
Sur la sainte terre d'Asie, pas un insensible à tes maux!

(STROPHE II)

Les vierges armées de Colchide, les tribus du Marais Méotis,
ceux des confins du Monde et ces héros,
honneur de l'Arabie, derrière leurs remparts altiers frémissent;
furieux, ils agitent leurs lances acérées.

ÉPODE

J'ai vu, avant toi, un autre Dieu chargé de fers,
l'infatigable Atlas, qui sans être brisé par l'écrasant fardeau,
soutient le pôle, en gémissant.
Les flots protestent en leur clameur!
avec rage, ils déferlent; l'abîme aussi se désespère!
Les sombres profondeurs de l'Hadès regorgent d'horreur
et la source des fleuves sanglote;
c'est le grand deuil pour le supplice d'Atlas!

PROMÉTHÉE

N'attribuez pas mon silence à quelque fol orgueil.
Mon cœur cesse son battement, dans la stupeur de la défaite.
Etre cloué à ce rocher de honte,
quand les Dieux d'aujourd'hui me doivent leur couronne!
Leur avènement fut mon œuvre, dois-je le rappeler?
Eh! vous le savez tous.
Ah! laissez-moi plutôt parler des hommes,
de ces puérils instinctifs
devenus des intelligences, de raisonnables volontés.
Mon souvenir est exempt de reproches :
il plaît à mon amour d'énumérer les dons que je leur fis.
— Avant moi, ils regardaient sans voir,
entendaient sans comprendre.
Semblables aux fantômes des songes,
ils vivaient depuis des siècles, inconscients,
et sans notion aucune.
Ils ne savaient pas même s'abriter sous un toit de charpente
entre des murs de briques au soleil durcies.
Ils se terrraient comme la mince fourmi
au fond des cavernes obscures; ne distinguant pas même les saisons,
ils assistaient stupides à la tombée des neiges,
au renouveau des fleurs, à l'été qui précède l'automne plein de fruits.
Je vins, j'enseignai à ces brutes l'exact lever des astres
et leur coucher moins régulier.
J'inventai la science des nombres, savoir suprême,
j'imaginai les lettres et l'art de les grouper.
Ils me durent aussi la Mémoire, mère des Muses.
Le premier, j'accouplai des bêtes au joug;
l'homme fut dispensé des travaux les plus rudes.
Je domptai le cheval et l'attelai au char, symbole d'opulence;
je construisis ces chariots marins aux ailes de lin blanc
et qui fendent les ondes.

Voilà les prodiges que j'accomplis pour l'homme,
et je suis impuissant, sans ressource à mes maux.

LE CHOEUR

Tu subis une sentence inique ; elle enténèbre ton génie.
Et mauvais médecin pour toi-même
te voilà incapable de ton propre salut !

PROMÉTHÉE

Ecoutez encore, quelles sciences et quels arts j'inventai.
Ici, paraît ma pure gloire.
Autrefois, quand survenait la maladie,
il n'existait aucun soulagement ;
ni onguent, ni élixir, ni baume : tout malade mourait.
J'enseignai le remède, les mixtures qui rendent la santé.
Qui donc, si ce n'est moi, institua les arts divinatoires ?
et le premier, je discernai parmi les songes, ceux qui prophétisaient.
J'assignai un sens aux présages, jusque là inintelligibles.
Au voyageur perdu dans les chemins, j'appris à s'orienter.
Le vol des oiseaux griffus, je sus l'interpréter,
disant leur caractère, faste ou néfaste.
Qui donc apprit aux hommes à creuser les mines
pour arracher au sol les richesses cachées,
le fer, l'argent et l'or.
J'ai révélé le monde souterrain. — Que sert d'énumérer ?
L'inventeur de tous les arts humains, c'est Prométhée.

LE CHOEUR

Tu as trop fait pour les mortels : songe à toi-même,
rassemble ton génie, brise tes chaînes,
et tu seras l'égal de Zeus.

PROMÉTHÉE

Tel n'est point l'avenir : l'inévitable Moire en décide autrement ;
mes tortures augmenteront sans cesse et mon malheur ira croissant,
jusqu'au jour de la délivrance.
Devant l'Ananké, l'art demeure impuissant.

LE CORYPHÉE

Qui tient la barre de l'Ananké ? qui la gouverne ?

PROMÉTHÉE

La triple Moire et les inoublieuses, les Erinnyes.

LE CORYPHÉE

Quoi, Zeus leur est soumis ?

PROMÉTHÉE

Zeus n'est qu'un vassal de l'Ananké !

LE CORYPHÉE

Son avenir, c'est l'éternel empire !

PROMÉTHÉE

Respecte ce mystère : garde-toi d'insister.

LE CORYPHÉE

Ce secret doit être terrible.

PROMÉTHÉE

Oui, terrible en effet ; il sera révélé, à son heure.
en le taisant, j'assure ma délivrance.
Si je parlais ; ces fers deviendraient éternels.

LE CHOEUR

STROPHE I

Que jamais mes désirs n'offensent la puissance
du pantocrate Zeus ! Bénie soit ma piété !
Que ma dévotion toujours s'empresse aux rites saints de l'hécatombe,
aux bords des flots immenses de mon père Océan.
Que mes discours jamais n'offensent les mystères !
Piété, auguste sentiment, habite, sans cesse, mon cœur !

ANTISTROPHE I

La vie est belle, qui s'annonce pleine de jours, riche d'espoirs,
quand la joie rayonne du cœur.
La vue de ton tourment me navre, Prométhée !
Tu aimas trop les hommes, tu n'as pas assez craint les Dieux !

STROPHE II

Vois les tristes effets de ton idée ? Qu'espères-tu des éphémères ?
Quel secours ? L'inertie, l'imbécilité de cette race,
leur faiblesse native,
les as-tu pas prévues, semblable en tous ses rejetons ?
leur volonté ne prévaudra jamais contre Zeus.

ANTISTROPHE II

L'effroyable tableau de ton supplice le manifeste !
Ah ! ces gémissements qui s'échappent aujourd'hui de ta bouche,
qu'ils diffèrent des chants d'hyménée que tu entendis
autour du bain et du lit nuptial,
lorsque tu pris pour femme Hésione, ma sœur.

SCÈNE VI

PROMÉTHÉE, — LE CHŒUR DES OCÉANIDES, — IO

IO

Ou suis-je ?..... en quel pays ?... quel est ce criminel,
enchaîné sur le roc et que le vent secoue ?....
De quel forfait, est-ce là le supplice ?.....
Dis à la vierge errante, chez quel peuple, elle arrive.....
Oh ! oh !..... hélas !.... hélas !.... encore, encore
la piqûre du taon..... je revois le fantôme d'Argus !
Oh ! Terre.. cache-le..... Horreur.....
Les cent yeux du bouvier me regardent,
il approche..... il est là.... l'Hadès relâche donc ses morts...
il revient me poursuivre, me forcer à courir,
mourante, affamée, le long des rivages stériles.

IO

(STROPHE)

La syrinx aux jointures de cire
soupire doucement la chanson du sommeil. . .
Dieux ! Dieux ! grands Dieux ! où poussez-vous ma course haletante ?
Pourquoi, Fils de Kronos, me torturer ainsi ?
Qu'ai-je donc fait ?..... pourquoi ce taon qui me harcèle ?
cette démence.... ces terreurs qui paralysent ma raison ?
Lance sur moi ta foudre, ô Zeus, ou que la terre m'engloutisse !
Aux monstres de la mer, jette ma chair à dévorer !
fais-moi mourir, ô roi des Dieux, que le trépas borne ma course !
Je ne puis plus souffrir. Si je savais un terme à mon martyre !
L'entends-tu crier, ô Zeus,
la vierge aux cornes de génisse.

PROMÉTHÉE

Comment ne pas reconnaître à ces cris
la fille d'Inakhos, harcelée par le taon.
Le cœur de Zeus battit d'amour pour elle,
Héra se venge et la condamne à errer, sans répit.

IO

(ANTISTROPHE)

Tu connais le nom de mon père ? tu l'as prononcé !
Parle : réponds à la pauvre génisse.
Qui donc es-tu ? quel est ton nom, lamentable patient,
qui reconnais la vierge errante, la victime des Dieux,
et nommes le supplice qu'elle endure, la frénétique harcelée ?
Hélas ! hélas ! furieuse et hurlante sous l'aiguillon envenimé,
les entrailles tordues par la faim,
je suis venue m'abattre ici, terrassée sous la haine d'Héra !
Oh ! mon malheur passe la force humaine
parle, dis-moi : que me reste-t-il à souffrir ?
Connais-tu un adoucissement, un remède à mes maux ?
Oh ! si tu le connais, daigne parler : oh ! un seul mot qui console,
dis-le, à la vierge errante, à la malheureuse génisse.

PROMÉTHÉE

Oui, je t'expliquerai ton sort mystérieux
sans ambage, ni énigme, avec simplicité,
comme un ami parlant à un ami.
Tu vois en moi celui qui donna le Feu aux Mortels !

IO

O Prométhée, sauveur des hommes,
pourquoi es-tu damné à ce supplice ?

PROMÉTHÉE

Je finis de pleurer ce lugubre récit.

IO

Fais-moi une grâce.

PROMÉTHÉE

Laquelle? je suis prêt à t'exaucer, fille d'Inackos!

IO

Qui t'enchaîna à ce rocher sauvage?

PROMÉTHÉE

La volonté de Zeus et les bras d'Héphaïstos.

IO

Quel crime as-tu commis pour un tel châtiment?

PROMÉTHÉE

Je ne puis t'en dire davantage.

IO

Dis-moi au moins le terme de ma course!
Que me reste-t-il à souffrir?

PROMÉTHÉE

Ignore-le; cela vaut mieux pour toi.

IO

Même désespérant, même au passé semblable,
révèle-moi mon enir!

PROMÉTHÉE

J'y consens.

IO

Dis-moi tout! oh dis-moi tout!

PROMÉTHÉE

Ma compassion hésite : je crains d'affoler ton âme.

IO

La vérité, voilà la pitié que j'implore!

PROMÉTHÉE

Tu l'as voulu, je parlerai. Écoute!

LE CHOEUR

Puis-je aussi demander une grâce?
obtiens d'Io qu'elle nous dise son aventure, ses malheurs :
tu lui révèleras après son avenir.

PROMÉTHÉE

Tu dois les satisfaire, ô fille d'Inackos :
ce sont les sœurs de ta mère.
A exhaler sa peine, on la soulage!
Il est doux de voir briller les larmes aux yeux de ceux qui nous écoutent.

IO

Comment résisterai-je à votre compassion?
Malgré l'effort d'un tel récit, vous saurez ma détresse;
comment persécutent les Dieux et ma triste métamorphose.

Chaque nuit, dans ma chambre d'enfant,
des apparitions m'obsédaient ;
chaque nuit une voix redisait ces paroles tremblantes :
« Oh ! trop heureuse jeune fille, que fais-tu de ta virginité ?
« De si belles amours t'implorent !
« Le Dieu suprême, enflammé de désir,
« voudrait célébrer avec toi les rites de Kypris.
« Belle enfant, ne dédaigne pas le lit de Zeus.
« Descends vers la vallée de Lerne,
« où paissent les brebis et les bœufs de ton père ;
« va cesser le tourment du Dieu, assouvis ses désirs ! »
Toutes les nuits même obsession, même fantôme.
Exaspérée de cette hantise incessée, j'avouai le songe à mon père ;
il envoya à Pytho, à Dodone, pour connaître la volonté des Dieux ;
mais les réponses ambigües, énigmatiques, vagues,
n'expliquaient rien.
Enfin un oracle se manifesta, clair et précis.
Inackos devait bannir sa fille de sa maison, de la patrie.
J'étais condamnée à errer jusqu'aux confins du monde,
sinon le trait mortel de Zeus anéantirait ma famille.
Loxias avait parlé : il fallait obéir !
Mon père me chassa malgré moi, malgré lui !
Mon corps changea d'aspect, mon âme devint folle,
et sur mon front, des cornes se dressèrent.
Harcelée par un taon à l'horrible piqûre, je m'élançai
et courus jusqu'aux flots de Kenkrée, au pied des monts de Lerne.
Le bouvier, fils de la Terre, l'inflexible et cruel Argus,
me pourchassait, épiant tous mes pas de ses cent yeux.
Hermès m'en délivra ; mais toujours frénétique
sous l'aiguillon d'Héra, je repris ma course exaspérée
à travers les climats divers. Tel est mon effrayant passé.
Maintenant Prométhée, révèle-moi mon avenir cruel,
ne t'embarrasse pas d'une vaine pitié et de mensonges consolants.
On doit la vérité surtout aux malheureux.

LE CHOEUR

O Dieux ! Grands Dieux ! Assez !
Jamais mes oreilles ne furent ainsi épouvantées
et mon esprit jamais n'aurait conçu pareille atrocité !
O maux insupportables ! ô terreur écrasante !
A envisager ces tortures, la démence vous envahit :
et cependant quelqu'un les a vécues !
O Moire ! Moire ! devant l'infortune d'Io
mon cœur a froid, mon cœur a peur !

PROMÉTHÉE

Vous gémissez trop tôt ; modérez l'épouvante,
et réservez de la pitié pour des maux plus terribles encor !

LE CORYPHÉE

Dis-lui son avenir ; avide est le malade de connaître
le cours de sa souffrance !

PROMÉTHÉE

J'ai satisfait votre premier désir.
Vous avez entendu les épreuves d'Io, de sa bouche ;
écoutez maintenant les tortures nouvelles
imposées par Héra à cette vierge.
— Sois attentive, ô fille d'Inackos,
tu vas savoir enfin le terme de ta course.
D'ici, marche vers l'Orient, à travers les steppes de Scythie
que la charrue ne sillonna jamais.
Évite les flèches empennées du nomade,
évite les Khalybes forgerons ;
en longeant l'Hybristes, tu arrives en face du Caucase :
il te faudra gravir, ce mont, le plus haut de la terre,
puis le descendre, vers le midi.

Les amazones guideront tes pas aux portes méotides;
à la nage, franchis ce bras de mer.
Encor un peu d'efforts, te voilà en Asie. . . . .
Eh! bien la cruauté du Roi des Dieux éclate-t-elle assez?
Il a eu fantaisie d'une mortelle et la condamne à errer sans répit!
Terrible amant que Zeus; car ceci, pauvre Io,
n'est qu'un prélude à de pires travaux.

IO

Malheur de moi! Hélas! Hélas!

PROMÉTHÉE

Tu pleures, tu cries déjà : et tu ignores ce qui te reste à souffrir!

LE CHOEUR

Quel surcroît de détresse peux-tu lui annoncer?

IO

Plutôt la mort! Ah! plutôt me précipiter de cette roche
et tomber fracassée, mais délivrée!
La mort, la mort plutôt qu'une vie de supplice!

PROMÉTHÉE

Que dirais-tu donc à la place du patient qui ne peut pas mourir?
Tu es libre de finir ta vie et ton angoisse;
la mienne durera autant que le règne de Zeus.

IO

Zeus, un jour, tomberait de son trône?

PROMÉTHÉE

Tu dois souhaiter sa déchéance?

IO

Certes, moi qui suis sa victime innocente.

PROMÉTHÉE

L'évènement est fatal, je l'atteste.

IO

Qui donc lui ravirait le sceptre ?

PROMÉTHÉE

Sa propre démence.

IO

Comment cela ? Parle.... explique....

PROMÉTHÉE

D'indiscrètes et fatales amours.

IO

Avec une Déesse ? avec une Mortelle ?

PROMÉTHÉE

Je ne dois pas dévoiler ce mystère.

IO

Sera-ce son amante qui le détrônera.

PROMÉTHÉE

Non, mais le fils qu'il aura d'elle, devenu plus puissant que son père.

IO

Cette fatalité est-elle inéluctable ?

PROMÉTHÉE

Inéluctable ! à moins que délivré et libre de mes fers...

IO

Qui te délivrera, malgré Zeus ?

PROMÉTHÉE

Un de tes descendants.

IO

Quoi ? ton libérateur sortirait de mes flancs ?

PROMÉTHÉE

Parmi tes rejetons, il sera le treizième.

IO

Oracle obscur !

PROMÉTHÉE

Si mon oracle te paraît ambigu et obscur, interroge !
Oh ! mon loisir est grand de te répondre !

LE CHOEUR

Si tu lui as tout dit de ses courses sans fin,
satisfais notre avide attente : dis-nous qui te délivrera ?

PROMÉTHÉE

Ecoutez-donc, Océanides — Io, écoute aussi :
Près du delta du Nil, parmi les sables,
une ville, se dresse, Kanopé.
C'est là, ô fille d'Inakhos, que Zeus, d'une main caressante,
te guérira en te touchant.
Fécondée par le Dieu, tu engendreras Epaphos

qui règnera sur le pays du Nil, au cours majestueux.
A la cinquième génération, cinquante vierges effrayées
d'épouser leurs parents se réfugieront dans Argos ;
mais ceux-ci, éperviers acharnés poursuivant des colombes,
s'abattront sur leur proie, en des noces abominables.
La Terre Pélasgienne se fermera sur ces maudits du Ciel ;
Arès mettra au cœur de ces femmes une ardeur redoutable ;
profitant de la nuit, chacune égorgera son époux avec le glaive.
Je voue mes ennemis à de telles Kypris !
Une seule, amoureuse de son mari, l'épargnera,
préférant être lâche que tuer l'homme de sa volupté,
et d'elle sortira la race des rois Argiens.
Il naîtra de leur sang, le héros aux flèches célèbres ;
ce sera mon libérateur, selon l'oracle de ma mère Thémis, la Titanide.
Plus de détails serait vain et sans profit pour vous.

IO

Pitié..... pitié..... l'horrible mal.... la frénésie me ressaisit..
me brûle..... l'aiguillon du taon me déchire.....
mon cœur saute dans ma poitrine.....
de l'orbite mes yeux vont jaillir...
ah ! je suis emportée hors de moi....
le vertige me crispe, me secoue... ma langue s'épaissit,
ma bouche hurle, exhalant non plus des paroles sensées,
mais les cris de la rage..... horreur !..... horreur sur moi !

SCENE VII

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES OCÉANIDES.

LE CHOEUR

(STROPHE)

C'était un sage le premier qui prononça cette sentence :
l'Amour n'est heureux qu'entre égaux, et l'homme de la glèbe
ne doit jamais s'unir aux nobles ou aux fastueux.

(ANTISTROPHE)

Moires, ô rectrices, ne me voyez jamais
mettre le pied au lit de Zeus, pour dormir avec lui !
Ne souhaitons pas l'amour des Olympiens !
Je frémis en voyant Io, dédaigneuse des hommes,
en proie à ce supplice que lui impose Héra !

(ÉPODE)

Un hymen entre égaux n'a rien qui alarme ;
mais il faut redouter le désir des Dieux.
Que leur fatal regard ne s'arrête jamais sur moi ;
nulle défense contre eux, et dans la complaisance, nulle sécurité.
que devenir alors et comment déjouer les ruses de Zeus ?

PROMÉTHÉE

Ce Zeus si fier, si sûr de lui,
descendra aux amours périlleuses.
Il y perdra le sceptre et le pouvoir ;
et la malédiction que son père Kronos en tombant lui jeta
aura tout son effet.
Aucun Dieu ne connait le moyen de salut et moi je le possède,
seul, je saurais le mettre en œuvre.
Qu'il trône infatué, confiant en sa foudre bruyante,
qu'il la brandisse, même fulgurante ;

vacarme sans effet, arme impuissante !
Zeus tombera, vous dis-je, ignominieusement et pour jamais.
Il se prépare de ses mains, à cette heure,
un terrible ennemi, un miracle de force invincible.
Celui-là trouvera une flamme plus vive
et plus tonnante que le fluide;
on le verra briser le trident de Poseidon, fléau qui pèse sur le monde.
Alors dans le naufrage entier de sa puissance,
Zeus pourra comparer la servitude et le commandement,
les ayant connus tous les deux.

LE CHOEUR

Tu prends tes vœux pour des fatalités.

PROMÉTHÉE

C'est mon vœu, mais c'est aussi l'Ananké.

LE CHOEUR

Zeus connaitrait un maître ?

PROMÉTHÉE

Il souffrira des maux qui passeront les miens !

LE CHOEUR

Et tu ne trembles pas de blasphémer ainsi !

PROMÉTHÉE

Et pourquoi tremblerai-je ? Suis-je pas immortel ?

LE CHOEUR

Il peut aggraver ton supplice.

PROMÉTHÉE

Il le peut, en effet, je suis prêt à souffrir.

LE CHOEUR

Le sage révère Adrastée!

PROMÉTHÉE

Révère, honore, adore le Puissant ; dis-lui qu'il règnera toujours.
Moi, je méprise Zeus, je le défie ;
qu'il se hâte en ses volontés, bientôt son règne va finir !

SCÈNE VIII

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES OCÉANIDES, — HERMÈS

PROMÉTHÉE

Oh ! oh ! je vois venir le messager de l'Olympien,
le valet du nouveau tyran : écoutons ce qu'il annonce d'imprévu.

HERMÈS

C'est à toi que je parle, esprit subtil et rempli d'amertume,
criminel envers tous les dieux : à toi qui as doté les hommes
des prérogatives célestes, à toi, voleur du Feu.
— Mon père te commande de révéler ces fameuses amours
dont tu parles avec assurance
et qui doivent le précipiter de son trône.
Livre-moi ce secret sans détour,
sans ambage, dans le plus grand détail.
Ne me force pas à revenir : crains la rigueur du Père.

PROMÉTHÉE

Ce parler emphatique et plein de morgue
convient à un valet de Dieux récents.
Vous vous croyez bien forts dedans vos citadelles,
ô rois d'hier, et à l'abri de tout malheur !
J'ai déjà vu tomber de votre Olympe deux monarques,
Ouranos et Kronos, et je verrai bientôt tomber
plus lourdement, plus bas encor, le tyran d'aujourd'hui.
Ai-je l'air effrayé et tremblant devant les nouveaux Dieux ?
Mon visage alors mentirait. Retourne vers qui t'envoie,
car tu n'obtiendras rien : je ne répondrai pas.

HERMÈS

Toujours cet orgueil insolent qui t'a conduit à ce gibet.

PROMÉTHÉE

Ah ! sache-le, Hermès, je n'échangerais pas la dignité de mon supplice
contre ton rôle de valet ;
je me préfère, incrusté à la roche
qu'asservi à ton Père, comme toi avili ;
oh ! je te tiendrai tête, injure pour injure !

HERMÈS

Tu te complais alors en ton supplice ?

PROMÉTHÉE

Je me complairais à te voir, en ces tortures, toi et mes ennemis.

HERMÈS

M'accuses-tu de tes malheurs ?

PROMÉTHÉE

J'englobe tous les Dieux dans l'essor de ma haine
car je les ai servis et ils me martyrisent.

HERMÈS

Tu délires, tu deviens fou.

PROMÉTHÉE

Raisonnable folie que haïr ses bourreaux !

HERMÈS

Dans la prospérité, tu serais intraitable.

PROMÉTHÉE

Ah ! Ah ! Ah !

HERMÈS

Voilà des cris amers que Zeus ignore !

PROMÉTHÉE

Le Temps, ce sombre pédagogue, se charge de l'instruire !

HERMÈS

Que n'a-t-il pu t'enseigner la sagesse !

PROMÉTHÉE

Sage, t'aurai-je seulement répondu, esclave ?

HERMÈS

Donc, tu ne diras pas ce que Zeus veut savoir ?

PROMÉTHÉE

De quelle gratitude dois-je donc m'acquitter ?

HERMÈS

Suis-je donc un enfant qu'on raille ?

PROMÉTHÉE

Un enfant serait moins insensé que toi.
Tu as cru que je parlerais ?
Ni tourment, ni ruse ne m'arracheront mon secret.
Tombent d'abord mes chaînes !
Ainsi, Zeus peut brandir sa foudre étincelante,
pulvériser ce mont, précipiter sur moi l'avalanche des neiges
déchaîner la flamme souterraine

Universitas
BIBLIOTHECA

saccager la nature et la rendre au chaos !
Je ne parlerai pas. Inébranlable,
je refuse le nom de celui qui vaincra ton père.

HERMÈS

Qu'espères-tu d'un tel entêtement ?

PROMÉTHÉE

J'ai tout pesé : ma volonté est faite !

HERMÈS

Insensé, ose une fois être sage, par pitié pour toi-même !

PROMÉTHÉE

Tu m'importunes, tu convaincrais plutôt le flot des mers.
Ne te figures pas qu'un jour, tremblant, devenu femme,
je tendrai des mains suppliantes pour qu'on m'ôte mes fers,
implorant la clémence de Zeus. Oh ! tu te tromperais !

HERMÈS

Mon insistance est inutile ; je perds mes raisons, mes prières.
Rien ne t'émeut, ne te convainct.
Tu mors le frein et tires sur la bride ; comme un cheval sauvage
tu te cabres ! à quoi bon ? S'obstiner contre l'évidence
décèle la faiblesse plutôt que le courage !
Envisage, non plus ma démarche mais l'ouragan de maux
qui s'amasse pour crever sur ta tête, sans merci.
Mon père lancera sa foudre fulgurante
et toujours enchaîné tu rouleras parmi les débris, dans les ténèbres.
Après des siècles, quand tu reverras la lumière
l'aigle vorace, le chien de Zeus, viendra
déchiqueter ton corps et le mettre en lambeaux ;
chaque jour, l'oiseau de la vengeance dévorera ton foie,
et ton foie renaîtra chaque aurore, pour être dévoré à nouveau.

N'espère aucune fin à ton supplice,
il faudrait qu'un Dieu prit ta place
et descendit pour toi au noir Hadès,
aux sombres profondeurs du Tartare.
Réfléchis et décide!
Ceci n'est pas une menace vaine, une intimidation :
l'ordre de Zeus est formel ; ce qu'il a décidé, toujours s'exécute.
Rentre en toi-même ; que la prudence succède à ta folle opiniâtreté.

LE CHOEUR

Hermès nous semble avoir raison.
Il conseille de cesser ton entêtement. Ecoute la prudence, obéis!
La honte n'est pas de s'assagir, mais de persévérer dans l'erreur.

PROMÉTHÉE

Je connaissais déjà ce qu'il m'annonce :
être écrasé par l'ennemi, n'a rien d'étrange.
Tombe sur moi la spirale de feu !
Que l'Aither s'agite éperdu aux éclats du tonnerre!
que les vents hurlent et tourbillonnent !
que l'univers chancelle sur sa base,
et que la mer projette ses lames jusqu'aux étoiles ;
que mon corps tournoie, dans le cyclone,
et tombe s'abîmer au fond de l'horrible Tartare !
Je suis un Immortel !

HERMÈS

Imprécation d'un insensé ; ses douleurs le font délirer
sans réfréner sa rage.
Vous qui compatissez à ses douleurs, éloignez-vous ! quittez ce lieu !
l'éclat du tonnerre vous figerait de stupeur!

LE CHOEUR

Donne-nous un conseil plus généreux
si tu veux nous voir obéir!

Comment ordonnes-tu une telle infamie ?
Nous voulons souffrir avec lui,
car nous haïssons la traitrise par dessus tous les vices !

HERMÈS

Vous êtes prévenus. Si la fatalité vous enveloppe dans son orbe,
n'accusez pas la Moire et n'accusez pas Zeus,
car vous aurez voulu votre malheur.
Prises alors aux rêts indéchirables de l'infortune,
n'accusez que vous-mêmes ô imprudentes !

(Les Okhéanides hésitent un instant, puis elles regagnent leur char.)

SCÈNE IX

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES OCÉANIDES (en fuite)

PROMÉTHÉE

Oui, en effet, ce n'est pas une vaine menace !
La terre tremble, la rauque voix du tonnerre rugit,
les spirales flambantes de l'éclair s'allument,
et des flots de poussière s'élèvent en tournoyant.
Tous les vents déchaînés soufflent ensemble et mêlent leur clameur ;
l'air se confond avec la mer.
Ah ! Zeus me livre le suprême assaut,
il m'assaille par l'épouvante.
O ma Mère, auguste Mère, et toi, Aither,
lumière infinie où se meuvent les mondes,
voyez, voyez ce que je souffre POUR LA JUSTICE.

LA PROMÉTHÉIDE

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

La scène représente la cime du Kaucase d'Asie : Taurus, Damavend, Hindoukhô (la chaîne va du Mérou à l'Olympe).
Prométhée est enchaîné au même rocher, mais ce rocher se trouve un peu à droite et non plus sur la gauche.
Mille ans ont passé depuis qu'il a été précipité dans le Tartare, toujours crucifié et enfin hissé avec son gibet par les Cyclopes sur cette nouvelle cime.
Eclaboussures de sang autour de lui.
C'est l'aube, pâle d'abord, puis croissante.

SCÈNE I

PROMÉTHÉE

Être immortel dans les supplices,
vivre des agonies au lieu de jours,
épuiser des angoisses sans répit renaissantes,
désespérer dans le présent, désespérer dans l'avenir,
crier, pleurer, saigner, se tordre mille années :
supplice dont une heure tuerait un mortel,
martyre dépassant ce que l'esprit conçoit,
torture qu'aucun langage n'exprimerait.
Oh ! mourir ! oh ! finir !
Un blessé se délivre en débridant sa plaie ;
si je pouvais arracher de mon être
l'odieuse immortalité !
Le voici, il vient à tire d'ailes, le chien de Zeus

qui de son bec crochu et dévide et lacère mes entrailles :
C'est le troisième jour.
et ma chair reformée et mon foie revenu
fascinent l'oiseau vorace du tyran.
Combien de fois encor, déchiqueté vivant,
dois-je me réveiller, phénix de la douleur,
sous les serres de l'aigle ?
Il hésite, il tournoie, il s'écarte, il a peur. . .
Trois jours ont vu mon flanc guérir ;
je lui offre à nouveau son horrible pâture. . .
Non, voici qu'il s'élève et disparaît dans la nuée.
Est-ce un présage et mon libérateur va-t-il paraître ?
— Profitant du répit, malheureux Prométhée,
rassemble tes pensées éparpillées par la souffrance !
Combien de temps ai-je pleuré, loin de toute lumière
au fond du noir Tartare, dedans la triple nuit ?
J'ai regretté l'ardent soleil qui fait peler le corps
et la brise nocturne qui glace jusqu'aux veines.
Ce fut un adoucissement
quand les Cyclopes hissèrent, en pleurant,
mon rocher de Scythie, sur cette cime du Caucase.
La nature eut pitié ; les vents se détournaient,
et la neige et la grêle et la foudre
tombaient autour de moi, sans me toucher.
Un attendrissement parut dans la matière inerte,
mon rocher sut me plaindre.
Seul implacable, Zeus continua sa haine !
Oh ! mourir ! oh ! finir !
Horreur de l'Ananké ! Horreur de l'Immortalité !
— Je ne sais rien des hommes, de leurs générations nouvelles
Depuis mille ans, les arts sont nés,
Des temples ont surgi ; un peuple de statues a dû paraître
et la lyre a vibré aux mains des Ephémères,
créateurs à leur tour, aux Dieux semblables.

Et moi, à qui suis-je semblable ?
Daïmon plus grand qu'un Dieu, plus misérable qu'un mortel ?
Les Olympiens jouissent et les terrestres meurent,
et je souffre à mourir et je suis immortel !
Dans l'univers, tout change, évolue, se transforme ;
il n'y a d'immuable que le supplice de Prométhée.
Quelle compensation à mes tortures
prépares-tu, Destin ?
Non, le trône de Zeus n'est pas un digne escabeau
pour descendre de mon gibet dix fois séculaire.
— Lorsque mon corps plaintif ralentit son spasme,
je sens éclore en moi la vraie divinité.
La douleur ! la douleur ! voilà donc le mystère
et l'unique rapport entre la créature et l'Incréé ;
Comme elle nous élève, comme elle explique tout !
Il a cessé, le don de prophétie !
Je ne vois plus dans l'avenir ;
mais je lis la pensée du vrai Dieu,
à travers les secrets du monde.
Je comprends, je comprends mon supplice !
J'ai assumé sur moi les mille ans de détresse
d'affreux tâtonnements, d'impuissante faiblesse
que devait au Destin la triste humanité !
En lui donnant le Feu, en lui donnant mon âme,
je l'ai exonéré du formidable impôt.
Le téméraire Atlas a provoqué, sur lui, le poids du globe ;
il supporte le monde à lui seul :
et moi, dans un aveugle dévouement,
j'ai provoqué un fardeau plus terrible,
et je porte le poids de la brutalité, de l'ignorance,
des crimes et des fautes de dix siècles humains.
Oui, j'ai sauvé les hommes
mais la Norme voulait mille années de douleur ;
seul, j'ai souffert pour tous :

voilà pourquoi mon supplice est immense.
— Aither divin, Océan de clarté où se meuvent les mondes,
vents à l'aile rapide qui emportez mes cris
sources des fleuves moins coulantes que mes larmes,
et toi, innombrable sanglot de la vague marine
et toi aussi, Soleil, œil immense du monde,
contemplateur de mes innombrables agonies,
voyez le Dieu qui se sacrifia pour l'homme !
voyez l'audacieux qui, ôtant le désespoir aux éphémères:
osa l'enfermer dans son cœur !
Témoins de ma torture, quand verrez-vous ma gloire ?
Quelle aurore luira sur mes chaînes brisées ?
Hélas ! mon esprit que la douleur opprime
a perdu le don prophétique.
S'il n'était pas de terme à ma détresse ?
mon effort s'épuise, ô Destin !
Pourquoi remuer l'air par ces vaines paroles ?
Zeus peut entendre et croire que je plie.
Avoir tant fait pour tous, Olympiens et terrestres,
et rester impuissant pour soi-même !
Horreur ! voici l'aigle bourreau
qui tache de ses ailes noires, l'azur vermeil.
Oh ! mourir ! oh ! finir !
Quel est ce bruit ? qui donc escalade ce mont ?
Sous quels pieds, roulent bruyamment les cailloux ?
Est-ce un Dieu qui approche, un homme ou un Daïmon ?
Qui peut venir à ce sommet du monde
même pour le plaisir de voir ma honte ?
Et la haine divine et la reconnaissance humaine
également m'oublient !
Contemplez donc, sinistres curieux,
un Immortel vaincu, chargé de fers,
la victime de Zeus et l'opprobre vivant de l'Olympe,
qui meurt et chaque jour renaît et meurt encore

pour le salut des hommes !
Hélas ! hélas ! quel est ce lourd piétinement ?
J'entends près de moi l'essoufflement de poitrines robustes. . .
Ah ! toute approche m'épouvante

SCÈNE II

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES TITANS

LE CHOEUR

(STROPHE I)

Ne crains rien ; c'est une amie, cette lourde cohorte
venue vers ton rocher, d'une marche pressée,
malgré tous les obstacles.
Nous avons dédaigné ton conseil, ô mon Frère,
trop tard nous avons reconnu ta sagesse,
Pendant notre longue captivité,
nous pensions à ta subtilité
qui nous évitant mille maux
nous promettait la victoire.

PROMÉTHEE

Hélas ! hélas ! enfants de la terre féconde et du ciel !
ô mes frères, comment avez-vous échappé
aux Hécatonchires, vos geôliers ?
Voyez mes fers rouillés de sang, contemplez le patient
qui se tord sur le roc, depuis mille années !

LE CHOEUR

(ANTISTROPHE I)

L'horreur monte à mes yeux en nuages de sang.
Oh ! te voir incrusté à la roche et crispé sous ces chaines
lorsque nous avons fait notre paix avec Zeus !
Car nous habitons paisiblement
aux confins de la terre, les îles Fortunées.
Sitôt délivrés, nous sommes accourus vers toi.

PROMÉTHÉE

Si mon malheur pouvait être allégé,
ce serait en vous voyant libres.
Ainsi, au cœur de Zeus, la clémence descend !
Tout s'harmonise, tout s'apaise et on délivre les Titans !
Seul, Prométhée continue à gémir dans l'univers calmé

LE CHOEUR

(STROPHE II)

Nos cœurs sautent dans nos poitrines
et nos yeux se détournent
en voyant ton corps férocement supplicié !
Ah ! malgré la clémence de Zeus pour nous,
nous le disons hautement,
il accomplit sur toi une atroce vengeance
au lieu d'une œuvre de justice.

PROMÉTHÉE

Votre pitié me réconforte et me soulage !
Qu'est devenu l'aveugle Ephialtès ?

LE CORYPHÉE

Apollon l'a guéri, l'immortel citharède a pris sous ses auspices
l'art de la médecine.

PROMÉTHÉE

Cet art, je l'inventai : et Klytios ? Polybotès ?

LE CORYPHÉE

Backhos dans une orgie a ressuscité l'un,
et la terre de Kos rendit le second à la lumière !

PROMÉTHÉE

Et Gration ? Agrios ? Thoon ?

LE CORYPHÉE

Tous deux rappelés à la vie sont devenus pontifes,
l'un d'Artémis, l'autre d'Arès ;
Thoon sortit des profondeurs où Poseidon le plongea.

PROMÉTHÉE

Ah ! je te reconnais, Encelade ! et toi aussi, Porphyrion !
Alcyonée ! Parle-moi de mon frère Atlas !

LE CHŒUR

Un oracle déclare qu'il portera le monde
tant qu'un seul souffrira pour tous.

PROMÉTHÉE

Oui, mon sort au sien est lié. — Et les Mortels ?
Pour arriver à moi vous avez traversé bien des pays et des cités :
les Mortels, que sont-ils aujourd'hui ?

LE CHŒUR

Pour arriver vers toi, Prométhée, nous avons traversé le Phase,
qui sépare les deux terres d'Europe et d'Asie.
Puis, nous sommes venus aux rivages empourprés,
aux ondes sacrées de la Mer rouge.
Vers ces parages, si éprouvés par la foudre,
non loin de l'océan, au lac nourricier de l'Ethiopie,
là, où celui qui voit tout, Hélios, chaque jour plonge son corps,
et ranime ses coursiers épuisés au tiède courant de l'onde.

PROMÉTHÉE

Parlez-moi des Mortels !

LE CHOEUR

Sages et prospères, par tes enseignements
ils ont conquis l'amour des Dieux.
Partout nous avons vu les fruits de ton audace ;
splendides sont les temples, somptueuses les demeures.
Une race entre toutes s'élève et resplendit,
elle a pris Athéné pour patronne.

PROMÉTHÉE

O race Titanide, ô fils de la Terre et du Ciel,
mes frères par le sang, mes frères par le sort,
vous qui avez péché contre le Destin même,
vous voilà saufs et libres :
les portes d'airain du Tartare se sont ouvertes devant vous,
et moi je continue ma faction sinistre, au sommet du Caucase.
Comme les matelots amarrent fortement leur nef
lorsque le vent du soir annonce la tempête,
ainsi Zeus m'a lié à ce roc, par les bras d'Héphaistos.
Sur l'ordre paternel, le sombre ouvrier de Lemnos forgea ces fers.
Sa main, féroce par devoir, les riva sur mes membres écartelés.
Prisonnier du Caucase, je hurle et me convulse,
seule chose vivante, en ce désert d'horreur.
La cruauté de Zeus s'est aiguisée en de pires violences.
Tous les trois jours, l'aigle Olympien
s'abat sur moi, victime renaissante.
Du noir éploiement de ses ailes, il me couvre ;
sa serre aiguë fouille mes flancs,
et son bec recourbé déchiquète mon foie ;
et puis, il pousse un cri de sinistre victoire,
et secouant ses plumes ensanglantées et alourdies,
il monte repu et triomphant vers l'Empyrée.
Mais, horreur inouïe, mon corps se renouvelle,
ma chair se cicatrise et l'oiseau monstrueux redescend,

redévorer mon foie ressuscité.
Ainsi je meurs et je renais à la même torture;
ainsi Zeus exploite, au profit de sa haine, mon immortalité !
Hélas ! voyez mon esclavage et mes chaînes !
Sous quel écrasement de haine, les flancs ouverts et déchirés
je subis le honteux supplice
sans que la mort puisse venir à mon appel ;
sans l'espoir d'un sommeil, sans répit ;
et mes douleurs s'accumulent, se superposent accablantes.
Mille années j'ai souffert, martyr d'un despote odieux.
Je ne suis qu'un cadavre qui pense ;
mon esprit s'effare et délire,
sous l'ardeur du soleil ou la glace des nuits ;
je meurs d'effroi, je meurs de honte, je meurs de rage.
Voyez ces mornes rubis semés autour de moi ;
c'est ma sueur de sang qui pourpre le Caucase.

LE CHOEUR

O Justice ! Justice !
Jamais mes oreilles ne reçurent telle épouvante d'un récit,
et mon esprit jamais n'aurait conçu atrocité pareille !
O maux insupportables, écrasantes terreurs !
rien qu'à les évoquer ces tortures, la raison s'égare :
et cependant, Prométhée, tu les as vécues,
tu les subis encore !
Ah ! Frère, mon cœur a froid, mon cœur a peur !

PROMÉTHÉE

Epouvante ! le revoici ! le chien de Zeus !
Je sens l'air agité par ses puissantes ailes. . .
O Justice ! O ma mère, pitié !
Et toi, Dieu inconnu qui commandes au Destin,
tu m'abandonnes ; si tu n'existais pas.....
Je n'ose ouvrir les yeux ! O Justice ! O ma mère !

LE CORYPHÉE

Une flèche a percé l'aigle ;
le sang tache son aile noire qui s'alourdit ;
il ne se soutient plus, il tombe en tournoyant.
Rouvre les yeux et vois, ô Prométhée !
ton bourreau, inerte maintenant, qui roule,
chose abolie, sur le flanc du Caucase !

PROMÉTHÉE

Serait-ce vrai ? Dois-je croire à vos cris ? Dois-je croire à mes yeux ?
Ah ! Justice, ma mère, tu m'as donc entendu !
Qui a lancé le trait ? Quel fils de Pandore et d'Io ?
Le héros aux flèches immortelles est-il là ?

LE CHOEUR

Le voici, vêtu d'une peau de lion, tenant son arc qui vibre encor !

PROMÉTHÉE

Qu'il vienne devant mes yeux !
A travers mes larmes joyeuses
que j'aperçoive le visage de mon sauveur !

SCÈNE III

PROMÉTHÉE, — LE CHŒUR DES TITANS, — HÉRAKLÈS.

PROMÉTHÉE

Vite, devant mes yeux, ta chère présence !
Vite ton nom à mon oreille, à mon cœur !

HÉRAKLÈS

Je suis Héraklès, fils de Zeus et d'Alcmène.

PROMÉTHÉE

O fils chéri d'un père détesté, treizième petit-fils d'Io, la génisse
qui vint au sommet de Scythie où d'abord Héphaistos m'enchaîna.

HÉRAKLÈS

Malgré les répugnances de mon Père, me voici !
Il m'aime plus encore qu'il ne te hait.
La gloire de son fils l'emporte sur sa vieille rancune.

PROMÉTHÉE

Ne me parle pas de ton Père : je le maudis !

HÉRAKLÈS

Ce n'est pas mon office de juger entre lui et toi.
Tu souffres et je suis l'homme de la Justice !

PROMÉTHÉE

Ta mère avec son lait te donna la bonté,
et je bénis Alcmène, cette Pandore, qui t'enfanta
pour le salut du Titan prisonnier :

HÉRAKLÈS

Avec l'aide des Kronides robustes qui certes le voudront,
je t'arracherai de ton gibet, moi, Alcide !

PROMÉTHÉE

Ne l'essaye pas : ma volonté et le Destin refusent.
Malgré mon avilissement, Zeus a besoin de moi.
Je puis seul déjouer le complot
qui menace son trône.
Il a permis à ton arc glorieux de tuer l'aigle
pour que je parle enfin ; je me tairai toujours.
Veux-tu savoir ton avenir et tes prochains travaux ?
mon esprit se reconquiert sur la souffrance,
l'avenir reparaît visible devant moi !

HÉRAKLÈS

Un oracle m'annonce qu'un jour, entouré d'ennemis,
je n'aurai plus assez de flèches pour ma défense.
En quel lieu ? chez quel peuple ?

PROMÉTHÉE

Lorsque tu quitteras les Gabiens hospitaliers
qui ignorent la charrue et la nécessité du sillon,
en sortant du pays où le blé pousse de lui-même,
toi, si épris de combats, tu trouveras pour adversaires
les Ligures, guerriers que rien n'étonne.
Contre eux tu manqueras de traits :
car le Destin l'ordonne et ce sol n'a pas de cailloux.

HÉRAKLÈS

Je mourrai ce jour-là écrasé par le nombre ?

PROMÉTHÉE

Non, ému en son cœur, Zeus fera tomber
une grêle de pierres ; elles couvriront le pays,
Avec ces projectiles, sans peine tu accableras les Ligures.

LE CHOEUR

Héraklès, cesse d'interroger un patient !
Songe combien d'années il a vécu, ainsi supplicié !
Si tu nous le commandes, toi fils bien aimé de Zeus,
nous le délivrerons de nos mains, malgré le péril !

HÉRAKLÈS

Fils de Thémis, tu m'as distrait de mon devoir,
en révélant le plus obscur de mes travaux :
et voici que les Titans montrent une âme
plus généreuse, plus pitoyable !

LE CHOEUR

Notre zèle ne t'étonnera pas,
si tu te souviens que Prométhée est notre frère !

HÉRAKLÈS

Puissant Zeus, qui m'as conçu aux flancs d'une éphémère,
me destinant à l'immortalité,
supporte qu'un fils pieux te brave,
et que sa compassion efface ton courroux !
Que diraient l'univers et l'Olympe
si je craignais une fois même, ta volonté ?

PROMÉTHÉE

Ton bras qui étouffa le lion de Nemée,
ne peut briser ces fers rivés par Héphaistos !

Même le pourrais-tu, je te repousserai !
La constance de la victime harassera la haine du bourreau !

LE CHOEUR

Sublime volonté qui résiste aux affres du supplice !
Tu apparais intraitable dans la détresse, ô Prométhée,
comme le dur fils de Kronos est absolu en son triomphe !
Heraklès ne cède pas à son obstination !

HERAKLÈS

Comme on force un malade à l'opération salvatrice,
brisons ce roc et arrachons ces fers.

PROMÉTHÉE

Vous voulez me ravir le profit éternel
de mille années d'horreur ;
vous voulez que l'innocent s'évade
comme un coupable, par des complices secouru !
La volonté de Zeus et le bras d'Héphaistos
m'ont enchaîné à ce gibet :
j'attends que Zeus change sa volonté
et j'attends qu'Héphaistos défasse son ouvrage.

LE CHOEUR

Zeus ne peut pas vouloir contre lui-même
Il envoya son fils : qu'espères-tu davantage ?
Ne sois plus, Prométhée, l'ennemi de toi-même !
Héraklès, sauvons-le malgré lui !

PROMÉTHÉE

La Justice doit triompher ou bien le monde va finir !
Si, téméraire, j'ai livré aux hommes
des secrets d'immortalité,

ma faute est abolie ; par le supplice, je suis purifié !
Mais Zeus qui fut cruel et qui a profité de mes audaces
expiera à son tour : la Moire veut qu'il s'humilie !

HÉRAKLÈS

A l'œuvre, tordons ces chaînes,
arrachons ces anneaux : Titans ! (mouvement des Titans qui obéissent)

PROMÉTHÉE

Arrière, suppôts d'Olympe, valets de Zeus !
Frères perfides, et toi, fils d'Alcmène, imposteur !
Ce n'est pas la pitié qui vous mena au sommet du Caucase !
mais la servilité envers le despote empyréen.
Faites un pas, osez un geste,
Je vous maudis ! (Les Titans reculent.)
Héros tueur de monstres, ne touche pas à mon destin !
Ce gibet est un trône, ces fers les ornements de la puissance d'âme !
L'humanité me devra son salut.
J'ai donné l'impulsion et j'ai donné la flamme ;
je suis le Dieu de la Pitié !
Arrière, pervers et lâches !
le fiel du lion et la bave de l'Hydre,
le cri du sanglier et celui des oiseaux stymphalides,
le hennissement des cavales et les mugissements du taureau,
et les trois corps de Gérion et les trois gueules de Cerbère
sont moins redoutables ensemble que l'anathème du Titan !
Arrache un seul des clous qui me retiennent
j'arracherai le sommeil de tes yeux !
Tu entendras à chacun de tes pas
à chaque atome qui coule du sablier,
la clameur effrénée, délirante, l'hymne Erinnyque,
l'hymne sans lyre qui rend les âmes folles !

HÉRAKLÈS

Ta fureur me désole et ne me blesse pas
mais ton accusation me stupéfie ;
ne suis-je pas treizième parmi les petits-fils d'Io
et ton libérateur, selon la prophétie ?

PROMÉTHÉE

Tueur de l'aigle, je t'admire, je t'aime, je te bénis !
Je puis maintenant supporter mon supplice.
Mais, réfléchis : si ta flèche a percé le chien de Zeus
et si tu es ici, c'est que l'heure a sonné de mon salut ;
et grâce à ce secret dont ton père a besoin,
ma délivrance viendra telle que je la veux :
réhabilitation, non pas miséricorde !

HÉRAKLÈS

Ma gloire veut que je te sauve.

PROMÉTHÉE

Quoi, tu détournerais à l'honneur de ton nom
la dignité de mon supplice ?
Tu ne vois dans mon infortune qu'une prouesse à tenter ?
et ton cœur, loin de compatir, ne montre ici
qu'un souci égoïste de renommée ?
O digne fils de Zeus !

HÉRAKLÈS

Ta dure parole, fils de Thémis, me navre !

LE CHOEUR

Oui, le Titan dit vrai :
nous-mêmes sommes venus chercher aussi la gloire
d'avoir consolé Prométhée sur son Caucase.

PROMÉTHÉE

Quand Eurysthée retrancha du nombre des travaux
celui où Iolaus t'aida, tu devins furieux.
Or, apprends-le, héros obtus : les travaux Prométhéens s'appellent,
la constance et la ténacité dans les supplices!

HÉRAKLÈS

Je cède à ta subtilité presciente : je me résignerai

LE CHOEUR

Voici le messager de Zeus; il apporte sans doute une parole olympienne.

SCÈNE IV

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES TITANS, — HÉRAKLÈS, — HERMÈS

PROMÉTHÉE

Ecoutons l'ingénieuse fausseté de cette bouche d'imposture ;
sa langue est l'instrument de tous les mensonges divins.
Ecoutons le Dieu propre à tout, le Dieu sans conscience.

HERMÈS

Tu me calomnieras toujours.
Tu me dis propre à tout :
le bien ne m'est donc ni étranger, ni impossible.
Je viens aujourd'hui en ami, en Dieu reconnaissant !
Comme inventeur, je t'admirai toujours,
et depuis mille années je les ai vu germer au cœur de l'homme
tes semailles sublimes.
Oui, le feu engendra les arts et les sciences.
J'ai des temples et je bénéficie,
comme les autres Bienheureux, de tes audaces.
L'opinion de l'Olympe sur toi a bien changé !

PROMÉTHÉE

Ainsi mon Verbe devança, de si loin, la pensée de Zeus !
Il a fallu dix siècles aux Immortels pour me comprendre !
Sans doute, ils m'ont chassé de la mémoire humaine ?

HERMÈS

Ils l'ont tenté.

PROMÉTHÉE

La Religion, la sublime entreprise qui relie le Mortel aux Dieux,
la religion dont j'ai tracé les bases, que dit-elle de Prométhée ?

HERMÈS

On t'appelle le Mal et le pervers, le mauvais,
l'esprit de révolte et de ténèbres ;
les prêtres t'ont nommé l'adversaire de Dieu ou le daïmon.

PROMÉTHÉE

Qu'enseigne-t-on sur mon péché, sur mon supplice ?

HERMÈS

Tu as perdu les hommes par la fausse science
et Zeus pardonnerait si tu pouvais te repentir.

PROMÉTHÉE

Zeus se repentira ; mais crois-tu que Prométhée pardonne ?

HERMÈS

Ne déraisonne pas : laisse Héraklès et les Titans agir !
Mon Père fermera les yeux.

PROMÉTHÉE

C'est toi qu'on appelle rusé et les Dieux pour héraut t'ont choisi,
et tu veux me convaincre par ces grossières trames ?
On mesure toujours les autres à sa taille :
affront mortel, Hermès, tu m'oses croire à toi semblable ?
Celui qui sut se taire et souffrir mille années,
enchaîné, écrasé, dévoré vivant,
et qui resta irréductible ;
celui dont la constance est de granit,
tu penses le réduire par de vaines paroles ?

Réfléchis, maladroit, jeune étourdi, médite !
Voici le fils de Zeus et voilà son courrier !
Serais-je donc subtil, si je ne voyais pas
que mon salut est imminent, fatal ?
Va dire au Dieu qui ne sait pas se repentir
que Prométhée a retrouvé des forces et peut souffrir encor !

HERMÈS

Insensé, tu refuses la délivrance ?

PROMÉTHÉE

Le juste repousse la clémence.
Prisonnier pour une heure à peine,
je ne donnerai pas ce dernier moment de gibet
pour le trône de Zeus !

HERMÈS

Qu'espères-tu ?

PROMÉTHÉE

J'attends le repentir de Zeus et la tenaille d'Héphaisto.

HERMÈS

O folie indicible !

PROMÉTHÉE

Mille ans, j'ai attendu justice ;
je me démentirais pour un dernier moment !
M'a-t-on jamais vu faible, femme, tremblant,
tendre vers l'Empyrée de suppliantes mains ?
Prométhée ne veut pas s'évader du supplice
Celui qui l'édicta, va se dédire :
celui qui me lia, viendra me délier.

HERMÈS

Titans, qu'on le délivre par la force, Zeus le veut !

LE CHOEUR

Pour avoir méprisé l'avis de Prométhée
nous sommes tombés dans l'Hadès :
aujourd'hui, nous respectons sa défense, car il sait l'avenir.

HERMÈS

Abandonnez ce fou du moins ; qu'il reste seul, l'opiniâtre !

LE CHOEUR

Donne un conseil plus généreux, si tu veux nous voir obéir
et ne réclame pas une infamie ; nous haïssons les lâchetés
Auprès de lui, très longtemps, nous resterons !

HERMÈS

Suis-moi, Héraklès, ton départ le fera réfléchir ;
il sait que si tu quittes le Caucase, son espoir est perdu !

HÉRAKLÈS

Je ne suis qu'un mortel, un héros d'équité,
tueur de monstres ; je protège le faible, le souffrant ;
je détruis le méchant, je poursuis le pervers.
Ainsi sous la haine d'Héra, je marche à l'immortalité.
Je n'entends rien aux arguties que tu prononces.
Prométhée refuse mon bras, mais il accepte la compagnie de ma pitié.
Va dire au Père qu'il ne s'étonne pas,
si l'infamie pullule,
si les mauvais foisonnent,
si on voit l'innocence opprimée et le bon droit partout vaincu.

Héraklès pose ici son arc et cesse ses travaux :
Que l'injustice triomphe sur la terre
tant qu'elle règnera au sommet du Caucase !
Va, et le dis au Père ! (Exit Hermès.)

SCÈNE V

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES TITANS — HÉRAKLÈS

PROMÉTHÉE

Ta gloire reste entière, Fils d'Alcmène
sans entacher la mienne !

LE CHOEUR

Aux traits de Prométhée, un changement s'opère,
ses yeux s'avivent d'espérance ;
son esprit prophétique ne saurait l'égarer.
Il sent venue l'heure sacrée,
où tomberont ses chaînes.

HÉRAKLÈS

Ou tardive ou prochaine, cette heure, je l'attendrai !

SCÈNE VI

PROMÉTHÉE, — LE CHOEUR DES TITANS, — HÉRAKLÈS, — ATHÉNÉ, — HÉPHAISTOS.

LE CHOEUR

Voyez la fille de Zeus, la vierge casquée ;
des hiboux traînent son char ;
à côté d'elle, le sombre Dieu de Lemnos !

HÉRAKLÈS

Voici, Pallas Athéné !
Je comprends, Prométhée et j'admire
Ta pensée redoutable vaut mieux que ma massue
et tu es le Dieu de l'Esprit.

Athéné armée s'avance, suivie d'Héphaistos portant des tenailles et autres outils.

LE CHOEUR

Elle se réalise, la prophétie de Prométhée !
Ce n'était pas une imagination, un songe !
le Despote du Ciel envoie sa fille !

ATHÉNÉ

Héphaistos, à l'ouvrage! Exécute l'ordre olympien !
De ce roc qui pend sur l'abîme,
détache ce génie et dérive ses fers.
S'il nous ravit le Feu, il nous donna la foudre.
Les pernicieux effets de sa trop grande audace sont effacés ;
il n'en reste que des fruits admirables.
Sa délivrance lui apprendra que Zeus sait réparer ses torts
et qu'aujourd'hui il aime aussi les hommes
puisqu'il réhabilite leur sauveur.

LE CHŒUR

Paroles rayonnantes de sagesse, paroles dignes d'Athéné !

HÉPHAISTOS

O Pallas, mes mains sont lentes à réaliser tes mots rapides !
Ah ! la douce mission. Ce frère, ce Dieu,
Je vais donc l'arracher à son affreux gibet !
Il faut pourtant que mon émotion se taise !
Avec quelle joie, j'obéis à Zeus !
O fils subtil de Thémis, je vais donc t'arracher à ce roc.
Tu reverras le visage des chers mortels, tu entendras leur voix !
Oh ! tu ne seras plus brûlé par le soleil, ni glacé par les nuits.
Oui, ton dam est fini ; ton libérateur le voici !
Et tu comtempleras bientôt les fruits de ton amour pour l'homme !
Dieu Prométhée, ô bienfaiteur de tous les Dieux,
ton œil va retrouver le sommeil ;
tes membres connaîtront enfin le repos !

ATHÉNÉ

Pourquoi tarder en de tels bavardages ?
Si tu l'aimes, ce Dieu, qu'attendent tous les Dieux pour le fêter,
hâte-toi !

HÉPHAISTOS

Ah ! je me réjouis et dans mon cœur et dans mon sang !

ATHÉNÉ

Réjouis le patient par ta célérité !

HÉPHAISTOS

Oui, je me presse ! Ah ! bénie oui, bénie l'industrie de mes mains !

ATHÉNÉ

Ne la bénis pas, emploie-là !

HÉPHAISTOS

Ah ! la noble tâche qui m'est échue !

ATHÉNÉ

Hâte-toi ! sinon Héraklès saisira ta tenaille !

HÉPHAISTOS

Les anneaux des mains, les voilà descellés !

ATHÉNÉ

A l'ouvrage ! Arrache les clous, sans le blesser !

HÉPHAISTOS

En un instant : ses mains sont libres !

ATHÉNÉ

Déclone, descelle, arrache !

HÉPHAISTOS

Voici un bras dégagé, sans le meurtrir !

ATHÉNÉ

Dégage l'autre vivement. Qu'il sente la bonté de Zeus !

HÉPHAISTOS

Ah ! mon marteau avait fait une belle besogne ;
à défier le bras d'Héraklès et l'effort des Titans,

ATHÉNÉ

Que ta tenaille parle seule, Héphaistos !
Déroule ces chaînes, délivre-lui les reins !

HÉPHAISTOS

J'y travaille, certes : le torse est libre enfin !

ATHÉNÉ

Hâte-toi ; coupe l'anneau des cuisses !

HÉPHAISTOS

Oui, oui ; ce sera bientôt fait !

ATHÉNÉ

Maintenant, dégage les pieds !

HÉPHAISTOS

Ta parole est douce, quoique impérieuse comme ton aspect !

ATHÉNÉ

Mon cœur s'émeut comme le tien, mais il pense à agir !

HÉPHAISTOS

Le voilà libre de tous ses membres.

PROMÉTHÉE (a glissé à terre ; ses pieds touchent le sol ; il reste immobile, appuyé au roc, les bras en croix, comme en extase).

ATHÉNÉ

Tu réservais pour te sauver un terrible secret ;
la sécurité de mon père en dépend.
Cependant tu es libre, sans condition aucune.
Les Dieux t'ont méconnu ;

par ma venue, par ma présence, par ma voix,
ô Prométhée, maintenant délivré,
les Dieux devant toi se repentent.

(Elle s'écarte et remonte un peu avec Héraklès).

LE CHOEUR

Ah ! la joie de notre délivrance ne fut pas aussi vive;
quand le Tartare rouvrit ses portes devant nous !
Voilà notre frère enfin délivré, enfin Dieu !

PROMÉTHÉE

Aither divin, rayonnante clarté
miroir étincelant de mes pensées désespérées,
vents à l'aile rapide
qui apportiez de doux aromes au supplicié du Caucase ;
Sources des fleuves, larmes de la nature,
épanouissement innombrable des flots,
mère de tous les êtres, ô Terre,
contemple ton enfant victorieux de la souffrance !
Et toi aussi, Soleil, conscience du Monde,
étincelle, flamboie, resplendis,
auréole de tes rayons ignés, ma gloire renaissante !
Et toi, Nature, compatissante à mes douleurs,
communie avec moi, dans l'allégresse,
et que ma joie descende du Caucase
épanouir le cœur de tout mortel. (Il marche et agit).
Non, ce n'est pas un songe,
Je suis libre, délivré, triomphant !
Ah ! mon âme se trouble et d'affreux souvenirs s'y dressent en fantômes !
Sur mon corps cependant, aucune trace de supplice ;
ma chair a oublié ; pas une cicatrice !
Ah ! tu m'as protégé, même quand je doutais.
Absolu, Dieu unique ! (Il tombe à genoux, les bras en croix).
Enfin je t'ai trouvé; je sais où tu te caches :

dans la souffrance consentie et dans le sacrifice.
et ton nom, que j'ignore, doit être la Bonté.
O toi qui m'as créé, ô toi qui m'as sauvé,
soutiens-moi en ce moment joyeux!
Oui, je l'éprouve au feu de mon idée,
le Destin fait silence à cette heure
et les Moires attendent ; les Dieux se taisent
et l'univers est comme suspendu au battement du cœur de Prométhée!
O maître du Destin, ô Créateur des Dieux.
Inspire-moi ta volonté divine!
Que doit la victime au bourreau et le juste au méchant
et le génie à l'aveugle pouvoir?
Que doit le cœur à la méchanceté
et l'idée aux passions féroces?
Prométhée, que doit-il à Zeus?
Que dois-je aux Dieux? (Il se lève, et pontifiant).
Aither, ô sublime Océan des Mondes,
qui mille ans a vibré à mes accents de haine et de douleur,
Aither, recueille-toi! O terre, fais silence!
Car je vais dire une parole
plus forte que le nombre, plus belle que l'amour :
Prométhée délivré pardonne à Zeus!

Les autres personnages se rapprochent, Prométhée donne une main à Héraclès et l'autre au Coryphée; ainsi posé, il s'adresse à Athéné) :

Tu m'apportes ma liberté ; reçois le salut de ton père.
Il envoya Pandore sur la terre pour corrompre les hommes :
au cœur de la première femme j'allumai le désir
des embrassements immortels.

ATHÉNÉ

Ce crime te valut des chaînes bien plus que le ravissement du feu.
L'événement réalisa l'étonnante menace,
et la race des Dieux par l'amour aux Mortels s'est mêlée.
Héraklès est le fils de Zeus et d'une femme thébaine.

PROMÉTHÉE

Voici donc mon secret :
Ton père médite de s'unir à la Néréide Théthys,
en noces légitimes.

ATHÉNÉ

Il s'est ouvert à moi de ce dessein qu'ignore la jalouse Héra.

PROMÉTHÉE

Eh-bien, voici l'oracle de Thémis Gaïa. —
L'enfant de la Néréide Théthys
deviendra plus puissant que son père :
et si son père est Zeus, il le détrônera.

ATHÉNÉ

Tu es toujours plus grand que la fortune ;
ta générosité paraît ici, où le silence t'eût vengé.
Rentre dans l'harmonie et rentre dans l'Olympe.
Deviens heureux, deviens Dieu !

PROMÉTHÉE

Je reste Prométhée.

ATHÉNÉ

Dans les jardins d'Academus,
mes Athéniens t'ont dédié un autel de granit :
le feu que tu ravis, y brille incessamment.

PROMÉTHÉE

Je refuse le temple.

ATHÉNÉ

Les connais-tu ces sanctuaires que tu dédaignes ?
L'Olympe pâlit à côté,

Mes statues sont plus belles que moi !
Ah ! je me suis souvent répété ton oracle ;
« Un jour, fille de Zeus,
tu délaisseras l'Empyrée pour l'hommage terrestre
et tu habiteras le temple que t'élèveront les mortels. »
Je n'ai plus d'autre amour que mon peuple et ma ville ;
pour eux, je lutterais contre mon Père même.
Je porte sous l'égide l'ardeur du dévouement.
Oh ! tu l'avais bien dit !
et notre gloire à tous est venue de la terre.
Je comprends aujourd'hui ta tendresse pour l'homme :
Athéné ne vit que pour Athènes !
Veux-tu y paraître avec moi,
étonner, rassurer, éblouir les Mortels ?

PROMÉTHÉE

Ce serait un fatal exemple.
Zeus a été cruel, Zeus a été stupide,
mais Zeus incarne l'ordre et moi la rébellion aux yeux mortels :
ne troublons pas les âmes religieuses.

ATHÉNÉ

Tu incarnes donc la sagesse ?

PROMÉTHÉE

Le plus sage est celui qui a le plus souffert !

ATHÉNÉ

Zeus a promis de t'embrasser devant les Dieux.

PROMÉTHÉE

Même devant les Dieux, je reste le puni auquel on a fait grâce !

ATHÉNÉ

Prométhée, ton esprit plane au-dessus du mien !

PROMÉTHÉE

Titans, mes frères, allez dire aux mortels
que Prométhée a cessé de souffrir
mais qu'il ne cessera jamais d'aimer l'humanité !

HÉRAKLÈS

Titans, allez dire aux Thébains,
qu'Héraklès tua l'aigle, qui dévorait le foie de Prométhée !

HÉPHAISTOS

Titans, allez dire à Lemnos,
qu'Héphaistos délivra Prométhée de ses chaînes !

ATHÉNÉ

Titans, allez dire à Athènes,
que Pallas Athéné emmena
Prométhée glorieux dans l'Olympe !

LE CHOEUR

Quels ordres furent reçus avec plus d'allégresse !
A les exécuter nous mettrons un zèle joyeux !
Victoire à Prométhée.
et Gloire à Heraklès !
Honneur à Héphaistos !
Louange à Athéné ! Louange !

SCÈNE VII

PROMÉTHÉE, — HÉRAKLÈS, — HÉPHAISTOS, — HERMÈS
(survenant)

PROMÉTHÉE à Hermès

Instrument du bien et du mal,
veux-tu, pour moi, faire un message ?

HERMÈS

De grand cœur, Prométhée !
Je venais me réconcilier.....

PROMÉTHÉE

Va, dis aux prêtres, dans tous les sanctuaires :
— Quand paraîtra un homme de pensée,
d'audace, de génie, de bonté,
créateur ou héros, dévoué ou subtil,
celui-là appartient à Prométhée !
— J'ai divulgué à tous le mystère propice à quelques-uns ;
je n'enseignerai plus que l'exception humaine.

HERMÈS

Je vais à Eleusis et puis à Samothrace, l'île sainte ;
seulement, promets de ne pas me chasser des mystères !

PROMÉTHÉE

Il n'est qu'un mystère, ô Hermès, celui de la douleur !
Par elle, homme ou Daïmon, chacun peut s'élever
plus haut que Zeus, plus haut que le Destin,
jusqu'à ce Dieu unique, qui nous a tous créés.

ATHÉNÉ

Prométhée, tu m'initieras ?

PROMÉTHÉE

Je ne puis : tu es femme.

HERMÈS

Et moi ?

PROMÉTHÉE

Je ne puis : esprit sans charité.

ATHÉNÉ

Explique-nous du moins ce mystère
par qui Zeus, reste Zeus,
quand tu es innocent et martyr
dans un même conflit !

PROMÉTHÉE

Deux Moires gouvernent l'univers :
l'une s'appelle l'Ordre ;
elle conserve, elle modère, elle utilise,
elle règne au présent,
l'autre s'appelle le Progrès ;
elle ose, elle avance, elle découvre, elle commande à l'avenir.
Ton père incarne l'une, je réalise l'autre.
Je suis l'individu, je suis le mouvement ;
il est le nombre, il est le repos dans la force.
J'ai dépassé mes droits, j'ai marché trop avant,
Zeus m'a puni, mais il m'a trop puni ;
et aujourd'hui, il a fallu qu'il se repente !

HÉRAKLÈS

Je ne suis pas subtil.
Dévoile clairement ce mystère !

PROMÉTHÉE

Tu le connais mieux que ton père,
ta massue le proclame autant que mon gibet :

SOUFFRIR POUR LA JUSTICE

LA PROMÉTHÉÏDE

TRILOGIE D'ESCHYLE

Restituée quant au PORTEUR DE FEU et au DÉLIVRÉ traduite pour l'ENCHAINÉ

ET LA COMÉDIE FRANÇAISE

---

28 *avril* 1894.

MONSIEUR,

Vous m'avez demandé sur des pièces de théâtre mon avis personnel et je vous l'ai donné. Vous me demandez maintenant sur un ouvrage nouveau l'opinion administrative. Le rapport fait sur votre œuvre sera lu à la prochaine séance du Comité réuni, en commission d'examen.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

JULES CLARETIE.

REMARQUE : L'auteur de *Babylone*, de *Prométhée*, d'*Orphée* a-t-il pu demander l'*avis personnel* de l'auteur du *Prince Zilah* et des *Muscadins* ? L'auteur de *Babylone* demandait une lecture, ce que l'administrateur de la Comédie Française peut accorder, *motu proprio*.

Il résulte d'une interview signé : Ch. Fromentin, et intitulée : *Eschyle* et *Péladan*, que M. Claretie a tenu ces propos les

attribuant au Sâr Péladan. « Je suis convaincu, moi, que ma pièce n'est pas jouable. Refusez-la-moi, cher Maître, et je vous bénirai, car ce refus me donnera un prestige dont j'ai besoin...»

Rectification : Quand Péladan apporta le *Prince de Byzance* à M. Claretie (et ce fut sa seule et unique visite à l'administrateur), il dit, que n'étant pas assez sûr du mérite de l'œuvre, il n'insistait pas pour une lecture, mais demandait acte de la présentation et marquait sa postulance devant le Comité du Théâtre Français. Pour *Babylone,* il écrivit nettement à M. Claretie, que, cette fois, il était certain du mérite de son ouvrage et avertissait l'administrateur que la postérité lui rendrait en honneur ou honte son accueil.

J'ai le regret de vous informer que dans sa séance de ce jour samedi 5 mai, le Comité de lecture, après avoir pris connaissance du rapport présenté par la commission d'examen, n'a pas cru pouvoir réserver pour la lecture votre trilogie Prométhée enchaîné.

Malgré le talent dont témoigne cette œuvre d'érudition, l'avis général est que la facture n'en saurait convenir à la Comédie Française.

Le Secrétaire du Comité,

MONVAL.

REMARQUE : Le Comité de lecture se compose de MM. Paul Perret et Edouard Cadol ; c'est M. Edouard Cadol seul qui a fait le rapport, qu'il n'a pas osé communiquer. A l'Odéon, on est plus cynique ou plus crâne, on a communiqué le rapport sur le *Fils des Étoiles.*

Le *Prométhée enchaîné* étant d'Eschyle et ne constituant que la tragédie médiane de la trilogie, c'est donc l'œuvre

du plus grand des tragiques qui a été refusée, puisque le *Porteur de feu* et le *Délivré* seuls sont de Péladan.

L'accusation de lâcheté a seule pu décider M. Monval à livrer les noms de ces comédiens qui ont décidé ceci : la facture d'Eschyle (*Prométhée enchaîné*), ne saurait convenir à la Comédie Française, ni à :

MM. Coquelin, cadet.
Prud'hon,
Le Bargy,
De Féraudy,
Boucher,
Truffier,
Leloir,
Worms.

Placet au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Monsieur le Ministre,

On vient de m'apprendre que la Comédie-Française est uu théâtre national et subventionné pour le maintien et la fomentation du *grand Art ;* des gens qui ne mentent point m'ont juré que, si on y joue la farce habituellement, c'est par abus et faute de tragédies nouvelles.

Ma stupeur, abusant de l'hospitalité de la *Presse*, veut vous poser quelques questions.

Je sais, Monsieur, que, depuis la prise de la Bastille, tout citoyen a le droit de brocarder un ministre dans les gazettes. Mais je date d'avant, de cette bastille qu'on nomme Tour de Babel ; et jadis, on eut le respect de l'autorité.

Je ne sais pas votre nom, mais je ne ris point de votre fonction, puisque j'en veux voir l'effet et le vais provoquer.

Un écrivain est un travailleur ; il ne peut dire que ses heures d'effort et non la qualité de l'effort.

Voici un romancier de douze romans, un métaphysicien de quatre traités in-octavo, un critique d'art d'une douzaine de volumes, un auteur dramatique de plusieurs tragédies. Ce romancier, ce métaphysicien, ce critique et cet auteur dramatique est un seul et même individu, citoyen français sans « enthousiasme », mais payant l'impôt, mis en prison pour n'avoir pas lu à temps les affiches militaires, fumant le tabac de régie, buvant l'eau à microbe, enfin subissant sans trop de cris toutes les vexations de Marâtre-Patrie.

Quels sont ses droits, le prétendu devoir accepté et accompli.

Eh bien ! Monsieur le ministre, il n'a pas même droit à une lecture rue Richelieu. Il faut être chevalier de la Légion d'honneur, journaliste, ou bien bâtard de l'apothicaire de M. Claretie.

Ici se pose ma première question.

La *Comédie-Française ne doit-elle pas des facilités, des égards et de la faveur à ceux qui ont prouvé leur valeur littéraire par le livre ?*

Or, j'ai prouvé ma valeur de deux autres façons : j'ai fondé un salon des Beaux-Arts, le *Salon de la Rose † Croix*, et un théâtre, le *Théâtre de la Rose † Croix* : il y a trois ans que cet effort continue. Je n'ai pu obtenir que M. Claretie, ni personne de son comité, assistât à mes représentations du *Fils des Étoiles* et de *Babylone*.

Franchement, Monsieur le Ministre, j'y mets de la bonne volonté. M. Claretie me dit que mes tragédies seront jouables quand l'Art chevauchera les cygnes ; sans attendre ce spectacle allégorique, je fais exécuter l'œuvre refusée, et le fonctionnaire de la tragédie ne vint pas, lui, ni aucun de ses Sarcey.

Ici se dresse ma deuxième question.

Les fonctionnaires de la tragédie se peuvent-ils refuser d'assister à la représentation d'une œuvre, quand l'auteur a déjà conquis une renommée d'écrivain ?

Vous me devez juger bien naïf, Monsieur le Ministre, de vous prendre au sérieux et de croire que vous me rendrez la même politesse.

Eh bien ! ministérielle erreur, je ne suis pas naïf en ce moment ; et, sans plus d'ambages, laissez-moi vous présenter mes parrains.

L'un s'appelle Eschyle, c'est-à-dire Homère, au théâtre ; c'est un tel personnage, que l'histoire ne mentionne pas d'égal à l'auteur de cette *Orestie* que M. Leconte de Lisle a osé réduire et signer. Vous avez dû traduire jadis quelque passage des sept tragédies qui nous restent. Mais, je me trompe, il y en a neuf, puisque j'en ai apporté deux, qu'on croyait perdues, à M. Claretie. Je lui fis cet impérial cadeau, il y a un mois.

Eh ! vous me pensez fou. Les journaux l'ont imprimé. Mais vous devez savoir ce que valent leurs assertions.

Prométhée enchaîné, ce panneau central d'un triptyque, d'une trilogie, a sollicité mon effort : pour vaincre l'injustice écrasante que je subis, j'ai tendu l'arc d'Ulysse, j'ai retrouvé l'art d'Eschyle, j'ai refait les deux volets manquants, les deux tragédies perdues.

Effacez en pensée la voûte et les pendentifs de la Sixtine, ne laissez que la fresque du fond, le *Jugement ;* supposez qu'il ne reste ni une description, ni un croquis des œuvres latérales, et dites-moi, si l'artiste qui les restituerait, n'aurait pas mérité qu'on l'admît, je ne dis pas au Salon, mais devant le jury du Salon.

Avec *Babylone*, avec *Orphée*, avec le *Mystère du Graal*, avec les *Argonautes*, je ne voulais pas engager le combat contre la mauvaise foi et les intrigues. Avec le *Prométhée*, je vaincrai. Voici une tragédie entière d'Eschyle, l'*Enchaîné ;* voilà le *Porteur de Feu* et le *Délivré;* la comparaison jette une lumière fulgurante : ou je suis un insensé, ou j'ai droit d'être entendu à la Comédie Française.

C'est M. Edouard Cadol qui m'a lu ; est-il compétent pour décider une restitution si savante ?

Ce sont des acteurs de comédie, des Mascarille et des Frontin, qui m'écouteront, si j'obtiens de lire. Est-ce que

je me flatte de leur faire accepter les antiques sublimités ? Non.

Comme mon maître Wagner, je lutterai longtemps ; mais comme Siegfried aussi, j'ai reforgé Nothung, l'arme antique des Vœlsungs, je veux que l'éclair de *Prométhée* luise, ne lût-ce qu'en lecture, dans cet immeuble de la tragédie où je serai le maître dans dix ou quinze ans, au plus.

Et maintenant, Monsieur le Ministre, au lieu du certificat d'aliéniste que vous vous attendez à me voir produire, voici le témoignage d'un incontestable savant, d'un helléniste égal aux plus grands, d'un homme qui a dirigé quatorze ans l'école d'Athènes.

Lisez sa lettre, Monsieur, et ordonnez à maître Claretie de m'accorder lecture, ce qui vous sera compté au jour de votre mort et vous aidera peut-être à échapper à l'enfer, ordinaire destination des fonctionnaires *républicains*.

C'est la grâce que je vous souhaite, en échange de celle que je souhaite de vous.

SAR PÉLADAN.

LE TEMPS

Eschyle, le sâr Péladan et M. Emile Burnouf.

Nous avons reçu la lettre suivante, dont nos lecteurs apprécieront la saveur très spéciale :

Le grand maître Sâr Péladan au seigneur directeur du Temps.

Devant le Graal, le Beauséant, la Rose Crucifère.

Je m'adresse à vous, monsieur, comme au plus *sérieux* de la presse, et si vous ne trouvez pas le même caractère, consi-

dèrez que je ne suis ici que truchement, Eschyle s'appelle le père et l'Homère du théâtre. Son *Prométhée enchaîné* seul nous restait. Voici le *Porteur de feu* et le *Délivré* heureusement restitués ; voici la trilogie complète.

Qui dit cela ? Emile Burnouf, l'hellénisant incontesté, l'ancien directeur de l'Ecole d'Athènes.

Refuserez-vous d'insérer la lettre d'Emile Burnouf ?

Non ! je l'espère pour moi,

Je l'espère pour vous.

SAR PÉLADAN.

Voici la lettre de M. Emile Burnouf, ancien directeur de l'Ecole d'Athènes :

Paris, 11 avril,

Sar Péladan,

Vous voulez bien me demander mon impression au sujet de votre trilogie eschylienne de *Prométhée*. Je ne vous cache pas que j'en abordais la lecture avec une certaine terreur ; nous avions le *Prométhée enchaîné* complet, mais des deux autres pièces il ne nous restait rien du tout, et il me paraissait effrayant d'en entreprendre la restitution. J'ai donc lu votre double composition encadrant l'œuvre d'Eschyle. Eh bien ! mes appréhensions se sont dissipées. Je trouve à votre œuvre, le caractère grec aussi complet qu'on peut le désirer. L'œuvre d'Eschyle avait certainement quelque chose de métaphysique, dirai-je d'ésotérique ; ce qu'il en reste le prouve assez. Les grands esprits de cette époque étaient sûrement initiés aux « doctrines secrètes » conservées dans les temples et transmises par les initiations. Les poètes

dramatiques en laissent souvent transpirer quelque chose dans leurs écrits. Plusieurs pièces d'Euripide (telles que l'*Hippolyte*, les *Bacchantes*, et d'autres) en sont remplies. Vous avez, par conséquent, été en droit d'en faire de même dans une trilogie où il n'y a que des dieux, qui se passe dans un monde surhumain, aux « confins de la terre » sur ces sommets du grand Caucase qui ont été les conducteurs des mythes depuis l'Asie centrale jusqu'en Occident. Et, en outre, ces dieux sont des Titans, les plus vieilles conceptions de la religion grecque. Enfin, il s'agissait de *Prométhée*, et, par conséquent, de la puissante théorie du Feu universel. Ce Titan n'est pas seulement le Porteur de Feu : la tradition le donnait comme ayant modelé l'homme et la femme. Un bas-relief du Louvre représente cette opération, et c'est Athéné qui y apporte l'âme. La tradition aussi nous représentait Héraklès comme libérateur de Prométhée, et on voit, dans l'*Alceste* d'Euripide, Héraklès luttant avec la mort, et ramenant Alceste à son mari, scène incomparable.

Je n'ai rien trouvé dans votre composition qui ne soit conforme à la tradition et aux usages du théâtre grec du temps de Périclès. Peut-être aurez-vous à changer quelques mots trop modernes pour le sujet traité : je dis « quelques mots » ; je ne dis pas même quelques phrases, à plus forte raison une seule scène. Il n'y a rien de superflu dans le développement que vous avez donné à l'idée antique et je ne vois pas non plus ce qu'on y pourrait ajouter. Votre tentative était hardie, beaucoup plus hardie que celle de M. Leconte de Lisle, qui n'a eu qu'à traduire et qu'à réduire une trilogie complète du même auteur : il l'a fait non sans succès. Le public a bien accueilli les *Erinnyes*. Pourquoi n'accueillerait-il pas le *Prométhée* dont la portée est beaucoup plus haute ? A

moins donc qu'il ne la trouve trop haute, et ne s'avoue ainsi inférieur aux Athéniens d'il y a deux mille ans, *Dîo men...*

Mes sincères compliments.

Émile BURNOUF.

Le troisième volume du *Théâtre de la Rose † Croix* sera consacré au PRINCE DE BYZANCE, drame romanesque en 5 actes.

Le quatrième volume sera LE FILS DES ÉTOILES.

Le cinquième, SÉMIRAMIS.

Le sixième, LE MYSTÈRE DU GRAAL.

LE PRINCE DE BYSANCE

SAR PELADAN

THÉATRE DE LA ROSE † CROIX

LE

PRINCE DE BYZANCE

DRAME ROMANESQUE EN CINQ ACTES

PARIS
CHAMUEL, EDITEUR
79, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE
(*Près la rue Lafayette*).

1896

Tous droits de reproduction et de représentation réservés.

LE PRINCE DE BYSANCE

L'action a lieu à l'époque abstraite de la Renaissance.

Au I et V actes, au couvent de St-Giorgio, à Lecce
Au II et III id. au Palais de Tarente.
Au IV id. dans une clairière d'Apulie.

I. *Au Moustier*. . . . . .
II. *Au Palais*. . . . . .
III. *La fin du Rêve*. . . . . .
IV. *Le Champ de Bataille*. . . . . .
V. *In extremis*. . . . . .

PERSONNAGES

GIORGIO CAVALCANTI, condottière à la solde de Frédéric de Sicile.
FRÉDÉRIC, roi de Sicile.
LE PRIEUR.
UN CAPUCIN.
LE PROVÉDITEUR, marquis BUODELMONTE.
GIACOMO, sergent d'armes.
TONIO d'abord frère dominicain, puis prince héréditaire de Tarente, enfin et réellement princesse ANTONIA TARRAS.
GIOVANNA, marquise Buodelmonte.
Moines dominicains, notables d'Apulie, voix du peuple, foule, reì et lansquenets, pages.

LE PRINCE DE BYZANCE

DRAME ROMANESQUE EN CINQ ACTES

PREMIER ACTE

La Scène représente le parloir du monastère dominicain de San Giorgio, à Lecce (Apulie). Porte au fond ouverte. Second plan : à gauche prie-Dieu et statue de saint George — à droite fenestrelle. — Premier plan, portes à droite et à gauche ; table et escabeaux.
Le rideau se lève sur la scène vide.

CHŒUR DOMINICAIN *(dans la coulisse avec orgue d'accompagnement).*

SCÈNE I

UNE VOIX DE SOPRANO — LE PRIEUR

Manē nobiscum, Domine,
Et nos illustra, lumine,
Mentem replens dulcedine.

(Le Prieur paraît sur le seuil et s'y arrête pour écouter.)

VOIX DE SOPRANO (*dans la coulisse sans accompagnement*).

Jesu, rex admirabilis,
Et triumphator nobilis.
Dulcedo ineffabilis
Totus desiderabilis !

LE PRIEUR (*descendant en scène*).

Elle a la voix d'un ange du Fiesole ! Mais son cœur de vierge aimante apparaît sous la sévérité latine. Ses lèvres dénaturent la prose liturgique, qui devient un appel à l'amour.

UNE VOIX DE SOPRANO (*dans la coulisse*).

Jesu, flos Matris virginis,
Amor nostræ dulcedinis,
Tibi laus, honor nominis
Regnum beatitudinis.

LE PRIEUR (*tout à fait en scène*).

Je comprends que nos pères troublés en confession s'accusent d'avoir rêvé de frère Tonio !

Quand ils parlent de lui, c'est une adoration... Le *fratre*, le *fratrellino*, le *fratrelletino* ! Moi-même je laisse la règle plier devant sa grâce.

Au reproche, elle pleure ; et le couvent entier, alors se désespère !.....

Sur ce sol d'Italie, les racines païennes sont vivaces encor..... Nos Pères voient en lui un ange protecteur, le génie du moustier !

UNE VOIX DE SOPRANO *(dans la coulisse)*.

Jesu, decus angelicum,
In aure, dulce canticum.
In ore, mel mirificum.
In corde, nectar cœlicum.

(La porte du fond se referme).

LE PRIEUR

Seigneur! vous avez fait des beautés de la femme, un soleil pour le cœur de l'homme militant. Nous, les contemplatifs, déserteurs de l'action ne devons ressentir d'autre chaleur à l'âme, que le rayonnement de la divine hostie, soleil de notre foi! *(Il s'assied dans la cathèdre)*.

Saint-Esprit, inspirez le Prieur qui cherche son devoir! Chaque jour *Tonia* perce dans *Tonio*.

Dix ans déjà passés, Frédéric de Sicile m'amena lui-même une enfant.

« Prieur, dit-il, je te confie le Prince de Tarente. »

— Je m'écriai: « Tarras, duc d'Apulie, l'assassiné d'hier et dernier de sa race, ne laisse qu'une fille! »

— « Prieur, reprit le Roi, il me faut l'Apulie sans conquête et sans crime. A quinze ans, ce prince régnera sous mes ordres. Jusque-là, il me le faut cacher.

— Je dis « non ». Et lui :

— « La princesse me gêne et le Prince me sert : tu sais le sort de qui me gêne! »

Instinctive et charmante, l'enfant tendit vers moi ses petits bras et balbutia : « Père ».

Depuis, le froc des fils de Dominique enveloppa la vierge,

sans retenir le pollen séducteur, sans éteindre l'éclat du nimbe sexuel.

Les pouvoirs des Régents expirent aujourd'hui. Frédéric n'oublie rien ! S'il oubliait, que faire?

SCÈNE II

LE PRIEUR et TONIO

Le Prieur toujours assis dans la cathèdre, Tonio (Antonia) en froc dominicain sans scapulaire, une rose à la main, entre d'un pas vif et saltant et s'arrête à la vue du Prieur.

LE PRIEUR

Pourquoi, viens-tu toujours, enfant, en ce parloir ?

TONIO

C'est plus près du dehors.

LE PRIEUR

Es-tu donc malheureux au moustier ?

TONIO *(chattement, mais sincère).*

O mon Père,..... écoutez..... vous qui êtes savant, vous devez me comprendre..... Je vous vénère..... ; vous m'aimez tant !

Eh ! tout le monde m'aime !

L'autre jour, je me suis pris le doigt dans la corde de mon cerf-volant... et j'ai crié de peur plus que de mal...

Si vous les aviez vu accourir, ces bons Pères, empressés et si pâles...

Et quand je fus malade ! comme ils se remplaçaient l'un l'autre à mon chevet, me contant de belles histoires.

Vous ne me quittiez pas... O Prieur presque père .. Je ne suis pas ingrat... Oh non !... Mais.....

LE PRIEUR

Mais... enfant.

TONIO

Je m'ennuie ! Malgré votre bonté, en dépit de la tendresse qui m'entoure, je me sens appelé vers une vie bien autre... Pourquoi donc suis-je ici ? Je n'y fus pas toujours. Je me souviens et j'évoque parfois une salle brillante ; une blanche statue tient un drapeau de pourpre, le long des murs dorés et peints, de grands portraits qui me regardent comme vivants.

Sur ma robe d'enfant des pierreries luisaient ; on s'inclinait pour me parler... Oh ! les revoyant ces murs, je les reconnaîtrais. Une nuit, des clameurs... des torches agitées, un cliquetis d'épée (*un silence, puis brusquement*). Pourquoi n'ai-je pas eu de mère ? C'est injuste !

LE PRIEUR

Elle mourut... quand tu naquis.

TONIO

Comment est-elle morte ? Le monde — les livres saints le disent — enferme peu de justes... Si on m'avait tué ma mère ?... Comment Dieu qui est bon, permet-il qu'un enfant n'ait pas connu sa mère ?

LE PRIEUR *(à part).*

Dire la vérité serait nommer son père !

TONIO

Vous éludez toujours, quand j'interroge !

LE PRIEUR

Tu ne songes jamais à ton père?

TONIO

Non ! — Je vous ai, bon Prieur !

LE PRIEUR

Mon cher fils ! *(à part).* O singulier instinct et châtiment étrange, le crime d'Antoine le cruel a projeté son ombre jusqu'au cœur de sa fille, tarissant la filialité.

TONIO

Et je n'ai pas de frère ! O madame Marie que je voudrais un frère... qui ressemblât à mon ami saint George.

LE PRIEUR

Pourquoi préfères-tu saint George à tous les saints?

TONIO

Il est beau, triste et fort, charmant et redoutable *(montrant la statue).* Voyez quel doux regard, malgré sa grande épée !

LE PRIEUR

J'y songe ! N'est-ce pas pour cette statue que tu viens si souvent *(à part)*. Amoureuse déjà, et à défaut d'un cavalier, d'une peinture éprise !

TONIO

Oui, pour saint George... et pour cette fenêtre.

LE PRIEUR

Le plaisant moinillon !

TONIO

J'aime tout du moustier : la voûte d'outre-mer semée d'étoiles d'or, l'encens de la chapelle, qui m'enivre et me montre des formes d'ange autour du tabernacle. J'aime les voix de l'orgue, j'aime ma propre voix : le plaisant moinillon s'oublie en oraison mentale, de grands moments, sur les dalles du chœur.

Mais j'adore encore plus le vrai ciel, le grand ciel, changeant et magnifique : d'abord vermeil, puis éclatant, enfin rouge et violet. J'adore les nuages, — les nuages vivants aux formes si bizarres qui viennent de si loin et qui vont Dieu sait où. J'écoute aussi la symphonie de l'aube, les doux bruits de l'éveil du jour ; le mineur indicible de la vesprée qui tombe, sur la forêt qui dort....

LE PRIEUR

Eh ! prends garde au Malin, mon fils ! il rôde obstinément, autour des monastères, ces donjons élevés pour défendre la terre des colères du ciel.

TONIO

Ne peut-on choisir sa sagesse? La légende dorée ne décrit pas toujours des Thébaïdes. Saint Pacome, au désert. Prieur, est-il plus grand que saint Louis sur le trône! Saint George que voici, ne lit pas son bréviaire, et l'archange Michel casqué, vêtu de fer, semble toujours en guerre!

LE PRIEUR

Penses-tu devenir militaire, et cruel, et tueur : et sur ces mains que Dieu a bénies de beauté, veux-tu faire couler le sang de l'injustice?

TONIO

Je hais la guerre et les guerriers! mais j'aime la justice! Saint Michel et ses anges terrassant les démons et ceux qui fouaillent Héliodore. Charlemagne et Roland, et saint Louis, ils combattaient pour Dieu!

Être ici-bas, le bras d'en-haut, délivrer le tombeau de Jésus, délivrer le chrétien du joug des mécréants, c'est être non pas un guerrier, un archange... Ah! mon rêve serait de servir d'écuyer à monseigneur saint George.

Alors, mon cher Prieur, je ne m'ennuierais plus.

Il me prendrait en croupe et nous ferions le chemin de la vie, sans nous quitter jamais. Nous irions vers ces Eldorados lointains où de géantes fleurs balancent, dans le vent, leurs tiges odorantes. Nous irions sur la mer comme ces enchanteurs portés par des dauphins, ou sur les lacs immenses, en nacelles de nacre et traînés par des cygnes :

et je m'endormirais le soir sur son épaule, après avoir chanté un hymne à Notre-Dame. Je n'aimerais que lui : il n'aimerait que moi, et nous serions très purs, charitables pieux à Madame Marie qui, bénigne, nous obtiendrait de son Fils Tout-Puissant, la faveur de mourir tous deux ensemble, en même temps !

LE PRIEUR

D'où viennent ces idées romanesques ? de la statue, du paysage ?

TONIO

Méditant, j'ai compris en quoi l'ange et l'homme diffèrent. Oui, les hommes sont bons, comme vous et les Pères : mais les anges sont beaux, ô Prieur, comme moi !

LE PRIEUR

Tu juges au visage et à l'aspect du corps, la création de Dieu, et sembles ce païen qui, choisissant un vase, le préfère vide et sculpté.

TONIO

Quelle comparaison ! je suis plein d'intentions sublimes. Blâmez-moi plus encore, je sens confusément que parmi les mortels, je suis Prieur, aussi !

LE PRIEUR

Ton moustier, enfant déraisonnable ?

TONIO

Mon moustier, c'est le monde vaste et vivant ; je suis prieur de la route qui marche vers l'inconnu ; je suis prieur

des rivières qui coulent à l'aventure, prieur du nuage et du vent, prieur des diamants, des oiseaux et des roses. Je me sens salué par autant de bons frères que j'aperçois d'étoiles dans la nuit. Le petit moinillon est un oiseau sauvage qui voudrait s'envoler !

LE PRIEUR

Les hommes sont méchants, Tonio.

TONIO

Fait-on du mal au paon, à l'oiseau lyre ? Je suis joli comme eux !

LE PRIEUR

Tu ignores ce monde, peuplé de corbeaux, de vautours et d'effraies. Plus un être révèle d'intelligence et de beauté, plus on l'accable.

TONIO

Bah ! J'aurais mon bon ange et mon frère, le cavalier aux longs cheveux.....

LE PRIEUR

Rentre dans ta cellule et garde-toi des rêves fous.

TONIO

Ma prière du soir.....

LE PRIEUR

Tu l'as chantée, avec tout le couvent.

TONIO

Bon Prieur, je fais double oraison et la plus fervente tout seul.

LE PRIEUR

Retourne à la chapelle.

TONIO

A la chapelle, je prie pour vous, les voyageurs, les pauvres, les méchants et puis aux intentions du Pape. Sentez-vous pas qu'on ne dit certains vœux qu'à son plus cher ami ?

LE PRIEUR

A saint George ! et ces vœux ?

TONIO

C'est mon secret !

LE PRIEUR

Je suis ton confesseur !

TONIO

Je demande à saint George de descendre du ciel, de devenir mon frère et puis de m'emporter parmi mille aventures.

LE PRIEUR

C'est la voix de la race et du sexe : gronder ne remédierait pas. Mon devoir ordonne seulement qu'elle quitte ce froc et ce moustier. Je vais écrire au Roi (*Exit*).

SCÈNE III

TONIO *(seul).*

Le Prieur s'en va soucieux ! Serait-ce par ma faute ? Il m'a dit d'être vrai et sincère toujours... Je m'aime ici.

UNE VOIX *(au dehors), chanté.*

Je suis le passant d'amour,
Je cherche une âme.
Où soit écrit en traits de flamme
Ce mot « toujours ».

TONIO

Le mot « toujours » s'écrierait de lui-même, au cœur du moinillon, si paraissait l'appelé, l'attendu qui jamais ne répond, ni ne vient... Quand serai-je exaucé ?

(Il va s'agenouiller au prie-Dieu devant la statue de saint George).

Beau chevalier, qui avez pris mon âme, quand viendrez-vous ? O mon frère céleste, qui devez m'apparaître et m'emporter, parmi mille aventures, vous tardez bien ? Tandis que mon cœur vous appelle, que faites-vous ? A Montsalvat, adorez-vous le Graal, ou chassant le dragon et la vouivre, cherchez-vous le chemin perdu de l'Hespéride ?

Au lendemain d'une victoire sur le démon ou le païen, ne sentirez-vous pas le besoin du doux page, qui déboucle l'armure et porte votre casque ! — Être votre ombre et

comme vous suivre, voilà tout mon désir Je suis dans ma faiblesse, aussi joli que vous, beau chevalier qui avez pris mon âme.

Quand viendrez-vous ? Si, malgré mon appel incessant vous ne deviez jamais venir? Désespéré mais fidèle à mon rêve, moi je vous attendrais : et quand même et toujours, vous pardonnant : car, vous m'avez appris la douceur de souffrir. C'est en vous regardant, c'est en vous appelant que mon cœur vagissant et fermé, a parlé, s'est ouvert éveillé et grandi. Oh ! comme il bat pour vous ! *(il se lève)* Un soir qu'il faisait sombre, je crus votre regard sévère et j'ai pleuré.

Ces larmes, les premières d'une telle amertume m'ont dilaté pourtant et rendu orgueilleux. Vivre, c'est donc souffrir ; grandir, c'est donc pleurer : car je me suis senti meilleur et mieux purifié qu'après l'absolution. Dieu m'a fait joli et joyeux et vous m'avez fait triste, beau chevalier qui avez pris mon âme *(rude coup de heurtoir à la porte du couvent)*.

C'est lui !... Pauvre rêveur !... Ce frappement a fait écho en moi ; je l'ai cru un répons à ma prière. Ce n'est qu'un pèlerin ou quelque mendiant.

(Exit tristement).

SCÈNE IV

CAVALCANTI (*costume de guerre, en face* *LE PRIEUR* *paraît*).

LE PRIEUR

Dieu vous garde, mon fils.

CAVALCANTI

Mon père, Dieu *nous* garde. Votre robe de bure, pas plus que mon épée, ne nous défend du mal.

LE PRIEUR

Nos anges gardiens seuls y peuvent, toujours présents.

CAVALCANTI

Toujours? même aux côtés d'un condottiere de Frédéric. Ces célestes esprits escortent donc le crime?

LE PRIEUR

Que m'apportez-vous de funeste, pour tenir ce ton-là ?

CAVALCANTI

O ! le moine prudent qui pense, pis que moi, du Prince que je sers,

LE PRIEUR

Vous raillez ; le roi de Sicile...

CAVALCANTI

Et vos traits anxieux raillent aussi, Prieur ?

LE PRIEUR

Il serait d'un chrétien de parler vite...

CAVALCANTI

Parler ! Je ne sais rien, sinon que vous devez me remettre un dépôt. . . . précieux ; j'ai amené toute ma compagnie, deux cents lances arrêtées dans le val. — Voici :

(Il sort de sa botte un pli qu'il présente).

LE PRIEUR

Messire, seyez-vous !

LE PRIEUR *(lisant).*

« Paix et salut au Prieur de San Georgio, à Lecce.

« Il nous plaît, qu'es mains de notre capitaine, porteur de ces présentes, tu remettes sur l'heure le frère Tonio. En foi de quoi signé, après avoir écrit de notre propre main « Frédéric ». — Je suis trop exaucé *(à Cavalcanti).* Quand vous aurez reçu ce dépôt, capitaine...

CAVALCANTI

Je dois le porter à Tarente ; mes instructions sont là, dedans ma botte gauche ?

LE PRIEUR

Vous n'êtes pas curieux...

CAVALCANTI

J'ai juré de ne pas lire avant minuit.

LE PRIEUR

S'il devait le tuer, Dieu juste ! Résister impossible, je veux sonder cette âme *(il frappe sur un timbre et au frère qui paraît)*, du vin et le meilleur ! *(à Cavalcanti)* Vous boirez, n'est-ce pas, capitaine ?

CAVALCANTI

Je parlerai surtout, n'est-ce pas, bon Prieur ? Vous me trouvez en humeur, pour vous, satisfaisante : parfois, je ne répondrais pas aux sphinx, à Salomon me posant des énigmes ; d'autres jours, je dirais mes pensées au vent qui joue avec ma plume.

LE PRIEUR

La Sicile subjuguant l'Italie deviendrait...

CAVALCANTI *(l'arrête du geste).*

Oh ! je suis un condottière comme vous êtes moine ! Vous ne pensez qu'à Dieu, je ne crains que l'ennui. Vous trouvez Dieu en vous et vous restez en place. Je fuis l'ennui partout et je le porte en moi.

(Le tourier pose une buire et une coupe, le Prieur tend la coupe et verse à Cavalcanti qui se lève).

Au patron du couvent qui est aussi le mien !

LE PRIEUR

Pourquoi porter l'épée, sans l'aimer...

CAVALCANTI

Pourquoi des mille graines qu'essème un coup de vent les unes tombent-elles inutiles à la mer, d'autres stériles au rocher? Pourquoi, ce soir, au moustier de San Giorgio. j'étais hier sur une route? Pourquoi parlé-je tant aujourd'hui et demain me tairai-je? Pourquoi?

LE PRIEUR

Vos parents?

CAVALCANTI

Je suis fils de l'amour et je viens d'Orient.

La Providence ou le hasard me jeta tout enfant, sur le bord d'une route de Syracuse, presque nu, ayant faim. Recueilli par un prêtre et choyé pour ma voix, je fus expédié comme un oiseau chanteur à Cosme Médicis. Béni soit jamais ce nom des Médicis! Dans leur palais, le petit vagabond fut heureux, j'étudiai avec Masaccio, je peignis à San Marco une prédelle : écuyer aussi bien que chanteur, le gypsy s'appela Cavalcanti.

LE PRIEUR

Quel grave événement bifurqua votre route?

CAVALCANTI

Je découvris qu'il existait un inconnu plus attrayant que la métaphysique : des chefs-d'œuvre vivants plus beaux que ceux de l'art; et... des ivresses dont le seul souvenir m'enfièvre comme un ange tombé celui du ciel! Ma vie ne fut qu'un long baiser!

Baiser, descente de l'âme, ascension du corps !
Fibule du cœur et des reins, ô signe du bonheur !
Redite bienheureuse et la seule éternelle : Baiser !
Geste des Anges !

O lèvres, territoire contesté entre l'esprit et la matière, lèvres qui ouvrez sur le ciel, diseuses de beauté, donneuses de bonheur ; ô rebord rougoieant de l'être, margelle au puits d'où sort la voix tendre ou sublime !

Bouche, ô lieu de vérité ; ta turgescence, des nerfs illuminatrice, nous purifie en moments magnifiques ; avec l'illusion de grandes ailes tu nous donnes la sensation d'être complet, en un nouveau et demi-Dieu !

LE PRIEUR

Un jour, les lèvres ont menti !...

CAVALCANTI

Les lèvres ne mentent pas aux lèvres, mais la femme ne garde pas longtemps le cœur aux lèvres... Mes nerfs s'étaient croisés avec des nerfs lubriques et l'âme était absente de cela. J'appelai un grand cœur, en fou qui ignorais, que l'on ne trouve pas un grand cœur ; on le crée dedans une poitrine aimée. Il m'a manqué le courage patient, par lequel on devient le cénobite de son œuvre. Au lieu de replier ma jeune et vive force, sur l'Aventin de l'art, je cherchai l'émotion à tout prix, à toute heure. Sous ce costume-là, je la cherche toujours, la décevante et la fugace !

Je suis las du réel, du coutumier ; je vis, dans l'espoir d'un destin si secoué et si tragique, que j'y sombre exaucé, selon mon dernier vœu ; une mort de lumière.

LE PRIEUR

Jeune, beau et vaillant, un poète serait moins lyrique !

CAVALCANTI

Je suis jeune, en effet, si vous jugez ma tête ; vaillant quand on m'attaque ; poète quand je souffre ; mais je reste stérile malgré ces dons puissants. En vain, je tends mon épée vers le ciel : il ne la pointe pas vers un but idéal.

LE PRIEUR

Le ciel nous éprouve en tardant. Ses décrets peut-être vous allouent un très noble destin. Aventurier, doutez-vous de demain, sinon meilleur, toujours autre ? Soyez prêt à l'occasion bénie : votre âme religieuse est comme ouverte au repentir, profitez de l'instant; pour marcher plus à l'aise, allégez-vous mon fils ; mon fils, confessez-vous !

CAVALCANTI

Ce n'est pas mon salut, Prieur, qui vous inquiète : un intérêt puissant vous pousse à feuilleter le livre de mon âme : je ne le ferme pas ce livre aux sombres pages...

LE PRIEUR

Vous dévoueriez-vous,... pour une femme ?

CAVALCANTI

Je ne crois plus aux femmes : ce sont des êtres vains.

LE PRIEUR

Mais si vous rencontriez, un vrai cœur, vierge et haut sous des traits de princesse, un cœur qui n'eût jamais battu, un androgyne, un ange et pour qui il faudrait accomplir des prodiges.

CAVALCANTI

Ah! croire en être et se dévouer tout, fanatique devant l'idole, se faire le démon d'un ange; combattre, saigner, mourir, pourvu que le doute jamais ne vienne!... Si je trouvais cela, Prieur, je bénirais la vie!

LE PRIEUR *(à part).*

Seigneur, soyez béni, Tonio est sauvé.

CAVALCANTI

Êtes-vous informé, enfin?

LE PRIEUR

Oui, Messire, et je vais vous chercher ce dépôt précieux.
(Exit).

SCENE V

CAVALCANTI (seul).

Puis : LE PRIEUR et TONIO (au fond sur le pas de la porte).

CAVALCANTI *(seul).*

Je suis bien lyrique aujourd'hui, ce Prieur paraît bien étrange ! L'artiste originel se trahit aisément en mon langage de fou sentimental.

Ce saint George est mon frère ; étrange ressemblance !

(Il va s'appuyer à la fenêtre).

LE PRIEUR *(à Tonio, sans entrer).*

Tonio, mon enfant, regarde ce seigneur.

TONIO

Il ressemble à saint George ! il est beau, triste et fort, charmant et redoutable ! Serait-ce lui ?

LE PRIEUR

Ton sort dépend de lui !

TONIO

Comment ?

LE PRIEUR

Il vient pour t'emmener !

TONIO

Où ?

LE PRIEUR

Je l'ignore : je ne sais pas non plus l'avenir qui t'attend. Fais qu'il t'aime, prends-lui le cœur, que la grâce t'inspire !

(*Exit le Prieur*).

SCENE VI

TONIO. — CAVALCANTI (*toujours à la fenêtre*).

TONIO

Mon sort dépend de lui ! il faut faire qu'il m'aime et lui prendre le cœur ... Je suis tout palpitant ! On dirait le saint George de mes prières ; c'est lui qui a saisi le heurtoir du couvent.... Et je demeure là, confus.... Pourquoi ne puis-je lui parler le premier et serai-je, oh ! heureux que d'abord il me vit ?

CAVALCANTI

O poésie du soir, heure mélancolique, que tu es pénétrante à l'âme solitaire !

TONIO

Je le plains ! — Vous souffrez, Monseigneur ?

CAVALCANTI *(stupéfait et extasié).*

Est-ce une vision ?... Ange d'où sortez-vous ?... Oh ! l'adorable enfant... on dirait une femme... beau comme un Botticelli... Êtes-vous du couvent, ou êtes-vous du ciel ?

TONIO *(interdit, avise la coupe).*

Oui, j'en suis descendu pour vous verser à boire.

CAVALCANTI *(extasié).*

Laissez boire mes yeux !

TONIO *(à part).*

Je rougis, je m'émeus ; je suis heureux pourtant !

CAVALCANTI

Vous ressemblez au plus beau de mes rêves ; idéal attendu ! idéal imprévu ! idéal rencontré, enfin ! Vous n'avez pas quinze ans ?... Pourquoi, dans un couvent ? Pourquoi, moine ? La beauté a les devoirs d'un astre ; et vous, vous éteignez dans ces murs ! Pour ce destin obscur, auriez-vous donc quitté le chœur des séraphins ?

TONIO

Je ne suis qu'un enfant : regardez mes épaules, aucune aile n'y replie sa blancheur.

CAVALCANTI

Vous êtes né pour enchanter les yeux, et pour montrer de vos mains idéales, le chemin du salut, comme un ange envoyé pour recruter les âmes qui ne s'enrôlent pas sous d'autre gonfanon que celui de la beauté parfaite.

TONIO

On dit que toujours méconnu, l'Ange est fort maltraité par les hommes ; que le monde est méchant pour l'innocence et la beauté.

CAVALCANTI

La Beauté a ses martyrs comme la Foi ; mais elle a ses croisés. On est toujours défendu, adoré et sauvé, quand on est beau comme vous l'êtes !

TONIO

Qui vous amène ici ?

CAVALCANTI

Un ordre du roi Frédéric ; je viens chercher un dépôt précieux à votre Prieur confié.

TONIO

Et ce dépôt, c'est moi, il l'ignore *(haut)*. Que ferez-vous, seigneur, de ce dépôt ?

CAVALCANTI

C'est écrit dedans un pli scellé que je ne dois ouvrir qu'à minuit sur la route de Tarente.

TONIO *(à part)*.

Oh ! dois-je me fier à l'instinct qui me pousse ?
Le guerrier, pour sa consigne, massacrerait le pape *(haut)*; je voudrais voir ce pli...

CAVALCANTI

Idée de femme !

TONIO

Si je vous en priais... si...

CAVALCANTI

J'ai donné ma parole !

TONIO

Pardonnez-moi : je suis despote et parle en petit prince. Vous avez voyagé : avez-vous vu une salle brillante : une blanche statue tient un drapeau de pourpre, le long des murs dorés et peints, de grands portraits qui vous regardent comme vivants.

Mon dernier souvenir avant le cloître me revient parcouru de torches et d'épées...

CAVALCANTI

Il décrit la salle des portraits au Palais de Tarente et mentionne la nuit du meurtre d'Antoine le Cruel.

TONIO *(ton décisif).*

Capitaine ! Si votre roi vous ordonnait de me tuer.

CAVALCANTI *(avec éclat).*

Je le tuerais plutôt ; vous êtes pur et androgyne ; et lors plus roi que lui.

TONIO

Vous avez bien dit ça ! Je ne résiste plus au sentiment qui vers vous m'entraîne ! Aveuglément je me confie : sauvez-moi, perdez-moi ; je ne puis plus lutter contre la sympathie.

CAVALCANTI *(extrême émotion).*

Si vous étiez..... si vous n'étiez pas.....
Je vous dirais..... que je vous aime.

TONIO

Dites-le-moi, quand même ! Le Prieur m'a soufflé « Tonio, mon enfant ; regarde ce seigneur, ton sort dépend de lui ».

CAVALCANTI

S'il dépendait de moi ! Je comprends ton inquisition, noble moine ! sois en paix..... c'est vous... vous... ce dépôt ? Et ce pli de minuit, peut-être de malheur ?

TONIO

Oh ! dussé-je périr, j'ai l'orgueil de votre parole !

CAVALCANTI

Noble enfant ! j'ai donné ma parole quand mon cœur était vide. Je prends votre service : et je quitte le sien.

« Si, ce présent minuit, un courrier ne vous a pas rejoint, amenez, et crevez les chevaux au besoin, le frère Antonio à Tarente dont il est prince légitime. »

Providence admirable ! Ciel de miséricorde !

TONIO

Je ne me trompais pas, je suis prince !

CAVALCANTI

Altesse, recevez mon hommage.....

TONIO

Votre amitié de frère aîné.

CAVALCANTI *(continuant de lire).*

« Vous montrerez mon scel, en foi de vos pouvoirs, au provéditeur marquis Buodelmonte et attendrez au Palais de nouveaux ordres. »

Par saint George, la divine aventure !

Avez-vous l'habit de cavalier ?

TONIO

Je n'ai jamais porté que cette robe !

CAVALCANTI

La robe raccourcie devient une tunique.

TONIO

Oh !

CAVALCANTI

Cette pudeur convient à la réserve monastique mais le novice sous le prince disparaîtra.

TONIO

Allons, mon capitaine, de la chrysalide frocarde, dégagez le royal papillon *(Cavalcanti coupe avec sa dague la robe au-dessus du genou).*

CAVALCANTI

Plus beau, plus beau ainsi, ô réel Androgyne!

TONIO

Vous avez déjà dit ce mot, expliquez-le.

CAVALCANTI

Quand un ange, par permission divine, descend sur cette terre on l'appelle Androgyne.

TONIO

Tout ce qu'il dit est étrange et suave. *(haut)* De quel nom vous appellent ceux qui vous aiment?

CAVALCANTI

Je n'aime plus ceux-là !

TONIO

Mais, vous m'aimerez moi?

CAVALCANTI

O cher enfant!... pardon, Altesse !

TONIO

Eh ! vous avez bien dit : je ne suis qu'un enfant en péril et vous venez dans mon chemin comme un sauveur, ô George !

CAVALCANTI

Qui vous a dit mon nom ?

TONIO

George ! Ainsi, je l'appelais vraiment et c'est bien lui qui est venu, exauçant mes prières !

CAVALCANTI *(ramasse les morceaux du froc).*

Je garde ces reliques.

TONIO

Non ! Le paralytique guéri suspend sa béquille à l'autel ; au sanctuaire de son vœu, le pèlerin dépose sa capuce à coquilles. Ainsi, en ex-votos j'appends, devant l'image vénérée, l'entrave qui gênait mes pas : car me voilà guéri de l'ennui monastique, et j'entre dans mon rêve le sceptre d'une main, de l'autre m'appuyant sur vous.

CAVALCANTI

L'Altesse se relève, imprévue et charmante !

TONIO

J'ai quitté la robe prétexte : je veux pour la première fois tremper ma lèvre dans le vin : et je bois à la vie : à la vivante vie. A vous, mon capitaine, mes lèvres étaient là. Mauvais buveur ! il en reste une goutte. Les anciens faisaient des libations avant leurs entreprises : aux génies tutélaires : et vous êtes le mien *(elle lui verse des gouttes sur la tête).*

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, LE PRIEUR

LE PRIEUR

Soyez bénis tous deux, — et s'il y a du péché en ceci, Dieu juste, je l'assume !

TONIO *(un genou en terre).*

Bénissez-moi !

LE PRIEUR

Oh ! oui, je te bénis, doux enfant, bel enfant : va régner, va aimer, va souffrir, va vivre.... et on priera pour toi !

CAVALCANTI *(remettant son épée au ceinturon).*

Je suis donc exaucé, Dieu juste ! Enfin, la vie devient digne de moi !

TONIO *(fausse sortie, puis avec élan, à la statue de saint George).*

Toi, descendu du ciel, et qui vas m'emporter parmi mille aventures :

O saint George, merci !

RIDEAU.

DEUXIÈME ACTE

La scène représente la salle du palais de Tarente, évoquée deux ois, au 1er acte, par Tonio. — Grande porte, au milieu, à deux larges battants ouvrant sur une galerie ; à gauche, pan coupé à fenêtre-balcon ; à droite, deux portes latérales. Près du pan coupé, statue tenant le drapeau d'Apulie. A droite, lit de repos et pied de torche en fer ; murs dorés grands portraits.

Quand le rideau s'ouvre, il fait encore entièrement nuit, un page, torche en main, frappe à la porte du second plan latéral droit.

SCÈNE I

LE PAGE ; puis LA MARQUISE ; puis LE PROVÉDITEUR

LA MARQUISE *(paraît en deshabillé)*

Eh bien ? Qu'est-ce ?

LE PAGE *(tient une torche).*

Un prince de Tarente, qu'escortent deux cents lances, est à la Porte Pie.....

LA MARQUISE

Folie? Tarras n'eut qu'une fille, depuis dix années disparue.

LE PROVÉDITEUR *(survenant en robe).*

Un prince de Tarente! Madame, d'où sort-il? *(Il tient la lettre de Frédéric qu'il tend à la marquise : le page plante la torche dans le pied de fer à droite).*

LA MARQUISE

De la coulisse, où le roi de Sicile élabore sa comédie du Saint Empire latin.

LE PROVÉDITEUR

Le Roi se serait plu à ce coup de théâtre?.....

LA MARQUISE *(usant) :*

« Si, ce présent minuit, un courrier ne vous a pas « rejoint; amenez, et crevez les chevaux au besoin, le « frère Antonio à Tarente dont il est prince héritier. Vous « montrerez mon scel et attendrez de nouveaux ordres. « *Frédéric.*

La pièce est authentique !

LE PROVÉDITEUR

Qu'ordonnez-vous?

LA MARQUISE

On abuse de moi! Dois-je encore décider de cette politique!

LE PROVÉDITEUR

Depuis quatre ans, vous décidez de tout; ne m'abandonnez pas.... l'événement nous presse....

LA MARQUISE

Eh bien! Je vais rendre un oracle, — un oracle de femme ! Je vais songer à ce prince imprévu ; si mon cœur ne bat pas, jetez l'alarme et sonnez le tocsin : si mon cœur bat, qu'il entre dans la ville. Vous acceptez cela?

(Immobile, réfléchie et lente).

Le prince ou pseudo-prince est jeune, beau peut-être. C'est l'inconnu, le nouveau ; si c'était l'attendu, l'attendu d'amour.

(*Eclat*). Bas le pont! Haut la herse! Ouvrez les portes. enlevez les enseignes ! Qu'il entre dans la ville et qu'il entre au Palais : Salut au prince de Tarente! Vivat! car l'oracle a parlé, car mon cœur a battu.

(*Le page est sorti en courant*).

(A part). A quoi tient le sort d'un beau génie ! Mon cœur vaut mieux pourtant qu'un conseiller d'Etat : il est sincère et triste.

LE PROVÉDITEUR

Un page, hola !

LA MARQUISE

Pourquoi?

LE PROVÉDITEUR

Pourqu'on laisse, hors des murs, les lances et la condottière !

LA MARQUISE

Nous avons mille lansquenets ; même en ce temps aventureux on ne tenterait pas d'entrôner un Tarras, sans le vouloir de Frédéric.

LE PROVÉDITEUR

L'ordre précise : « Si un courrier ne vous a pas rejoint » Madame, il vaudrait mieux attendre ?

LA MARQUISE

Attendre, quand Tarente, en sursaut réveillée, interroge et s'émeut : « Attendre quand on est exécré comme vous.

LE PROVÉDITEUR *(à part).*

Cette fois, j'ai eu tort d'écouter la marquise.

LA MARQUISE *(vers la porte-fenêtre).*

J'entends sur le pavé les sabots des chevaux.

LE PROVÉDITEUR

Trop tard !

LA MARQUISE

Devise d'indécis !

LE PROVÉDITEUR

On dirait nos destins différents à vous entendre.... Si des ordres nouveaux...

LA MARQUISE

Nous y obéirons, même contradictoire !

SCÈNE II

GIACOMO, une torche à la main, ouvre la porte et s'efface élevant la torche. Entre CAVALCANTI, portant dans ses bras TONIO endormi ; pendant qu'il le dépose doucement sur le lit de repos, à droite, GIACOMO plante sa torche dans une torchère de milieu et referme la porte sur lui.

CAVALCANTI (*contemplant Tonio*).

Comme il dort confiant et beau ! Voici la salle qu'évoquait le cher ange (*il prend la torche, l'élève, regarde circulairement et la replace*). Dix heures de cheval pour ce moinillon-là, c'est un rude début. — Oh ! cette chevauchée m'a semblée courte, j'emportais ma chimère ; j'avais mon idéal en croupe ; mon rêve me tenait la taille de ses deux jolis bras. Cette énigme ennuyeuse, ma vie a donc un sens, un mot et ce mot c'est ton nom « Tonio ».

Bercé par le trot du cheval, le Petit Prince s'endormit. Je dus l'asseoir au travers de la selle, le soutenant d'un bras, comme un enfant.

Car c'est presque un enfant... Son souffle pur et calme m'agitait de sentiments confus.....

Je l'aime comme un père et lui formerai l'âme à son royal destin. Je l'aime comme un frère, puéril avec joie, et compagnon de jeux, confident de ses chagrins d'éphèbe...

Pourquoi, me semble-t-il que Tonio est Tonia, que le frère est la sœur, et le prince..., princesse.....

Mon sentiment reste hésitant... comme son sexe. Le contact de sa main, le soupir de ses lèvres, la douceur de ses yeux, riants dans le sommeil, la chaleur de son frêle corps m'enchantaient l'âme.

Je l'aime comme un ange condamné à des œuvres terrestres et que Dieu m'eût commis à défendre.

Qu'importent les effets, dans mon cœur où passèrent tant de passions, — d'une beauté troublante ; si je renferme en moi la fumée de ma flamme et n'en laisse monter vers l'idole choisie que l'encens pur.

Ah ! pour le bonheur de cet être je ferais... des crimes... Saint George, pardonnez cette pensée coupable et toi, mon beau dormeur, pardonne-la aussi. Qui admet en esprit les moyens scélérats, éveille contre lui d'En-Haut la sévère justice : et je crois à la Providence, depuis hier ! Serviteur pur à maître vierge... Je deviens un juste désormais. Vertus.... vous jadis chassées de ma vie, accourez, maintenant je suis vôtre (*l'aube paraît aux fenêtres, Cavalcanti touche le Prince*). Votre règne commence, Altesse, éveillez-vous !

TONIO

Non, laissez-moi dormir, bon Prieur, je ne veux pas chanter *Matines*... Ah ! c'est vous... et c'est la salle... Je n'ai donc pas rêvé ; voici la blanche statue qui tient encore son vieux drapeau de pourpre ; me reconnaissez-vous, portraits ; ancêtres me bénissez-vous ? (*un instant de rêverie mélancolique*).

Aucune épée ne luit aux vacillances de la torche. Saint George sous vos traits m'enlève à l'ennui monastique. Je

suis en vérité le Prince de Tarente : l'heureux, le beau réveil ! Comment suis-je venu du moustier... Ah ! En travers de votre selle... La prière !... ensemble, n'est-ce pas ? (*Cavalcanti s'agenouille aussi*). Oh ! courte, je suis si impatient de tant de choses.

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.

CAVALCANTI

Amen !

TONIO

Vous m'avez en un moment comblé, Seigneur, de tous les dons terrestres : je demandais un frère et ce frère est venu. Je souhaitais la liberté, vous m'avez permis la puissance. Cette bénédiction au petit roi Ioas, jadis donnée, sur moi qu'elle descende !

Marie, faites de moi un prince très chrétien et bénissez mon frère George.

CAVALCANTI *(se relevant).*

Amen !

TONIO *(cherche des yeux parmi les portraits).*

Le portrait de ma mère *(devançant d'instinct le mouvement indicatif de Cavalcanti et se haussant sur un escabeau).* Que j'embrasse au moins son image *(ému).* O vous que je n'ai pas connu, ô toi qui m'eus aimé, bénis Antonio *(attirant Cavalcanti)* et bénis ton autre fils, mon frère George.

CAVALCANTI

Voici Tarras dit le cruel.

TONIO *(froid)*.

Je vous salue, mon père.

CAVALCANTI

(A part). O merveille d'instinct qui devine le crime malgré le lien du sang! *(haut)*. Votre nouvelle vie commence, le moinillon d'hier est un prince aujourd'hui.

UN PAGE *(survenant)*.

La toilette de Son Altesse sérénissime est préparée.

CAVALCANTI

Allez, et suivant les mots vôtres : « De la chrysalide frocarde dégagez le royal papillon. »

Exit TONIO *(sortie souriante)*.

SCENE III

CAVALCANTI va à la table de gauche et hâtivement y écrit — entre LA MARQUISE

LA MARQUISE

Ce prince semble un page : et se titrerait mieux le Prince de Byzance, si frêle et féminin! C'est pour le condottière que mon cœur a battu.

CAVALCANTI (*déclamant*).

O peuple de bergers, ô peuple de pêcheurs, saluez ma houlette de grâce enrubannée; pour tous filets, je tends vers vous mes jeunes bras : Horace a chanté ton Galèse, tes olives et ton miel. Pline a vanté... Non fausse rhétothorique ! (*il déchire le papier*).

LA MARQUISE (*brusque*).

C'est vous, qui apportez avec le jour un prince à l'Apulie : vous semblez tout ignorer des gens et choses de Tarente.

CAVALCANTI

Vous me répétez-là ma muette pensée; qui êtes-vous, Madame?

LA MARQUISE

De par les faits, votre pire ennemie !

CAVALCANTI

Et votre nom, mon ennemie?

LA MARQUISE

Celui du Provéditeur.

CAVALCANTI

Marquise Buodelmonte ! Ah ! vous méritiez mieux !

LA MARQUISE

Vous me dites cela, à moi !

CAVALCANTI

Eh ! vous ne l'aimez pas

LA MARQUISE

J'aime les diamants montés en trèfles.

CAVALCANTI *(à part).*

Que cette femme m'aime ou le prince est perdu. Je commence déjà d'être infâme.

(Joué). Vous vous calomniez ! Quand le cœur est à vide on fait mal, étant femme, pour se distraire. On recherche les diamants à défaut d'un cœur adamantin : on désire la couronne à trèfles, quand on ne peut pencher son front vers un baiser sincère.

J'en appelle à vos yeux qui sont tendres et francs ; j'en appelle à ce sein palpitant. Par tous ces traits qui vous révèlent : contre vous je me dresse « vous vous calomniez ».

Laissez cet orphelin devenir l'enfant de l'Apulie, l'adopté de Tarente !...

Je ne dis rien de moi ; condottière toujours au-dessus du destin. Après bien des péchés, Dieu m'envoie une sainte aventure. Je vous offre moitié dans les mérites, suffisants à sauver nos deux âmes.

Laissez-vous convaincre : la rencontre est jolie, comme écrite, que votre belle main s'allie à mon épée, exaucez-moi, Madame, ou bien mon destin est manqué ! *(a genoux).*

LA MARQUISE

(A part). Va, ta cause est gagnée, devant que tu la plaides ; *(haut)* c'est une trahison que vous me soufflez-là. Je me

sens peu de goût pour déniaiser ce prince de Bysance, et lui apprendre...

CAVALCANTI

Quoi ?

LA MARQUISE

M'avez-vous regardée ?

CAVALCANTI

Je vous regarde encore et j'y trouve plaisir !

LA MARQUISE

Eh bien ! vous comprenez que je n'enseigne pas les Institutes ou les Pandectes, Euclide ou Aristote !

CAVALCANTI

La maîtresse du Prince !....

LA MARQUISE *(à part)*.

Cette exclamation sonne la jalousie ! M'aimerait-il ! C'est bien vite et surtout c'est trop son intérêt.

(Haut). Vous jugez que la merci d'amour appartient au mérite, non pas au rang ! Eh bien ! je ne prononce pas : et d'abord entrônons Votre Altesse byzantine.

CAVALCANTI

Le ciel reconnaîtra cette bénignité !

LA MARQUISE

Et vous aussi, j'espère ! Tarras le cruel périt assassiné ici même, dans une émeute que le roi de Sicile fomenta.

nul ne connut le sort de la fillette, seul rejeton du mort. Elle aurait quinze ans aujourd'hui. Votre prince sans droits, on le peut appuyer sur le vœu populaire, le présentant aux Tarentins tous las de mon cupide époux. Mais gardez de paraître l'ambitieux profond que je démêle. Ne vous laissez pas voir, jusqu'à la chose faite. L'enfant plaira au peuple et n'inquiète personne, tandis qu'on sentirait un maître, en vous aperçevant.

CAVALCANTI

Ah ! vous sauvez le Prince.

LA MARQUISE

Entre nous, je veux sauver surtout le condottière.

CAVALCANTI

Que puis-je pour vous plaire et comment m'acquitter ?

LA MARQUISE

(Silence et avec une lenteur grave). Vous viendrez près de moi, aux heures de loisir.

SCENE IV

CAVALCANTI *(seul).*

Comme elle se déforme, au feu d'une passion, l'humaine conscience et le peu qu'elle vaut ! Philosophes pédants qui ne savez de l'homme que les Sénèqueries et ces banalités que les anciens jetaient aux badauds de leur temps ! Hier

encore trébuchait en moi, une balance juste, de peseur d'or, sensible à un duvet : et ce matin elle est faussée. Ah ! j'ai souhaité appartenir entier à un être tout mien ; j'ai fatigué le ciel pour que parut l'idole, j'ai voulu devenir le démon d'un ange : me voici tellement exaucé que j'ai peur ! C'est vraiment là l'amour, ce ferment qui soulève et rejette tout ce qui n'est pas lui, ce conquérant qui rase en un moment le moral édifice que la vie a construit.

Jadis, mon âme, pays étrange, peuplé, orné et plein de monuments, était ouvert à d'incessantes caravanes d'impressions : maintenant le désert s'y est fait autour d'une idée fixe.

Si son salut voulait, et le sac de Tarente et le saccagement de toute l'Apulie, je n'hésiterais pas ; et cela me fait peur ! La voix des prêtres, la voix des âges a crié sur l'amour un verbe véhément... On devient possédé en effet, et capable de tout le bien et de tout le mal aussi. Dans mon rôle d'aventurier je gardais la notion de justice : effacée, raturée, illisible. Je ne dirai plus « Est-ce bien, est-ce mal ? » et la seule question sera « Est-ce lui ! »

Que me reste-t-il de vertu ? La sienne. Sa pureté me sauve, j'aime un être sublime et je monte. mais s'il était infâme... .

(Il s'assied à la table et écrit).

SCÈNE V

CAVALCANTI écrivant.— LA MARQUISE une missive à la main.

LA MARQUISE *(entrée vive).*

Un exprès de Sicile, aux armes, grand cachet, pour le provéditeur : je l'ai presque arraché des mains du messager. Avant de le donner à Cavalcanti je veux lire. *(Lisant)* : « au provéditeur marquis Buodelmonte. Le Cavalcanti est dangereux : qu'on le pende. Ne couronnez pas le frérot et attendez : un exprès au besoin, je viendrais en personne « Frédéric. » Cavalcanti ! *(celui-ci l'aperçoit et se lève)* Quand votre prince aura conquis du balcon les suffrages du peuple, promettez-moi que vous lirez ceci.

CAVALCANTI

Madame, je promets.

LA MARQUISE

Voici ma main : vous ne la baisez pas ?

CAVALCANTI

Madame, je n'osais.

LA MARQUISE

Non, vous n'y pensiez pas.

CAVALCANTI

Je vous aurai déplu ; vous êtes triste.

LA MARQUISE

Vous ne pouvez pas me déplaire.

CAVALCANTI

Votre mélancolie me peine !

LA MARQUISE

Vrai ! Oh c'est bien vrai cela, que ma mélancolie vous peine. Pour la dissiper, jurez-moi que vous avez plus que des gratitudes,... de l'estime et qu'à vos yeux enfin, je ne suis pas la Buodelmonte.

CAVALCANTI

En doutez-vous ?

LA MARQUISE

Je voudrais, que vous me le disiez.... avec solennité.

CAVALCANTI *(grave).*

Devant Dieu qui nous voit, sur mon cœur et le vôtre je vous estime hautement et vous admire. La vie seule a eu tort, et non votre grande âme, digne du plus beau cœur, Giovanna, marquise Buodelmonte.

LA MARQUISE

Vous m'avez par ces mots rendu ce que j'ai fait : vous m'avez élevé avec votre parole : je vaux mieux mainte-

nant. Il est des choses que je ne ferais plus, vous m'avez baptisé une seconde fois *(elle ramasse un gant du condottière)*. Son gant c'est un peu de lui-même !

CAVALCANTI

Hélas, j'avais juré de servir fièrement mon prince vierge ; déjà, j'en suis réduit à grimacer l'amour !

SCÈNE VI

CAVALCANTI puis *TONIO*

CAVALCANTI *(composant)*

« Frédéric de Sicile vous rend par moi le destin national je vous rapporte la fierté, l'autonomie, l'indépendance. Je suis l'ange par Dieu même envoyé, pour rendre la culture à l'Apulie et Tarente à l'histoire. »

TONIO

(En costume de gala : satin blanc à crevés et bordures de pourpre galonné d'argent ; manteau de pourpre flottant ; sur la poitrine « le taureau agenouillé devant le Moly » : (avec une solennité coquette). Son Altesse sérénissime Tarras Antonio, du nom deuxième, par insigne faveur accorde, à son amé et féal capitaine, le premier baiser de son règne.

CAVALCANTI *(qui s'est dressé admiratif, passe vers le milieu de la scène pour le baiser-main, qui doit être très ému)*.

(Il va à la table et y prend ce qu'il a écrit). Prince, lisez, étudiez cela pendant que j'écrirai la fin.

TONIO *(lisant).*

Mais de quel ton le dire.

CAVALCANTI

Du ton dont vous me parleriez *(il retourne à la table et pendant qu'il écrit.*

TONIO *(s'asseyant à déclamer).*

Salut ! mon peuple et silence à tes mille voix, si tu veux entendre la mienne. Je ne suis qu'un enfant et je n'ai que mon cœur ; j'ignore tout de la vie et du monde : hier encor je chantais des cantiques. Je sais ce que Jésus fait apprendre à ses anges ; peuple, je sais aimer.

Je vais tenir, d'une sorte trop douce, le sceptre d'Apulie ; mais je me fie à vous, Tarentins ; au lieu d'un joug, je jetterai un charme ? Comment se fait-on craindre, je le veux ignorer. Cosme de Médicis se dit père du peuple ; moi, peuple d'Apulie, je me dis ton enfant.

Et tu m'adopteras, ô peuple de bergers, ô peuple de pêcheurs. »

CAVALCANTI *(vivement).*

Voici la fin : « De Mare Piccolo à Mare Grande, des sept arches du pont aux quatre cents créneaux de la citadelle sacrée, annoncez par la voix, annoncez par les feux, les danses et les fanfares, que la gloire revient, la noble absente, les annales se rouvrent, et la postérité de nouveau vous regarde.

Vulturne, au vol vertigineux, de l'Ofanto au Gorgano, en Peucêtie et en Daunie, charrie, essème et profusionne,

cette bonne nouvelle qu'il est venu l'Angelino, renouveler la vieille terre d'Apulie par son sourire.

J'incarne ton génie, je suis de la patrie le vivant ostensoir, je suis, ô peuple, ton hostie... à genoux... à genoux ! Et comme rien ne vaut où Dieu n'est pas mêlé *(il s'arrête, regarde autour de lui et va prendre le drapeau d'Apulie que tient la statue et redescend)*. Au nom de la patrie qui a mon cœur pour tabernacle, je saisis ce drapeau, il est tout le passé ; je l'élève et je trace dans l'air extasié le signe rédempteur du monde. moi qui suis le présent je te bénis dans l'avenir, ô peuple d'Apulie, mon peuple bien aimé !

TONIO

C'est beau ! C'est beau cela, et comme vous le dites !

CAVALCANTI

De ce discours dépend la popularité : si vous pouviez paraître improviser, vous séduiriez Tarente !

TONIO

Au couvent, j'apprenais ma leçon, en la lisant deux fois. Vous serez près de moi, au balcon, j'imagine.

CAVALCANTI

Non, je vous écouterai, ouvrant cette fenêtre.

TONIO *(boudeur)*.

Je vous veux près de moi *(rumeurs au dehors à gauche)*.

CAVALCANTI

Je vous obéirai, quand vous serez le Prince ; jusque-là, je commande.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS puis LE PROVÉDITEUR

Les deux battants de la porte du fond s'ouvrent : on voit le groupe municipal et des gardes à pertuisanes. Entrent trois pages portant sur un coussin de velours pourpre, l'un la couronne : l'autre l'épée, le troisième tient le drapeau. Le Provéditeur, en noir, collier des ordres au cou, fait trois révérences. Tonio tourne le dos au public. Cavalcanti à gauche a repris son épée et la tient au clair en une posture d'ordonnance. Rumeurs croissantes au dehors. Coup de trompettes.

TONIO

Salut à vous, Seigneur, et gloire à Dieu.

LE PROVÉDITEUR

Au nom de Frédéric, roi de Naples et Sicile, au nom des municipes, moi provéditeur, je salue Votre Altesse, et Prince de Tarente et grand-duc d'Apulie.

(Second coup de trompette : le provéditeur prend le coussin où est la couronne et la présente).

TONIO *(coiffant la couronne).*

Plaise à Dieu que ma vertu rehausse d'éclat ce cercle d'or *(le provéditeur lui présente l'épée).*

Plaise à Dieu que ferme soit ma main aux intérêts commis.

(le page qui tient le drapeau vient et l'incline).

Plaise à Dieu que ce drapeau se plisse aux baisers des victoires.

(Troisième coup de trompette).

VOIX *(confuses).*

Le Prince ! Qu'on le voie ! Le Prince qu'il se montre !

LE PROVÉDITEUR

S'il plaît à Votre Altesse, je la précèderai au balcon du Palais, pour l'annoncer au peuple.

(Le provéditeur sort à reculons, suivi des trois pages, les portes se referment).

SCÈNE VIII

CAVALCANTI. — TONIO

TONIO

Suis-je pas un Tarras ? vous ai-je contenté ?

CAVALCANTI

Vous êtes admirable ; relisez le discours par grâce ! *(il lui donne les deux feuillets et va ouvrir la grande fenêtre du pan de gauche; par où doivent venir et les voix de la foule et la voix du provéditeur).*

LES VOIX

Le Prince ! Qu'on le voie ! Le Prince ! Vive le Prince ! *(coup de trompette).*

LA VOIX DU PROVÉDITEUR

Gens de Tarente et d'Apulie *(rumeurs décroissantes).*
Antoine le Cruel dont la fin fut tragique laissa un fils...

UNE VOIX

Une fille.

LA VOIX DU PROVÉDITEUR

La raison politique le fit inscrire fille à la chapelle du Palais. Il a grandi, dix ans, dans le moustier de Lecce. Sa Majesté Frédéric nous rend aujourd'hui le prince légitime.

LES VOIX

Vivat ! Le Prince ! Qu'il paraisse !

(La porte s'ouvre et laisse voir le même groupement qu'à la scène précédente : Tonio qui a relu à voix basse son discours le lend à Cavalcanti).

TONIO

Je le sais par cœur, assurez-vous.

(Il remonte la scène passe le seuil, la porte se referme).

SCÈNE IX

CAVALCANTI (*seul*) et les *VOIX DU DEHORS* qui toutes doivent venir à l'oreille du spectateur par la fenêtre du pan à gauche, près de laquelle Cavalcanti défaillant d'émotion *(coup de trompette).*

VOIX DU HÉRAULT

Son Altesse Sérénissime Tarras Antonio, du nom deuxième.

VOIX *(explosion d'enthousiasme).*

Vivat ! Noël ! Noël ! Vivat l'Angelino ! l'Angelino !

CAVALCANTI *(descendant un peu en scène).*

Pour ce surnom exquis, ô peuple, je te voue tous mes soins, ô peuple poétique et tendre, tu subis son invincible charme.

(Coup de trompette. Silence par degrés).

LA VOIX DE TONIO

Salut ! mon peuple et silence à tes mille voix, si tu veux entendre la mienne.

Je ne suis qu'un enfant et je n'ai que mon cœur : j'ignore tout de la vie et du monde. Hier encore, je chantais des cantiques : je sais ce que Jésus fait apprendre à ses anges. Peuple, je sais aimer !

LES VOIX

Noël ! Vivat l'Angelino !

LA VOIX DE TONIO

Je vais tenir d'une sorte trop douce le sceptre d'Apulie ; mais je me fie à vous, Tarentins ; au lieu d'un joug, je jeterai un charme ! Comment se fait-on craindre, je le veux ignorer. Oh ! vous me nommez bien ; vous n'avez dit ni le fort, ni le juste, vous avez dit « l'Angelino ». Ce cri de votre cœur me dicte mon devoir. De ma frêle jeunesse, je me fais un prestige. Cosme de Médicis se dit père du peuple, moi peuple d'Apulie, je me dis ton enfant.

CAVALCANTI

Que je voudrais l'apercevoir ?

LES VOIX

Noël ! Vivat !

LA VOIX DE TONIO

Et tu m'adopteras ! je te rapporte la fierté, l'autonomie. l'indépendance ! Je suis l'Angélino par Dieu même envoyé pour rendre la culture à l'Apulie et Tarente à l'histoire.

LES VOIX

Vivat ! Vivat !

TONIO

De Mare Piccolo à Mare Grande, des sept arches du pont aux quatre cents créneaux de la citadelle sacrée, annoncez par la voix, annoncez par les jeux, les danses et les fanfares, que la gloire revient, la noble absente, les annales se rouvrent et la postérité de nouveau vous regarde.

VOIX

Vivat l'Angelino !

TONIO

Et toi, Vulturne, au vol vertigineux, de l'Ofanto au Gargano, en Peucétie et en Daunie, charrie, essème et profusionne cette bonne nouvelle, qu'il est venu l'Angelino renouveler la vieille terre d'Apulie par son sourire.

VOIX

Noël ! Vivat Antonio !

CAVALCANTI

Et sa péroraison, l'oublie-t-il ?

LA VOIX DE TONIO

J'incarne ton génie... Je suis de la patrie le vivant ostensoir ; je suis... ô peuple... ton hostie. . A genoux, à genoux !... *(Cavalcanti tombe lui-même à genoux).* Et comme rien ne vaut où Dieu n'est pas mêlé : au nom de la patrie qui a mon cœur pour tabernacle, je saisis ce drapeau *(Cavalcant saisit le drapeau qui est à portée)* il est tout le passé, je l'élève et je trace dans l'air extasié le signe rédempteur du monde, moi qui suis le présent..., je te bénis dans l'avenir. — O peuple d'Apulie, mon peuple bien aimé.

LES VOIX

Noël ! Noël ! L'Angelino !

CAVALCANTI *(descend en scène, le drapeau à la main, et, tandis que se prolonge l'acclamation, il contemple l'étendard et enfin cédant à son enthousiasme.*

Lange de tous les fils, manteau de tous les pères, suaire des héros, étoffe teinte à la veine du peuple, salut ! drapeau.

Salut ! Ta hampe est le grand mât de l'Argo national, ta hampe est la colonne où un peuple s'appuie : il est mort si tu penches ; si tu tombes, avili. Salut drapeau !

Salut ! voile gonflée par toutes les poitrines, orgueilleux labarum, aile éployée des foules palpitantes, tu portes dans ton vol le destin d'une race, symbole généreux de la noble Apulie. Salut drapeau !

SCENE X

CAVALCANTI. — TONIO

CAVALCANTI

Tout a été propice. Entrer la nuit avec escorte dans une ville très gardée ; se faire reconnaître par ceux mêmes qu'on dépossède ; enlever le suffrage du peuple : tout cela en un coup, tout cela en deux heures ; n'est-ce pas fantastique ou plutôt providentiel ? Les anges, mon cher Prince, ont combattu pour vous.

TONIO

Leur aide c'est la vôtre ? Pénétrer ainsi sans coup férir...

CAVALCANTI

L'officier de garde dépêcha un page à la provéditrice. Elle gouverne ici : elle ordonna de nous laisser entrer.

TONIO

Cette femme à qui je succède, l'avez-vous vue ?

CAVALCANTI

Tout à l'heure, j'ai parlé à son cœur, je lui ai peint votre jeunesse : elle promit de gagner son mari, elle a tenu parole.

TONIO

Eh bien ! au lieu de me sentir plein de reconnaissance, l'envie de l'embrasser — d'instinct, je la déteste.

CAVALCANTI

Comme le cœur pressent ses ennemis !

(Haut) Demain sur un cheval au beau caparaçon vous parcourez la ville ; et bientôt le plus joli des Princes en deviendra le plus aimé.

TONIO *(rêveur et s'appuyant à Cavalcanti).*

Oui, c'est beau le pouvoir et quel gentil bonnet que la couronne ? En quittant le moustier j'étais tout au bonheur de m'enfuir avec vous ; je n'imaginais pas d'autre joie. Mais en sentant le diadème sur mon front, en tenant ce drapeau, en parlant à ce peuple... Ah ! faites de moi un prince véritable et dont l'histoire parlera.

CAVALCANTI

Le pouvoir vient de Dieu, ô prince mon élève ; vous qui êtes en haut à ceux qui sont en bas, donnez le grand exemple. Le destin vous met-il le pied haut sur les fronts ? Marchez dans la lumière !

Un prince, ce n'est point un banal héritier, il se doit d'incarner l'abstrait royal ; sinon il s'avoue bâtard par l'âme. Cette foule qui acclamait, bénéficie de l'ombre ou elle grouille...., Voyez ce rayon de soleil et la poussière qui y danse. La poussière est Tarente, vous êtes le rayon, car vous êtes le prince.

TONIO

C'est vous, c'est vous le prince : je ne suis qu'un enfant.

CAVALCANTI

Vous êtes le vrai prince, Altesse de beauté, Cavalcanti n'est qu'un très noble atome parmi votre rayonnement. Le propre du monarque n'est pas d'être un génie, un héros, mais de les susciter, les mettant en leur place. Hier indifférent au sort de l'Apulie je deviens aujourd'hui un ministre rigide, car un rayon de vous m'a fécondé.

TONIO

Cœur généreux et parole charmante !

CAVALCANTI

Tout capitaine eût tenté l'aventure, à son profit ; moi, je n'ai vu que vous. L'Egyptienne statue vibre des sons puissants, quand le soleil la frappe. Votre beauté m'a fait homme d'Etat. Je suis le maître de Tarente tant que vous vous m'écoutez : et vous m'écouterez toujours. Cependant,.. vous si jeune... que la vie n'a pas encore déçu, vous ne comprendriez pas qu'on préfère être le roi d'un cœur que l'empereur d'un monde.

SCÈNE XI

TONIO puis *LA MARQUISE*

TONIO *(à la marquise qui survient).*

Je vous dois des remerciements, et mieux des gratitudes de la reconnaissance, enfin...

LA MARQUISE

Si l'on m'a gagnée à votre cause, c'est celui qui la plaida qu'il faut remercier.

TONIO

Oui, oui, je sais qu'il m'aime.
Que feriez-vous, si vous m'aimiez ?

LA MARQUISE

Je chercherais la couleur à la mode qui vous agrée le mieux ; je changerais trois fois le jour de robe, et de ce soin serai payée, si vous me déclariez jolie...

TONIO

Bon ! C'est de la toilette. Et puis ?

LA MARQUISE

Toutes les occasions d'être seule avec vous, je les rechercherais voulant vous enlever et vous cacher à tous et que vous n'existiez enfin que pour moi seule.

TONIO

Ceci, de l'égoïsme, au plus haut point. Après ?

LA MARQUISE

Enfant ! Votre Altesse, demandera la suite à Cavalcanti *(révérence).*

Exit.

SCENE XII

TONIO *(seul).*

Ainsi voilà l'amour ! on s'habille, on fait le paon, et puis on accapare un être à son profit... Oh ! je n'ai pas senti si médiocrement ! Le frère jardinier concevait le bon Dieu, l'arrosoir à la main se penchant sur les âmes élues, devenus lis et roses ; chacun d'après lui se figure l'amour et Dieu? Comment me figurer l'amour d'après moi-même ! Je m'ignore et j'ai beau me chercher dans la Bible; je ne m'y trouve pas. Dieu crée l'homme... Adam... Cavalcanti : puis il crée la femme... Eve... la marquise. Et moi quand me crée-t-il ?

Elle a dit que j'étais un enfant ; en grandissant, je deviendrai Adam ou Eve, Cavalcanti ou la Marquise, forcément. Non, je ne fais que passer sur la terre : je mourrai jeune et beau, comme je suis.

Eh ! ne m'a-t-il pas dit d'une façon fort claire ce que

je cherche tant : « Quand un ange s'égare sur la terre on l'appelle androgyne. »

Je ne suis donc ni Eve, ni Adam, ni lui, ni elle, je suis l'Ange égaré, l'Androgyne.

SCÈNE XIII

TONIO assis — CAVALCANTI sombre.

TONIO

Aimer c'est, paraît-il, préférer un être à tous les autres, et vous me préférez ! Seyez-vous près de moi (*il obéit*).

CAVALCANTI

Aimer, c'est faire un Dieu, c'est faire pour ce Dieu tout ce qu'on devrait faire pour le grand Dieu, pour l'autre. Mais, comme nul en ce triste monde n'est parfait ! il ne nous faut aimer que la beauté d'un être et lutter contre tout le mal qui est en lui. Donner sa vie heure par heure et son sang goutte à goutte, c'est un jeu, un plaisir : la moitié seulement du véritable amour !

TONIO

Comme il en parle, quelle sublimité : pourquoi vous taire ?

CAVALCANTI

Au véritable amour, la mort ouvre la voie d'Eternité, mais les âmes des corps délivrées sont souvent séparées pendant le Purgatoire.

TONIO

J'ai gagné tant d'indulgences et plénières.

CAVALCANTI

Il faudra satisfaire la stricte justice. Vous n'avez pas péché Tonio ; mais moi.....

TONIO

Partageant dam et mérite, je ferai la moitié de votre Purgatoire et ainsi, nous ne nous quittons pas.

CAVALCANTI

Cher ange, Dieu lui-même ne peut barrer de miséricordes sa terrible équité.

TONIO

Méchant d'avoir péché ! Oh ceux qui pèchent n'aiment pas ! Qu'a-t-il donc d'enivrant le péché, pour qu'un être, aussi grand que vous, y tombe ?

CAVALCANTI

Moins grand, je serais moins tombé, ô mon céleste enfant ! Le péché c'est le manque d'amour, je t'appelais, à cœur perdu, et j'avais soif de toi et tu ne venais pas. Alors n'ayant pas la force d'attendre, ni l'espoir de te trouver jamais, j'ai bu indignement !

TONIO

Tais-toi... n'explique pas .. cela me fait souffrir, tu avais soif de moi... et tu as bu à d'autres... Va-t-en... je ne vous aime plus !

CAVALCANTI

L'expiation commence ! votre geste m'écarte, comme au lendemain de la mort, la norme qui purifie par la souffrance...

TONIO

Non, non, je ne veux pas que tu souffres sans moi, je veux tomber aussi, je veux pécher....

CAVALCANTI

Ton salut !

TONIO *(en crescendo d'exaltation).*

Mais, c'est toi, mon salut présent et éternel... je ferai s'il le faut d'atroces fautes... mais boire à d'autres... je ne le pourrai pas... Entrer au paradis joyeux, tandis que la moitié de moi-même, la très chère... Si tu vas en enfer vive l'enfer... je veux pécher, te dis-je, ma pureté nous sépare, dis-tu, meurre ma pureté ! *(il s'abat sur la poitrine de Cavalcanti).*

CAVALCANTI

On peut mourir après avoir entendu çà ! vous m'avez en ces mots donné tout le bonheur qui peut être sur terre.

LA MARQUISE *(paraissant à une porte à droite).*

Jouée ! je suis jouée ! ils s'aiment !

TONIO

O mon frère ! O mon maître, vous l'être préférable à tous les êtres ! *(Cavalcanti fléchit un genou).*

Vous avez mis sur mon front une couronne : je ne mets sur le votre qu'un baiser (*elle écarte les cheveux de Cavalcanti et le baise*) mais il contient toute mon âme.

Exit (confuse de son émotion).

SCÈNE XIV

CAVALCANTI est resté à genoux, extasié — LA MARQUISE

LA MARQUISE

Cavalcanti ?

CAVALCANTI

Madame !

LA MARQUISE

Giorgio ?

CAVALCANTI

Marquise !

LA MARQUISE

Vous m'aviez promis vos loisirs et de lire certain pli.

CAVALCANTI (*tire le papier de sa ceinture et lit*).

« Au provéditeur de Tarente, marquis Buodelmonte, salut ! Le Cavalcanti est dangereux : qu'on le pende ! Ne couronnez pas le frérot, et attendez un express ; au besoin je viendrais en personne. » Ah ! la réalité nous reprend vite au tournant du rêve : deux fois vous nous sauvez, Madame !

LA MARQUISE

Cela m'a peu coûté ; cela me vaut beaucoup, si par ce soin complice, je pénètre en votre âme. La femme de vingt ans qui prend parti, intrigue et dupe son mari, obéit à son cœur : vous fûtes éloquent... D'où vient ce dévouement mystique pour un enfant?...

CAVALCANTI

Lorsqu'un enthousiasme ouvre ses ailes en nous, on obéit à l'impulsion, sans analyse.

LA MARQUISE

Mon aumônier m'a dit quand j'étais peu croyante : « Faites les actes de la Foi, la foi viendra. » Moi je vous dis : ayez les dehors de l'amour, en attendant qu'il vous pénètre.

CAVALCANTI

Cette femme me tient par quelque trame obscure. *(Haut).* Les dehors de l'Amour, je suis un hardi cavalier et.....,

LA MARQUISE

Eh ! ne prenez donc pas ce soin de ma vertu ! Ne me défendez pas contre vous-même, venez vous asseoir là et me donnez la main.

TONIO *(s'arrête au seuil, stupéfait).*

Oh !

LA MARQUISE

A genoux, pour que je vous pardonne, cette insensibilité d'Hycarnien !

Je veux sur votre front mélancolique poser mes lèvres.

TONIO *(éclatant).*

Ma caresse ! *(s'élançant)* je ne veux pas !

LA MARQUISE

Je vais annoncer à Tarente le tendre attachement du Prince pour son capitaine.

TONIO

Hors d'ici !

LA MARQUISE

Cette jalousie à la mienne semblable ! Eh, je n'en doute plus, ce faux jeune garçon est en réalité la princesse Autonia, la fille de Tarras, ma rivale.

SCÈNE XV

TONIO-CAVALCANTI.

TONIO *(sarcastique).*

Il ne nous faut aimer que la beauté d'un être et lutter contre tous le mal qui est en lui... Donner sa vie heure par heure... et son sang goutte à goutte, c'est un jeu, un plaisir... Ce moment éclaire ton passé. Oui, pour des Giovanna, tu compromis ton éternel salut... Menteur... menteur et lâche !

CAVALCANTI

Si vous saviez votre injustice, vous pleureriez !

TONIO

Valez-vous une larme ! Honte sur vous ! J'aurais vendu mon âme, donné ma part de paradis, jeté ma pureté comme un lest inutile, et marché dans le sang pour ne pas le quitter ! il tend son front consacré par ma bouche, offrant la même place aux lèvres d'une femme impure *(pleurs)*.

CAVALCANTI

Vous écoutez la voix de votre cœur qui crie. La Marquise a guetté et surpris notre effusion. Oh ! si je subissais la sacrilège imitation de votre divine caresse, en voici la raison :

TONIO *(lisant à travers ses larmes)*.

« Le Cavalcanti est dangereux ; qu'on le pende ! » *(exclamation puis après il rend le pli à Cavalcanti)* Même averti que c'était comédie, j'en aurais trop souffert. Vous voir aux genoux d'une femme et par elle baisé... je ne garderais pas ma couronne à ce prix. Oh ! ce que j'ai subi d'angoisses. L'enfer, oui, ce doit être de voir celui qu'on aime caressé par une autre Oh ! me pardonnez-vous ?

CAVALCANTI

Dans les rôles inverses, je n'eusse pas été plus sage. Dès cet instant nous voilà en péril. Allez vous montrer à mes hommes : demain notre sort dépendra, peut-être, de leur incertain dévouement.

Exit Tonio.

SCÈNE XVI

CAVALCANTI. LA MARQUISE (*revient lentement*).

LA MARQUISE

Vous ignorez certaines âmes, languissantes ou futiles longtemps, elles flambent d'un coup, se révélant de feu à la rencontre de leur rêve. L'amour est le seul Dieu des femmes vraiment femmes. Heureux et satisfait, il grandit, il épure : repoussé, il peut engendrer tout le mal... Que feriez-vous, si vous aimiez qui ne vous aime pas?

CAVALCANTI

Quand même! telle la grande devise : le bonheur c'est donner et non pas recevoir : on peut toujours donner.

LA MARQUISE

Quand vous êtes venu, apportant cette nuit ce Prince dans vos bras, si vous m'avez conquise avec quelques paroles, si je vous ai servie, demandant un baptême d'estime et vous donnant le pli qui vous perdait...

CAVALCANTI

Eh bien!

LA MARQUISE

Eh bien! Ce roman d'aventure me paraît enfantin, vous aimez cet enfant comme une œuvre et par besoin de dévouement : votre cœur reste libre pour une passion.

CAVALCANTI

Mon cœur est tout rempli par ce très pur poème.

LA MARQUISE

(*A part*) Je veux voir en ton âme, y voir éclatement ! Eh bien ! Je vais d'une parole te combler plus encore que depuis l'aube je n'ai fait : tu l'adores ton Prince ; son sexe te désole. Avoue donc ton amour, tu le peux, car Tonio est Tonia et le prince la princesse. Tu aimes la princesse Antonine ; l'enfant de Tarras le Cruel qui n'eut jamais de fils.

CAVALCANTI

Ah ! ne vous jouez pas de moi, par grâce, Antonio serait Antonia...

Soyez bénie, o vous qui délivrez mon âme d'un écrasant fardeau !

LA MARQUISE

Sois maudit ! Cavalcanti je t'ai tendu un piège pour avoir ton secret... Ah ! la folie me gagne... si je n'espère plus, il me faudra mourir. Pourquoi as-tu paru ? Pourquoi as-tu parlé ? Pourquoi as-tu renouvelé mon âme par des mots ; pourquoi diffères-tu des autres, comme Dieu des mortels, pourquoi es-tu meilleur et doux ?

CAVALCANTI

Pauvre âme !

LA MARQUISE

Oh ! garde ta pitié !... Demain... un jour, quand je ne pourrai plus supporter ma souffrance... je te tuerai !

CAVALCANTI

On ne tue pas celui qu'on aime.

LA MARQUISE

On le perd ! Sais-tu quel poison distille un amour dédaigné : amertume du miel, froidissement du vin, mixture vénéneuse de baisers repoussés, de caresses éconduites. *(Elle frappe sur le timbre, un page paraît).* Un courrier à l'instant *(elle va à la table et écrit vite, Giacomo paraît).* L'ami, Frédéric est à Naples ; à cinquante-huit lieues, cents ducats pour rapporter la réponse à ceci, sans débrider.

GIACOMO *à Cavalcanti*

Capitaine dois-je obéir ? *(Cavalcanti fait « oui » de la tête).*

LA MARQUISE

Ce que dit ce billet, le sais-tu ?

CAVALCANTI

Je le laisse partir parce que cela me sert : je dois voir Frédéric et préfère qu'il vienne ici, pour ma sécurité.

LA MARQUISE

Ma haine à l'avenir méditera ses coups.

CAVALCANTI

Ah ! vous déshonorez l'amour, silence ! On ne prend pas un cœur, de force comme une citadelle, on le mérite et on l'attend.

LA MARQUISE

Pitié, mon Cavalcanti ! Baillonne cette bouche qui te blasphème ; lie ces mains d'esclave caressante et cependant qu'attirent les poignards : enferme-moi dans un cachot profond, afin que nul n'entende ma vocifération jalouse ! Rends-moi impuissante à te nuire. Je me sens double : je donnerais ma vie.., et je prendrais la tienne. Je suis capable de le tuer ton Prince,... tu ne le crois pas, insensé, qui juges d'après toi ; là, où tu réfléchis, une femme s'enrage.

CAVALCANTI *(solennel).*

Vous dont l'amour s'exprime par la haine... Oh ! vous que j'estimais... vous que j'aurais aimé, vous rencontrant plus tôt.

LA MARQUISE

Que va-t-il dire ? Cavalcanti un mot de tes lèvres tombé peut m'écraser le cœur.

CAVALCANTI

Maintenant, devant Dieu qui nous voit ; sur mon cœur et le vôtre, mon estime est bien morte et mon admiration ; créature grossière, indigne d'un grand cœur — oui, je l'adore, lui — et vous Giovanna, marquise Buodelmonte ! — je vous méprise.

LA MARQUISE

Oh ! *(Cri, élan, elle arrache la dague de la ceinture de Cavalcanti et la brandit Celui ci, croise les bras et la fixe sans crainte. Le bras de la marquise retombe ; l'arme lui échappe, elle recule et s'évanouit ; surgit le prince qui s'élance).*

TONIO

George ! ce cri et cette femme à terre et ce poignard tombé... *(à part)* Le voilà ce péché qui m'associe à lui, en purgatoire. *(haut)* Cavalcanti une grâce : apprenez-moi à tenir une épée !

Exeunt.

TROISIÈME ACTE

Décor de l'acte précédent, costumes plus riches.

SCENE Ire

Quand le rideau s'ouvre, TONIO fait un mur, espadonnant avec un fleuret dans le vide.

TONIO *(s'escrimant).*

A toi, Giovanna..., à toi ce coup... à toi, cet autre ! Encore ! Quelle fatigue ! Cavalcanti est parti si vite que je n'ai pu lui demander leçon. Au corps de garde hier, j'applaudissais à une passe ; Giacomo dit : « Voilà le coup secret de Cavalcanti. » Tuer la Buodelmonte par la botte du condottiere, c'est l'idéal de mon péché, de ma vengeance.

Ma vengeance, vraiment ! Est-ce bien moi qui pense, et le doux moinillon qui parle ; un enfant qui s'exerce pour tuer une femme. Une femme ! je suis cela, j'ai senti tout à coup, au clair de mon intérêt, qu'il était même que celui de la marquise : et tout s'élucida. Giovanna ; tu ne pensais donc pas que je réfléchirais ? Le Prieur connaissait mon secret ; mais George : « Si vous étiez » il entendait, une femme « je vous dirais que je vous aime ».

Absent deux jours, nous voilà au troisième et le palais m'ennuie comme autrefois le monastère. Si j'ai souhaité liberté, aventure c'était pour le chercher : je me suis applaudi du pouvoir pour mieux plaire. La princesse disparaît déjà dans l'amoureuse ! Ce féminin me fait rougir à prononcer ! Je suis Antonia unique fille d'un prince très méchant *(regard vers le portrait baisé au 2e acte)* et de sa douce victime la duchesse Amalfi. O mes tristes aïeux, votre histoire, je l'ai lue avec effroi !... La loi de Pouille ne permet pas aux femmes de régner. O mon sexe reste un secret ! Je ne veux pas d'éveil à ce rêve d'une vie double, prince le jour, pour tous ; la nuit princesse et pour lui seul. Prince, princesse, Tonio, l'Androgyne, la vierge Antonia auront le bref identique destin : O vie sois-moi propice je ne fais que passer ! La plénitude de ma coupe la condamne à verser.

Quinze ans, prince et princesse, beau et belle, vierge et vierge, aimée par un sublime esprit que moi-même j'adore : non, rien n'augmenterait cette fortune entière !

J'ai vécu la prière et le recueillement ; me voici sur le faîte humain, vêtu de pourpre et couronné, mêlé aux destinées latines et devant moi l'extase de l'amour absolu, qui se lève en soleil.

Qu'ajouter à mon heur ? La gloire ! En laissant mon portrait, je survivrai ! Cavalcanti écrira l'histoire du petit prince de Tarente... de Byzance ; et plus tard, un poète retrouvant ce portrait et ces brèves annales, évocateur ému, sublimera mon aventure.

SCENE II

TONIO. — CAVALCANTI

TONIO

Enfin !

CAVALCANTI

Aucun courrier, rien de Sicile ?

TONIO

Non !

CAVALCANTI

Et de Naples ?

TONIO

Non plus !

CAVALCANTI

La marquise ?

TONIO

Non ! Vous avez bien tardé.

CAVALCANTI

Oh ! jeusse préféré me coucher à vos pieds que courir les chemins dans un but de justice, impossible.

TONIO *(à part).*

Le Connétable pour l'instant remplace l'amoureux.

CAVALCANTI

J'ai voulu voir et j'ai trop vu : ici le brigandage et l'incurie ailleurs ! Malheureuse Apulie ! La réserve du blé pourrit, faute d'un toit et dès la nuit pas un chemin n'est sûr ; le régent Paolo prête à usure. J'ai dû casser pour concussions insignes, nombre de fonctionnaires. Le peuple a dit « vivat » mais peuple est changeant : le moindre basochien de Gênes ou d'Avignon, aidé de quelque tonne en perce, effacera tout mon mérite ! On ne rend pas la justice, on la vend : à son emploi, nul n'est propre. Le commis aux finances dessinateur charmant et un soudard, recteur de l'Université ; un traducteur d'Horace pour évêque : et l'Apulie possède autant de provéditeurs que d'habitants. Pour tailler un pourpoint, ciseler un pommeau, on fait apprentissage ; s'agit-il de la chose publique, chacun est compétent ! Un déchargeur du port m'a donné son avis sur les secrets desseins de Frédéric, et un marchand de vin son sentiment sur la prochaine investiture.

Comment se nommait le crétin, qui proféra un soir d'ivrognerie à cet enfant du peuple qu'il n'était pas mineur et pouvait se gouverner lui-même. Je ne laisserai pas déshonorer le pouvoir en ma personne ; je serai la main-forte et sévère, tandis que vous viendrez, avec vos droits de grâce et semeur de pardon, récolterez l'amour ! — Et vous qu'avez-vous fait ?

TONIO

Je vous suivais par la pensée ! Contre vos taciturnités

mon sourire se bat comme un pâle rayon dans un ciel nuageux. Hier à la Loggia, j'admirais une passe d'épée. « C'est la botte de Cavalcanti », a-t-on dit ; vous allez me l'apprendre sur l'heure.

CAVALCANTI

Bizarrerie !

TONIO *(l'entraînant).*

Cela tourne mal toujours, quand vous me refusez ; venez beau spadassin.

(Exeunt).

SCÈNE III.

LE PROVÉDITEUR et LA MARQUISE

LE PROVÉDITEUR

Ils vont à la salle d'armes, et ce que j'ai à dire ne souffre ni retard, ni témoin. Madame vous m'avez trahi d'une trahison double ! Le condottiere se cachait derrière la poupée byzantine qu'on acclame à tout propos, en un réveil du parti national. Puis, vous passez pour une virago ! Pages et lansquenets se gaussent, racontant qu'après de longs éclats de voix, on vous a relevée évanouie à côté d'un poignard, tandis que Cavalcanti dédaigneux s'en allait !

LA MARQUISE

Je ne suis pas aimée ; c'est un tant mieux pour vous !

LE PROVÉDITEUR

Vous n'êtes pas aimée et je suis ridicule ; on ne rompt pas les bienséances, Madame ! Je ne me flattais pas d'éviter l'aventure, je l'espérais discrète, voilà tout. O misérable jour où mon mauvais génie vous poussa sur mes pas.

LA MARQUISE

O misérable jour où naît la beauté pauvre et mauvais le génie qui destine les marquis vieux et laids à réparer les torts de la fortune, auprès des jolies filles. Oui, Messire mais l'un s'enchaîne à l'autre et vous le mauvais riche n'existez qu'en intendants, des belles femmes. De quels accords se fait l'éternelle harmonie ? On dit qu'il faut pour que le monde tourne, qu'il porte des penseurs en nombre égal aux jours qu'il met à se virer. La beauté c'est la pensée du corps : il faut à cette terre des êtres qui soient les astres de la forme !

En Grèce seulement, la Norme fut suivie : ailleurs la beauté méconnue s'affronte à deux horreurs : le mariage obscur ou la galanterie : et la galanterie vaut mieux pour elle. Elle luit, dans la boue mais elle luit, obéissant aux lois de son essence. Les modernes ont construit des couvents à la foi, des collèges à l'étude ; tous les dieux ont leur temple, leurs prêtres honorés : le beau seul est proscrit ! Que demain s'abatte, en votre parc, un oiseau rare, il aura son perchoir, un perron, et on s'informera près des naturalistes de la patée qui lui convient !

Qu'une vierge demain s'égare en ce palais, elle sera ou sa-

lie ou chassée ; la beauté, ô grossiers est faite de lumière, fixée ; sertissez le diamant et ne le rayez pas de luxure !

LE PROVÉDITEUR

Le Ficin vous embrasserait, mais un mari dupé...

LA MARQUISE

Dupé ! vous étiez vieux et j'étais vierge ; belle, vous étiez laid. Vous m'avez acheté au prix d'un nom sali et d'une fortune volée. Vous m'avez prise pour ma beauté et ma beauté ne mentait pas, tandis que votre nom sert de surnom aux ministres improbes, comme on dit Ganelon de tous les traîtres.

LE PROVÉDITEUR

Parlons de ce qui nous unit, non de ce qui sépare marquise Buodelmonte.... marquise Ganelon.

LA MARQUISE

Soit ! Cavalcanti ne m'aimera jamais, je l'adore ; il faut qu'il meurre.

LE PROVÉDITEUR

Dire que c'est sincère !

UN PAGE *(survenant).*

Votre grâce, le sergent à Naples envoyé revient avec une réponse. *(La Marquise fait signe d'introduire. Entre Giacomo, qui présente le pli).*

LA MARQUISE *(au Provéditeur).*

J'ai promis cent ducats à cet homme *(lisant)* « J'arrive Frédéric ».

LE PROVÉDITEUR

Cent ducats pour deux mots; le coût est trop royal (*à Giacomo*) Voilà ma bourse, tu t'en contenteras.

GIACOMO (*qui a soupesé la bourse*).

Traîtrise à qui paye mal! J'ai lu, j'avertirai le capitaine.

LE PROVÉDITEUR

Voilà qui est agir (*il lui baise la main*). On s'entend toujours mieux et plus longtemps en calculs d'intérêt qu'en tendresses.

LA MARQUISE

Laissons la place !

(*Exeunt*).

SCÈNE IV

LE CAPUCIN (*au page*) *CAVALCANTI*

J'attendrai. (*à Cavalcanti qui paraît*) Je vous salue, seigneur, en Jésus-Christ.

CAVALCANTI

Je vous rends ce salut!

LE CAPUCIN

Je viens vous parler de votre âme.

CAVALCANTI

J'ai fait ma théologie.

LE CAPUCIN

Connaissant les sciences sacrées, vous savez les diverses luxures?

CAVALCANTI

Neuf, mon Révérend, comme les muses...

LE CAPUCIN

Vous savez donc la malœuvre de chair huitième.

CAVALCANTI

Qui vous envoie?... Vous m'agacez!

LE CAPUCIN

A tout péché un autre se peut joindre, qui l'aggrave! Le pécheur qui dans l'ombre trébuche ne répond que de lui au juge souverain.

Mais celui qui pèche ayant tous les regards sur lui, devient coupable en raison de son rang.

CAVALCANTI

Mais celui qui s'entête dans l'injuste soupçon, offense le Saint-Esprit, lui-même.

LE CAPUCIN

On m'avait dit que vous étiez sophiste, néoplatonicien!

CAVALCANTI

Ne touchez pas à Platon, c'est un Père d'avant l'Eglise, le premier il conçut l'amour, hors du sexe, au-dessus du plaisir.

LE CAPUCIN

L'amour est fait de chair.

CAVALCANTI

Vous avez peu vécu et passé de la ferme au séminaire, destiné aux besognes communes de la foi, vous n'avez pas mandat auprès des grandes âmes.

Il existe, mon père, des êtres si subtils, que l'émoi de leur cœur, au lieu de descendre à leurs reins remonte vers l'esprit.

LE CAPUCIN

Je n'y crois pas.

CAVALCANTI

Vous n'avez pas le droit d'un démenti : Si nous ôtions tous deux notre manteau, il faudrait s'incliner devant moi, je vous suis supérieur.

LE CAPUCIN

L'opinion vous accuse et mon zèle me pousse,

CAVALCANTI

Sortez.

SCÈNE V

CAVALCANTI, puis LE ROI

CAVALCANTI

Étroit esprit, excellent au village, que viens-tu faire en cette cour? Accuser la beauté de ton prince, le dévouement de son ministre. Il est sincère et croit obéir au devoir *(il s'assied à la table et range des papiers)*. Giacomo a lu la réponse royale *(le Roi paraît en reître et vient lentement)* « J'arrive, Frédéric ». *(Le Roi frappe fortement sur l'épaule de Cavalcanti qui se dresse, en colère, puis froid et hautain)*.

Sire, vous êtes familier : ma fortune a changé, changez donc vos manières.

LE ROI

D'honneur ! vous vous prenez trop au sérieux, mon capitaine. Votre manteau de pourpre vous aveugle, connétable d'hier, dès ce soir potençable ! *(il s'assied, croise ses jambes, Cavalcanti l'imile)*. Je vous écoute.

CAVALCANTI

Je vous attends.

LE ROI

Vous avez à répondre de haute trahison ?

CAVALCANTI

Vous avez à répondre de haute perfidie *(il lui montre le pli du 2e acte, ironique)*. « Le capitaine est dangereux, qu'on le pende ».

LE ROI

J'avais raison, puisque vous déjouez mes trames.

L'événement du moins, tournant si bien pour vous pourquoi réveiller à Tarente l'idée patriotique? Défendez-vous, même contre le roi, mais ne blessez pas la patrie.

CAVALCANTI

Je n'ai pas de patrie ; je passe, en étranger sur ce monde mauvais ; déchu des sphères supérieures pour un péché mystérieux, je suis une âme en peine qui fait son purgatoire parmi les hommes : ne me demandez pas d'aimer ma geôle, prisonnier ; d'oublier, exilé, ma patrie véritable, l'au delà, le splendide au delà.

LE ROI

Cette vertu qui reste au cœur des plus infâmes, cet amour du pays où l'on a bégayé et qui survit à tout...

CAVALCANTI

Sire, vous me prenez pour une foule. Cette vertu entre augures s'appelle une raison d'Etat. Malheureux en Sicile, à Florence choyé, je suis donc Florentin et ministre ici-même, je suis donc Tarentin. La patrie c'est le lieu où l'on aime et où l'on est aimé.

LE ROI

Au diable les condottières lettrés !

CAVALCANTI

Pour tenir ce propos, vous n'êtes pas venu.

LE ROI

Vous traitez, Dieu me damne, de puissance à puissance.

CAVALCANTI

Et que manque-t-il, pour être votre égal, roi de Sicile? Je suis aussi brave que vous ; plus beau et plus savant. Votre berceau fut un berceau royal et je suis né sur une route. Réfléchissez, cherchez vous ne trouverez pas à m'opposer d'autres prérogatives que le faste destin d'un berceau bien placé.

LE ROI

Eh demandez-moi donc de vous céder la place? Enfin, qu'espérez-vous?

CAVALCANTI

Rien, je servirai jusqu'au bout du possible, le prince que Dieu me confia.

LE ROI

Un enfant vous inspire ce même dévouement que vous me refusez.

CAVALCANTI *(ironique).*

« Le connétable est dangereux, qu'on le pende. »

LE ROI

Vous n'étiez à mes yeux qu'un instrument, je vous brisais selon mon droit, de mépriser le moyen pour le but. Epousez mes desseins, vous devenez sacré comme ces desseins mêmes.

CALVACANTI

Il ne faut être tout aux choses que je fais !

LE ROI

(*A part*) Il a peut être deviné que son Prince est une Princesse ! (*haut*) et si je vous offrais une existence heureuse avec Antonio, abandonneriez-vous Tarente et la couronne ?

CAVALCANTI (*à part*).

Une existence heureuse et cachée avec lui : plus d'intrigue, l'adoration dans la sérénité ! O formidable tentation (*haut*). Etrangler son destin, lui arracher cette couronne qui lui sied tant, non !

LE ROI.

Il ignore la vérité. (*haut*) Cavalcanti, ton Prince est une jeune fille ; tu l'aimes, emportes-la, au lieu de barrer mon chemin ou tu seras brisé.

CAVALCANTI

J'ai entendu cela aux lèvres de la Buodelmonte !

LE ROI

Et la marquise disait vrai : ce prince par moi inventé est la fille d'Antoine le Cruel, que je claustrai dans un dessein.... modifié.

CAVALCANTI

Mensonge et piège !

LE ROI

Vous m'ennuyez messire. Espérez-vous lutter et l'emporter ? Je veux en Apulie un serviteur aveugle.

CAVALCANTI

Dut-il tomber ce soir, le Prince, désormais, appartient à l'histoire.

LE ROI

Rêveur, qui traînez des chimères au champ clos de la vie !

CAVALCANTI

Si je disparaissais, le laisseriez-vous régner ?

LE ROI

Tant de naïveté désarme : toi seul me gêne, lui n'est rien qu'un enfant à renvoyer au cloître.

CAVALCANTI

Songez que c'est un orphelin et que Dieu les défend.

LE ROI

Oh ! pas de pathétique. On n'a jamais fléchi ma volonté : adieu. *(mouvement de sortie. CAVALCANTI dégaine et lui barre la porte)*. Vous oseriez !

CAVALCANTI *(entr'ouvrant et à la cantonade)*.

Je vide un point d'honneur avec ce gentilhomme : au bruit que nul ne vienne *(il referme)*.

LE ROI

(A part) Ce fou est maître ici *(haut)*. Mon destin me défend, le Roi ne se bat pas.

CAVALCANTI

L'homme se défendra.

LE ROI

Je suis l'abstrait : Pouvoir *(il dégaîne)*.

CAVALCANTI

Je suis l'abstrait : Amour *(ils croisent leurs épées)*.

LE ROI

Tu compares une passion si vaine, n'intéressant que son objet et toi, à ma conception digne de Charlemagne.

CAVALCANTI

Mon cœur est plus grand que le monde : être de volonté instrument du destin, tu n'es pas l'homme de providence, n'existant pas pour Dieu, je t'appelle : néant.

LE ROI

Ce duel en causant, ce croissement d'idées avec ce froissement de fer, me fait songer aux combats homériques, bavards ! *(il rompt)*. Holà ! je me fatigue... tu n'auras plus que la réplique de l'épée.

VOIX DU PRINCE

Une consigne dans mon palais. Suis-je pas le prince ;

je passe *(il entre et se jette entre les épées : la porte reste ouverte, on voit dans le fond les soldats de garde qui reconnaissant le roi se le désignent avec des mimiques diverses)*. George !

LE ROI

Voilà donc ce damoiseau, pour qui tu te perds? Elle est vraiment jolie ?

TONIO

Quel est ce soldat grossier?

CAVALCANTI

Le roi Frédéric de Sicile.

LE ROI *(rengaînant)*.

L'énergumène et le gamin sont tous les deux à peindre.

CAVALCANTI

Vous êtes à Tarente...

TONIO

Et j'y règne... Sortez !

LE ROI

A tout à l'heure. Ah ! le joli tableau !... Laissez-moi vous regarder encore. Vraiment j'ai du regret à passer mon épée à travers ce poème.

SCENE VI

CAVALCANTI-TONIO

TONIO *(criant).*

Qu'on l'arrête!

CAVALCANTI

Des mercenaires qui seront à sa solde demain, l'arrêter *(il jette son épée).*

Un coup d'épée heureux coupait à la fois tant de trames, que la moitié de l'Italie me déclarait libérateur. Par une Alpe arrêté, l'ambitieux s'incline, mais buter au caillou l'exaspère; que sommes-nous sur son chemin, un enfant et un condottière?

TONIO *(calin et féminin).*

Quand je disais à Dieu mes rêves pour prières, je n'implorais ni pouvoir, ni palais, je vous demandais vous. Le dernier Tarras disparu, il reste Antonio; n'aimez-vous que le Prince : certes j'admire le connétable, mais c'est George que j'aime.

CAVALCANTI

Oui, vous êtes un ange! Mais ce roi sans merci en nous exilant de Tarente, m'exile aussi de vous!

TONIO

Le malheur réunit ceux qui aiment : je vous ai évoqué

en chevalier errant ; vous m'emportiez en croupe ; et puis je m'endormais le soir sur votre épaule.

CAVALCANTI

Vous exprimer le bien que me font vos paroles, c'est impossible : mais il faut de l'or et beaucoup d'or pour ne pas voir souffrir ceux que l'on aime.

TONIO

L'or? Est-ce si nécessaire !

CAVALCANTI

Hélas ! je puis vivre de rien, sans feu ni lieu, errant, mais que vous ayez froid, mais que vous ayez faim. Vous en pourpoint mal taillé et d'étoffe grossière, vos belles mains sans gants... La misère pour vous, la misère avec vous... jamais !

TONIO

Vous assombrissez un tableau où page je vous suis en votre voie de capitaine d'aventures.

CAVALCANTI

Eh ! la connaissez-vous, la vie du mercenaire et ses turpidités. Avez-vous entendu les ignobles chansons du reître en marche, le blasphème mêlé au hoquet de l'ivrogne et la sale promiscuité des camps. Votre beauté serait dans ce milieu brutal un objet de propos infâmes qui me mettraient l'épée en main, dix fois le jour.

TONIO

Quittez l'épée : professeurs ou marchands, nombreux

sont qui ainsi subsistent. J'y songe, vous savez peindre, je poserai, puisque je suis joli, on achètera mes portraits.

CAVALCANTI

Le jour où je mettrais la robe de pédant où j'assiérais ma fierté derrière un comptoir de marchand, vous m'aimerez peut-être encore, je me détesterais, vous voir portant mon encrier de corne ou bien aunant du drap dans l'arrière-boutique! Oh! Quant à reprendre mes pinceaux en une prostitution double et de mon art et de mon cœur...

TONIO

Vous m'affolez, en pensant me quitter, en pensant me trahir. Me trahir! je l'ai dit! Exilé, sans soldat, sans personne de suite, sur un rocher sauvage et battu par les flots, je resterais encore Tarras, prince d'Apulie, de par l'hérédité.

CAVALCANTI

Bien dit, royal enfant. Assurez-vous de ma fidélité tout le temps du malheur.

TONIO

Qu'il dure ce malheur qui seul vous retiendra *(par la porte-fenêtre du balcon ouverte d'où est venue la voix du Prince haranguant le peuple au second acte)*.

UNE VOIX *(chante)*.

Il fut un prince de Byzance
D'une telle vertu,
Qu'il ne distinguait pas
Les sujets des sujettes !
Admirez çà !

Quand il fallut se marier
Sans aviser personne
Naïvement il épousa
Monsieur son connétable
Voyez-vous çà ?

(Ils ont écouté avec stupeur, Cavalcanti aux derniers mots a saisi une arquebuse et court au balcon).

CAVALCANTI

Lèvres puantes qui bavez sur un ange, fermez-vous pour jamais !

La voix *(reprend)*.
Platon en son banquet
A toasté à la chose...

CAVALCANTI *(il tire).*

Toaste donc à la mort et râle ton refrain !

TONIO *(tumulte au dehors).*

Ah ! tu m'aimes... on chantait contre moi : et prudent politique, tu crées une occasion d'émeute...

CAVALCANTI *(au balcon).*

La place se déserte, balayée de panique, et. sur un civière processionnellement porté, le cadavre du vil chanteur. Des drôles suivent en criant sans doute que le connétable et le prince arquebusent de leur balcon le peuple pour se distraire... Prince pardonnez-moi.., Je suis un fou indigne.

TONIO

Te pardonner une imprudence, quand elle prouve ta tendresse?

CAVALCANTI

Oui vous êtes un ange et naturellement sublime !

TONIO

On est donc sublime dès qu'on aime ?

CAVALCANTI *(à genoux).*

Tonio, je t'adore !

TONIO

Enfin, te voilà donc, George que j'attendais. Tandis que ma couronne s'ouvre et tombe ; ce mot d'amour allume en mon cœur une étoile ! Un flot de plèbe ou de soldatesque va nous chasser bientôt de ce palais, eh bien, la mort saura unir ceux que la vie sépare.

CAVALCANTI

Plutôt que me quitter, tu préfères mourir.

TONIO

Je n'ai aucun mérite. Tu emplissais mon cœur pendant l'attente. Tu es venu, la vie te paraît inviable, nous la quittons, nous irons au delà. Adieu soleil qui nous désunirait ! Salut ! grande ombre du trépas qui va nous recevoir ensemble.

CAVALCANTI

Être impuissant à sauver ce ciel immédiat que tu m'ouvres, céleste cœur ! Ai-je donc mérité un tel amour ?

TONIO

C'est ton œuvre : tu l'as crée en moi, tu es le Prométhée qui m'apporta la divine étincelle.

CAVALCANTI

Est-ce un enfant? Est-ce une femme? Un ange?

TONIO

Je te dirai tout à l'heure un secret qui te rendra heureux à défaillir ; l'air lui-même ne doit pas l'entendre...

(*Bruit d'armes*).

Je connais tes pensées ; ma gloire est de les vaincre. Approche donc ta chère tête : n'est-ce pas que je parais avoir tout le ciel dans les yeux, car je l'ai dans le cœur...

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, GIACOMO, LE PROVÉDITEUR, LA MARQUISE LANSQUENETS

GIACOMO (*entrant par la fenêtre*).

Alerte, Monseigneur ! (*ils n'entendent pas*) le palais est cerné. Ce balcon, seule issue vous met aux mains de votre compagnie fidèle.

(*Les portes s'ouvrent : la Marquise et le Provéditeur entrent : les deux amants semblent ne pas comprendre*).

LA MARQUISE

Vous voyez qu'on n'avait pas menti...

LE PROVÉDITEUR

Qu'on les saisisse !

CAVALCANTI

Mon épée (*Giacomo la lui tend*).

TONIO (*à la marquise*).

Femme maudite !

GIACOMO

Au balcon, Monseigneur.

CAVALCANTI (*faisant reculer les gardes*).

Tarente et Saint-Georges ! Qui veut mourir ici ?
(*Il couvre la retraite du Prince*).

TONIO (*s'élance et prend le drapeau*).

J'emporte le linceul qui convient à un Prince, le drapeau de sa race !

LA MARQUISE

A demain, au combat, te talonner vaincu, aventurier félon, avec ton Prince de Byzance !

TONIO (*au balcon*).

A demain, au combat te tuer, femme impure !

CAVALCANTI

Demain, comme aujourd'hui, toujours, face à l'histoire!

QUATRIÈME ACTE

Une clairière.
Au troisième plan, rocher praticable.
Au deuxième, faisceau de lances, campement.
Au premier, sous une tente, un lit de camp.
Vesprée d'un beau soir d'été. Au lever du rideau Tonio dort et Cavalcanti le regarde.

SCÈNE I

CAVALCANTI et TONIO (endormi).

CAVALCANTI *(même jeu qu'au 2 du II).*

Comme il dort, confiant et beau ! Voilà bien la plus brève fortune de l'histoire ! Ce beau bâtard, ce fils de l'amour, comme moi aura régné trois jours : cela seul a coulé dans le sablier du temps, depuis l'aube où je le contemplais ainsi, avant de l'éveiller à son royal destin : c'est la seconde fois que je l'emporte en croupe. Oh ! cette chevauchée, m'a paru un calvaire... Mon rêve s'évapore, ma vie n'a qu'un seul but et qu'un mot et ce mot « c'est la mort ».

O le peu, le très peu, le presque rien, le rien que nos âmes, à la vôtre semblable pourtant, Seigneur Dieu ! La beauté vierge, par le plus noble amour servie, est vaincue sous le jeu régulier de la machine sublunaire...

Je jouerais mon éternité pour une chance de salut !

Providence, regarde : l'innocence qui dort par l'intelligence veillée. Les flots incohérents soulevés sur ces bords se heurtent, moins tumultueux que les éléments de mon âme qui luttent à se dévorer.

Vivre et mourir également m'effrayent. Vivre ! le cœur incendié d'amour horrible ! Mourir ! quand le bonheur me provoque et m'affronte !

Oh ! si je l'écoutais cette secrète voix « tu es aimé, tu aimes, emporte ton trésor et déserte la scène ; le bonheur c'est le droit ». Jésus qui m'avez fait le cœur, voyez ce qu'il contient de pervers et de juste?

Criminel innocent, victime volontaire, j'attends l'épée libératrice qui forcera cette prison du corps à laisser l'âme s'évader. En s'arrachant les yeux, Œdipe sauve Thèbes. Je m'arrache le cœur pour une idée de morale et de foi !

Suis-je un héros? Suis-je une dupe? Ah ! vienne l'action ! Ma pensée, épave, flotte sans gagner ni le large, ni le bord escarpé du devoir.

SCÈNE II

GIACOMO *(au second plan appelle).*

Monseigneur !

CAVALCANTI *(sort de la tente).*

Eh bien ! les forces.

GIACOMO

Six cents lances au moins.

CAVALCANTI

Qui commande ?

GIACOMO

Frédéric en personne, on dit que la marquise travestie suit l'armée...

CAVALCANTI

Plutôt, elle la guide *(à part)*. Deux amours de ma vie décidèrent, l'un donnait le bonheur et l'autre l'a brisé (*haut*). Crois-tu que Frédéric veuille lutter ce soir ?

GIACOMO

Il a pris le soleil à témoin de vous clore les yeux, avant que luise l'astre d'argent.

CAVALCANTI

L'ennemi est-il proche ?

GIACOMO

Le temps de réciter cinq chapelets.

CAVALCANTI

Aux armes ! Qu'on soit prêt !

(Mouvement parmi la figuration). Cavalcanti revient sous la tente.

SCÈNE III

TONIO et CAVALCANTI.

TONIO *(rêvant).*

Femme méchante, je vous tuerai avec le coup de Cavalcanti.

CAVALCANTI

Votre sommeil se hante de fantômes, fils du Réel.

TONIO

Impardonnable, j'ai dormi ; c'est le milieu du jour.

CAVALCANTI

Le soleil, comme une hostie de sang décline vers la mer.

TONIO

Je pourrai, cette nuit, poser ma tête sur votre épaule !

CAVALCANTI

Triste oreiller, l'épaule d'un vaincu !

OTNIO

Ou d'un vainqueur et lors, adorable coussin !

CAVALCANTI

La lune éclairera ce soir le dénouement de votre courte aventure, dernier Tarras ! Frédéric marche sur nous, la Giovanna l'accompagne.

TONIO

O l'exécrable, j'irai percer son lâche cœur au milieu des cuirasses !

CAVALCANTI

Vous êtes le drapeau et le drapeau ne se bat pas ; vous prierez les anges vos frères : leur aide seule vous sauverait.

TONIO

Si vous étiez blessé, si vous étiez.....

CAVALCANTI

Blessé, mourant même, je rapporterai le drapeau.

TONIO

Oh ! pour être guerrier, il ne faut pas d'amour au cœur. Dieu me punit d'avoir aimé, sans les connaître, l'aventure et la lutte. Je rêvais un saint George, invulnérable et invincible ! Cavalcanti, seriez-vous aussi prudent qu'Ulysse aussi brave qu'Hector, Agamemnon, Achille, et Judas Macchabée ! ma couronne est perdue. Obtenez la merci pour votre bande qui fut fidèle ; et disparaissent le prince

poursuivi et le connétable vaincu, pour faire place à Tonio heureux avec son frère George.

CAVALCANTI

Le devoir de son droit, oblige un prince à ne jeter son épée que brisée ; la bataille prochaine c'est un péage à la postérité.

TONIO

L'histoire ! l'écrire, c'est la faire; vous l'écrirez..... J'ai rêvé....

CAVALCANTI

Parfois le rêve est songe, alors il prophétise !

TONI

Nous mourrions tous les deux : je tuais la marquise ; vous m'êtes apparu sanglant et je me suis senti frappé ! Le prieur étendit les mains pour nous bénir et du ciel entr'ouvert une musique d'anges nous invitait à l'éternel bonheur, quand l'infâme marquise a barré le chemin ; de fureur, je me suis réveillée.

CAVALCANTI

Miroir incohérent de nos pensées du jour, le sommeil les reflète (*sonnerie de clairon, mouvement de Cavalcanti pour sortir*).

TONIO (*l'enlaçant*).

Tu ne partiras pas !

CAVALCANTI (*fiévreux*).

Dis à la flèche déjà couchée sur la corde tendue, dis à la

mine dont la mèche est à bout, au tigre replié et l'échine bandée pour l'élan, à l'oiseau des Romains : dis-leur « tu ne partiras pas ».

TONIO

Tu partiras, oui... lorsque je t'aurai dit mon secret.

CAVALCANTI

Enfantillage et digne d'une femme!

TONIO

D'une femme : oui, et cependant il n'est rien d'aussi intéressant pour un homme.

CAVALCANTI

Dérisoire côté des plus belles natures : proposer des énigmes au moment du danger.

TONIO

Ta calomnie repousse mon aveu, viens près de moi, tout près (*il entraîne Cavalcanti à lui*).

CAVALCANTI

Suis-je une dupe ou un héros : ici l'extase et, là-bas la tuerie ; ici le souriant amour, là-bas la rugissante haine ; ici la volupté ! et là-bas la douleur ; ici un moment de la vie éternelle, là-bas la mort banale du soldat ! Et cependant je vais là-bas ! Héros ou dupe !

TONIO

Tu ne me comprends plus, tu me rudoyes. Ai-je démérité en t'aimant chaque jour davantage ? Emporte mon secret il sera pour ton âme un cordial puissant (*sonnerie*).

CAVALCANTI

Parle vite, car au troisième appel du cuivre batailleur...

TONIO

Viens : je ne peux te dire que dans une caresse que par une caresse : je ne veux pas même te le dire, il faut que tu le sentes !

GIACOMO (*au dehors*).

Monseigneur ! il est temps.

CAVALCANTI (*s'élançant*).

Je reviendrai blessé, mourant même. rapporter ce drapeau (*il s'élance hors de la tente et aux hommes rassemblés*) : en avant tous, au cri de « Tarente et saint George. »

(*Exit et exeant*).

SCÈNE IV

TONIO (*hébété, sort de la tente*).

Parti il est parti. Misère ! me voilà seul au monde, plus que seul, la moitié de moi-même va souffrir et se battre, tandis que j'agoniserai inutile et pleurant ! De ce rocher, je puis l'apercevoir (*il monte sur le rocher praticable*).

O le fier chevalier, si la victoire est femme : elle se donnera. Comme il flotte en sa main, gaiement, le vieux drapeau de pourpre d'Apulie....

Pourquoi me suis-je tu? Etait-ce à lui de deviner en ce moment tragique ?

Quoi ! j'aime : la mort est là qui guette et je m'entête à je ne sais quelle pudeur ?

Ah ! je suis plus coupable que la Marquise et tout aussi funeste. Il aurait accepté de fuir, avec Antonia, sa princesse. Clarté terrible ! Il est allé mourir pour se défendre d'un amour que mon silence rendait horrible... je suis maudite !

SCENE V

TONIO, GIACOMO, puis LE MOINE

GIACOMO

Un capucin est là, votre Altesse !

TONIO (*allant au devant*).

Apportez-vous des nouvelles de paix !

LE MOINE

Il faut d'abord pacifier le ciel grandement, offensé.

TONIO

Vous connaissez l'offense qui me vaut tant de peine ? J'ai toujours obéi à Cavalcanti, cet esprit de lumière, cet être généreux.

LE MOINE

Ecoutant ce pécheur, vous avez attiré, et sur vous et sur lui, la colère céleste.

TONIO

Vaincu, le cœur saignant de crainte, je défaille ; et vous venez prêtre de Jésus-Christ m'accuser, ce qui importe peu : l'accuser, lui, qui meurt pour moi, à cette heure peut-être.

LE MOINE

A quel point vous êtes aveuglé ? Ignorez-vous le péché exécrable !

TONIO

Eh ! J'ignore tous les péchés, les exécrables et ceux qui ne le seraient pas !

LE MOINE

Ignorez-vous ?....

TONIO

Je suis beaucoup trop pur pour vous entendre. Allez ! (*se ravisant*). Un mot : affirmez-moi que je suis un pécheur ?

LE MOINE

La grâce aurait-elle touché votre altesse ?

TONIO

George, pardonne-moi ; tu as souffert, je le sens au discours de ce moine !

LE MOINE

Confessez-vous...

TONIO

Si je me confessais, vous ne comprendriez pas !

SCÈNE VI

TONIO seul, puis GIACOMO

Ce zèle obtus déclare monstrueux mon amour... Cavalcanti se dérobait à mon baiser... Tarente m'insultait par des chansons... C'est donc un crime affreux que d'être un androgyne, presque un ange et de ne pas savoir ce que le premier homme apprit, en désobéissant, à connaître le bien du mal...

Il y a deux jours, j'ignorais être femme et puis j'ai reculé à cet aveu, ne sachant accommoder ensemble ma nouvelle pudeur, avec ma tendresse infinie.

Ah ! ma raison faiblit à tous ces heurts.

GIACOMO

Votre Altesse, un parlementaire ! Que Votre Altesse se méfie.

TONIO

Je ne sais pas me méfier, je suis l'oiseau qui chante au ciel et que Dieu garde.

SCÈNE VII

TONIO — LA MARQUISE, en costume militaire les yeux bandés, amenée par GIACOMO qui lui ôte le bandeau

TONIO

J'ai vu peu de visage et je reconnais celui-là.

LA MARQUISE

Salut à Votre Altesse ! Le roi Frédéric tient pour seul coupable le condottiere et demande que Cavalcanti désavoué par vous...

TONIO

On ne déjuge pas ceux qui vous ont servi.

LA MARQUISE

J'accomplis un message, offrant à Votre Altesse de sauver sa couronne.

TONIO

Tombée d'un front digne, la couronne ne se ramasse pas dans la boue des traîtrises.

LA MARQUISE

Votre Altesse entend mal ; ni le supplice, ni la géole pour Cavalcanti, mais son bannissement ; et vous rentrez dans votre bonne ville.

TONIO

Tarente ne reverra pas l'Angelino sans Cavalcanti. Je ne suis prince que par lui (*à part*) et pour lui.

LA MARQUISE

Cette reconnaissance exagérée vous conseille au rebours des plus chers intérêts : abandonnez le condottiere.

TONIO

C'est le vœu d'une femme jalouse, non le dessein d'un roi ambitieux : Seriez-vous mandataire de cette marquise damnée..... (*grand bruit coupant la phrase*).

SCÈNE VIII

UN REITRE (*haletant au Prince*).

Malgré son grand courage, le Connétable plie, le nombre nous écrase. Cavalcanti bat en retraite vers vous (*à Giacomo et à ceux restés*). A la rescousse, car l'heure est décisive !

TONIO (*glacé d'abord, puis surexcité*).

O Madame Marie, secourez-nous ! Eh ! j'y songe un parlementaire pendant que se précipite l'action (*allant à la marquise et la reconnaissant*) Giovanna, vous osez me braver ici même. Ah ! puisque toutes deux en hommes déguisés, nous avons une épée au flanc...

LA MARQUISE

Ah ! je n'espérais pas te décider si vite. Les piques, les épées qui lui hachent la chair ne me vengeraient pas, si son dernier regard ne voyait ton cadavre !

TONIO

L'enfer est dans ton cœur et hurle par ta bouche.

LA MARQUISE

Ce lion de courage, même en morceaux coupé, même la veine ouverte, viendra pour expirer vers toi, mais vers toi expirante.

TONIO

Mon péché, mon cher péché (*elles se battent, la nuit vient*). Saint George, bénis la vierge épée d'une vierge !

LA MARQUISE

J'invoque seulement les démons de la haine !

TONIO

Au nom du saint amour, tu vas mourir du coup que lui-même inventa, sans confession, haïe de celui que tu aimes, frappée par ta rivale heureuse (*l'épée de la marquise l'effleure*).

LA MARQUISE

Blessée déjà, ton saint George t'oublie !

TONIO

Egratignée à peine ; j'attends, car je veux te porter sa

botte. Non ce n'est pas cela... Voici... Voici... Voici... Saint George, venge moi (*il la perce*).

LA MARQUISE (*tombe à gauche*).

Ah !...

TONIO (*se penchant*).

J'ai frappé au milieu du col, c'est bien la botte de Cavalcanti (*levant son épée*) gloire à saint George !...

SCÈNE IX

TONIO

Cris lointains : Tarente et saint George.
(*Tonio court et monte sur le rocher.*)

TONIO

Grand Dieu ! là-bas j'aperçois un lion... il traîne à ses flancs suspendue une grappe de hyènes ; à chaque vol de son épée, s'effondre l'ennemi, comme les blés d'automne au balancer des faulx.

Qu'il est beau, mon saint George, si beau... qu'oubliant de trembler je l'admire.... Vierge sainte il a chancelé... un fourré maintenant le cache... O minute mortelle... Dans la Bible, j'ai lu que Moïse obtint la victoire en étendant les bras (*il les étend*). Dieu des combats, Seigneur de toute force sois avec lui ; ta droite dresse-la ; ta droite montre-la ; ta droite... (*cris rapprochés*) « Tarente et saint George ».

O lâche que je suis ! La vie du bien aimé se joue et mon âme ne force pas mes bras à demeurer tendus.

O ridicule enfant qui te disais un ange, vierge banale, qui plies à la vulgaire fatigue, et voudrais commander à la mort !

(*Cris rapprochés*). « Tarente et saint George ».

Cette attente impuissante, entendre l'être aimé qui se bat et qu'on tue et rester là ! Non ! mourir plutôt que ce supplice (*elle descend du tertre*). Mon épée !

(Elle va pour gagner le combat quand des fuyards passent devant elle, traversant la scène en jetant leurs armes. Cris très proches, mais épuisés) :

« Tarente et saint George ».

SCÈNE X

TONIO. — CAVALCANTI. — GIACOMO.—FUYARDS

CAVALCANTI *(blessé, un tronçon d'épée à la dextre, le drapeau à la sénestre, d'un bond désespéré vient tomber aux pieds du prince qui le reçoit dans ses bras).*

Pardonnez-moi, j'ai fait ce que j'ai pu !

TONIO

Mon héros ! mon héros blessé ! Bien aimé, ton sang coule, ton sang, mon Graal, à moi !

CAVALCANTI *(s'est assis sur un tambour).*

Je ne suis qu'harrassé ; je vais m'étendre... la nuit me gardera. Toi, par cette route, le couvent de San Giorgio est à moins de deux lieues, Giacomo ?

TONIO

T'abandonner sanglant et seul, tu m'outrages !

GIACOMO

J'ai dépêché au moustier un varlet, avant l'action.

CAVALCANTI

Merci ! *(à Tonio)* Obéis !

GIACOMO

Votre fortune replie son aile pour jamais.... Je servirai des rois, après avoir servi saint George. — Donnez-moi ce tronçon d'épée.

CAVALCANTI

Qui désire, mérite : prends et si je défaille... *(faiblesse)*.

UN FUYARD

Le roi et le provéditeur sont là : ils veulent l'un le drapeau et l'autre.... *(il aperçoit le cadavre de la Marquise, Giacomo le porte hors du théâtre à gauche)*.

CAVALCANTI

Va, fuis mon Tonio.

TONIO

Tu oublies que je suis un Tarras.

CAVALCANTI

Trop tard ! votre épée, Tonio *(il se redresse)* « Tarente et saint George. »

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC, LE PROVÉDITEUR, soldats portant des torches.

CAVALCANTI

Roi, es-tu chevalier? je te provoque !

LE ROI

Es-tu condottiere? regarde ton épée de page, image de ton dessein d'Orlando Furioso. L'Arioste jamais n'eut rêvé ce modèle.

(Cavalcanti fait de vains efforts pour se tenir debout, le provéditeur le frappe par côté).

CAVALCANTI *(reculant).*

Lâche !...

LE ROI

Dernière scène d'une excellente tragédie.

TONIO *(qui a reçu Cavalcanti expirant).*

Je ne suis qu'un enfant, j'ignore tout des choses de la guerre, mais ta mère a péché, Frédéric, ton âme est d'un valet.

LE ROI

Emparez-vous, sans la blesser, de cette couleuvre qui s'essaye à siffler en vipère.

TONIO

A bas manants! ma cuirasse défie votre brutalité, sujets rebelles *(il enroule le drapeau autour de sa poitrine)*. Histoire, ô voix au sûr écho, proclame un jour que le dernier Tarras, à quinze ans, sut mourir, toujours, hautaine Altesse.

LE ROI

Hola! des Siciliens ; ceux de Tarente sont médusés par ce lyrique éphèbe! Sus! *(au Provéditeur)* ce cadavre là-bas nous l'offriront à la Marquise, Hérodiade de ce Jean d'aventure.

(Pendant ces mots, Tonio entouré tourne autour de la tente qui se renverse sur lui).

TONIO *(disparaissant)*

Je le rejoins dans la mort bienheureuse.

LE ROI

De cette rebellion tout est blessé ou disparu ; en retraite ; allons vider les coupes, après ces coups.

LE PROVÉDITEUR

La marquise? j'en suis inquiet?

LE ROI

A Tarente, je gage, elle nous prépare un festin. Vous avez l'épée spirituelle, vengeant du même coup, le double et différent honneur et du mari et de la femme.

SCÈNE XII

Silence bientôt absolu, après une sonnerie de trompettes. La nuit se lève, la lune éclaire le champ de bataille ; à gauche le cadavre de Cavalcanti, à droite Tonio presque englouti sous la tente : cadavres et armes épars.

TONIO *(râlant)*

A moi,.. George ! à moi... Cavalcanti... Mort ? non car je vis... j'étouffe... Oh !... si d'un effort je rejettais ce qui m'opresse *(elle parvient à s'accouder)*. Mon paradis pour le revoir, mort ou vivant, je le donne... Vivant, il chercherait, il trouverait son petit prince... George... ma voix est comme un instrument brisé... Ah ! ce cor qui pendait à ma ceinture... mon dernier souffle suffira, Dieu m'aidant, à le sonner *(elle sonne par trois lents appels, chaque fois le corps de Cavalcanti tressaille ; après le troisième appel elle retombe évanouie.)*

CAVALCANTI

Le cor a vibré... mon oreille a reconnu le son. Evacuée par les idées, ma tête s'engourdit et mon corps immobile n'obéit plus à ma vacillante pensée.

Je suis seul... et la brise du soir passe... Je n'ose un mouvement... semblable à ces statues aux membres rapportés, si j'allais me disjoindre en remuant... La fade odeur du sang obsède ma narine... Blessé ? oui, mais de quelle blessure... La lune poudroie... depuis quand, fait-il nuit ? Pourquoi cette torpeur, qui malgré mon effort, éteint la conscience... chasse le souvenir...

Un désir de sommeil me presse, impérieux irrésistible ! Je souhaite un repos sans réveil... Tandis qu'une voix lointaine, sourde, monotone, répète : « lève-toi, dresse-toi : jamais il ne fut plus urgent de penser et d'agir... » Epouvante ! le voile se déchire que la mort étendait : je me souviens... de tout, je suis blessé à mort,.. C'est le champ de bataille... Tonio !... Tonio, c'est toi qui m'appelais... et si impérieux que je suis revenu vers la vie... où es-tu ? où est-il ! (*il se soulève*) à chaque effort, je me sens expirer.

Injuste ciel ! destin aveugle ! Antonio mon ange, on me l'aura tué... et plus assez de sang pour la vengeance... ni de souffle pour l'appeler (*il se traîne*). Qu'importe ma douleur à cette nature sereine ?

La nuit bleue, indifférente, de toutes ses étoiles aux regards curieux, contemple mon désespoir... mon impuissance...

Mourir ! dans ses bras, c'eût été une extase.

O la bénie, voluptueuse mort, mais non ! non !... M'entends-tu, Providence, œil de Dieu et son bras, éternelle invoquée, vois ton œuvre, et rie et raille, brocarde et ironise le mortel idiot, qui meurt désespéré pour avoir cru en toi.

J'ai tout sacrifié pour un scrupule, selon la loi chrétienne et ce moment d'enfer, voilà ma récompense ! O Justice d'en haut, quel homme t'a jamais vu présente en sa vie ; les anciens ont raison, l'ananké implacable ! Saint George que je souffre ! ... Mes mains s'épeurent à tâter ces cadavres... Si je touchais le sien ! Horreur !

(*Il arrive se traînant où gît Tonio, la tunique déchirée*).

Un sein... un sein de femme... Ici... Serais-je hallu-

ciné... La fièvre fausse mes sens... Attendons un rayon de lune... (*Le rayon bientôt tombe sur Tonio*).

C'est lui... et lui c'est elle !... Dieu juste ! et c'est ici que cela se révèle sur ce champ de carnage, de l'enfant adorable jaillit la femme bien aimée !

O mon Antonia ! ma princesse es-tu vive ? Elle respire encore : d'affreux rubis perlent son jeune sein. O sanglante rosée, sur cette fleur pas éclose. Un ruisseau ici près (*effort*) O rage ! Mes yeux devraient donner leur eau. Ah...

TONIO

Oh !... George... qui me caresse ?... Qui me baise ?... C'est toi, mon aimé... Oh ! vite, écoute ce secret... Je suis femme et tienne toute entière.

J'aurai vécu sans revêtir la robe de la vierge ; notre premier baiser aura le goût de mort et pour lit, le champ de bataille.

N'importe... je me donne toute, blessée, mourante, mais vierge et princesse. Que l'air indifférent ne se mêle pas à nos souffles, maintenant comptés et précieux...

Tes lèvres pour mourir, tes lèvres pour guérir, tes lèvres et qu'un baiser commence notre éternité...

(*Long baiser, étreinte que disjoint Tonio*).

CAVALCANTI

Pourquoi as-tu cessé l'extase ?

TONIO

Pour la seule parole qui vaille le baiser : j'ai péché, j'ai tué la marquise je t'accompagne en purgatoire,

CAVALCANTI

Délire!... Voici la mort... Qu'Antonia se confonde avec George ; qu'au delà, de ce double trépas un seul être jaillisse.

(Etreinte et immobilité).

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, LE PRIEUR, MOINES (portant une civière et des torches).

LE PRIEUR

Le vais-je retrouver mon pauvre moinillon? Que sera devenu le noble condottière?

UN MOINE

Les voici !

LE PRIEUR

Dieu les unisse dans la vie éternelle !

AUTRE MOINE

Ils ne sont pas froids ; encore ils vivent !

LE PRIEUR

Au couvent! Hâtez-vous! Purifier leurs âmes, unir leurs mains et puis les rendre à l'ange de la mort et époux et absous : Dieu le voudra.

UN MOINE

Le trajet les tuera : ou il faut un miracle !

LE PRIEUR

Eh bien ! en route : le miracle, c'est le geste de Dieu ; ce geste permanent exauce qui supplie ; nous supplierons.

CINQUIÈME ACTE

Décor du premier Acte.
Le rideau se lève sur le scène vide.

SCÈNE I

LE PRIEUR. — LE CHŒUR

CHŒUR *(dans la coulisse, avec orgue).*

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla
Teste David, cum Sybilla.

LE PRIEUR *(paraît seul sur le seuil: jeu de scène du 1er acte, assombri).*

CHŒUR

Quantus tremor est futurus
Quando judex est venturus
Cuncta stricte discussurus.

LE PRIEUR

Elle a l'aspect d'une martyre aux Catacombes! Mais sa joie de femme aimée apparaît sous sa pâleur ; un sourire de paix dénature les signes précurseurs de la mort, devenue un départ pour l'amour.

CHŒUR *(dans la coulisse).*

Tuba mirum spargens sonum,
Per sepulchra regionum
Coget omnes, ante Thronum.

LE PRIEUR

Je comprends que nos pères, navrés, accusent en secret la Providence ; ils chantent mais leur pleur coule à chaque verset. C'en est fait de leur adoration : le Fratre, le Fratrelletino va mourir ; ils implorent, ils attendent un miracle.

CHŒUR

Mors stupebit et natura
Cum resurget creatura,
Judicanti responsura

LE PRIEUR

Sur ce sol d'Italie, les idées fatalistes sont vivaces encore. Contre l'arrêt d'en-haut, moi-même je murmure.

CHŒUR

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur,
Unde mundus judicetur *(La porte du fond se ferme et assourdit le chant).*

LE PRIEUR

Pénitences, prières, nuit et jour n'ont pas sauvé la vierge et pure héroïne.

Pas même une semaine, elle partit si gaie !... Le havre

si tôt quitté, sa frêle nef s'engloutit !.... Elle les a revus ces murs du palais de Tarente... il est venu, triste et fort, charmant et redoutable le George bien aimé ;... et la mort l'oppresse maintenant, non plus l'ennui !

De quel air, elle disait : « mon moustier, c'est le monde vaste et vivant, je suis prieur du nuage et du vent.... » Elle voulait mille aventures ; une seule a suffi, ce beau lis est brisé. Je les ai confessés tous deux : ô noble couple ! Elle a souhaité mourir sous le froc monastique, elle est vierge, elle est ange. Je l'ai permis !

SCÈNE II

LE PRIEUR. — LE P. AMBROGIO

LE PRIEUR *(remontant).*

Eh bien !

P. AMBROGIO

Tonio demeure en léthargie.

LE PRIEUR

Et Cavalcanti ?

P. AMBROGIO

Le Condottiere, appuyé aux marches de l'autel, la contemple en une extase calme : de moment en moment il boit de l'élixir d'Arnaud de Villeneuve.... et cet alcool puissant lui permettra d'attendre sa princesse, pour partir avec elle.

LE PRIEUR

Je serais à prier avec vous si je pouvais assister aux larmes passionnelles que verse mon couvent, auprès d'une princesse en froc dominicain et que son fiancé adore, au pied même du saint autel.

P. AMBROGIO

Ils vont mourir : faisant fléchir la règle, vous êtes grand et bon.

LE PRIEUR

Et coupable, peut-être.

P. AMBROGIO

Oh ! de ce péché-là, auguste abbé, nous acceptons le dam, tous !

(Exit).

SCÈNE III

LE PRIEUR, — LE TOURIER

LE TOURIER

Révérend Père Abbé, des paysans apportent un blessé.

LE PRIEUR

Pourquoi ici ? si loin, du lieu où il tomba ?

LE TOURIER

Ce mourant a demandé en grâce qu'on le reçut au moustier.

LE PRIEUR

Eh bien ! dans cette salle *(Exit le Tourier).*

Elle diffère de tous nos meilleurs sentiments, cette divine charité, que Dieu commande, que Jésus apporta.

Hier, seul objet de ma crainte, le moinillon absorbait tout mon cœur : et quand je l'aperçus uni au condottiere, non je n'écoutai pas si un râle à côté implorait l'absolution suprême, j'emportai la vierge et le héros.

Pardonnez-moi, grand Dieu, d'être si mauvais moine et de garder, en mon saint ministère, une prédilection coupable pour la beauté et la valeur.

SCÈNE IV

LE PRIEUR. Le Tourier précède deux paysans portant sur un brancard grossier. LA MARQUISE expirante en costume du IV acte.

(Puis exeunt).

LA MARQUISE

Cavalcanti ?

LE PRIEUR

Giovanna Buodelmonte ?

LA MARQUISE

Tu ne dois pas te souvenir des confessions !

LE PRIEUR

Antonio ; pauvre ange que de péchés j'aurai commis pour toi ?
(Haut) Le Père Ambrogio, médecin du moustier va venir. Après un pansement, j'écouterai l'aveu.

LA MARQUISE

Non, pour le médecin ; non, pour le confesseur!

LE PRIEUR

Hors de ces deux secours que je vous dois...

LA MARQUISE

J'ai voulu expirer dans l'air que sa chère poitrine respire.

LE PRIEUR

Eh ! savez-vous s'il vit.

LA MARQUISE

Il vit puisque je vis : ma volonté d'enfer le suivra dans la mort.

LE PRIEUR

Blessée, des soins ; mourante, le sacrement....

LA MARQUISE

Je me confesserai après l'avoir revu.

LE PRIEUR

Meurs donc, impénitente !

SCÈNE V

CAVALCANTI paraît au fond, soutenu par deux moines, LE PRIEUR vivement rabat le manteau qui couvre la marquise.

LE PRIEUR

Dieu vous garde de démence mon fils !

CAVALCANTI

Dieu, mon père, ne me garde pas (*il s'assied dans la cathèdre les moines sortent. Le Prieur masque la civière où gît la marquise*).

Les chauves-souris du trépas vainement touchent mes sens, du velours mouillé de leurs ailes : l'élixir exacerbe mes nerfs infiniment sensibles. Et j'ai quitté la vue de ma chère princesse : afin de durer, lampe vacillante jusqu'à ce dernier souffle de la bien-aimée qui, s'exhalant, m'éteindra.

Le corps regrette, comme une âme, les joies non éprouvées et entrevues, Ce râle de l'instinct un moment m'a troublé. Voici le calme, précurseur des béatitudes sereines ! Je me sens déjà étranger aux choses de la terre ; surgissant, la Buodelmonte ne me troublerait pas de colère.

LA MARQUISE (*se soulevant*).

Vraiment · Je veux t'entendre me maudire !

CAVALCANTI

Vous vous flattez. J'ai vécu pleinement, j'attends que ma chère moitié soit prête au radieux départ.

Tordez vos mains, car vous n'aviez rien pu !

Lorsque sanglant, je cherchais mon idole parmi les morts, j'ai blasphémé de Dieu l'ineffable miséricorde. Maintenant elle apparaît, et mon esprit survivant à ma chair vous dit merci à vous, hasard, qui m'avez exaucé.

LA MARQUISE

Pitié !

CAVALCANTI

Oui · Par quel autre sentiment, vous parlerai-je ?

J'étais bien malheureux hier, je me croyais un monstre et voici que de Tonio blessé surgit Antonia et vous, instigatrice de ma perte, fûtes de la fée de l'exquise métamorphose. Par vous nos lèvres ont connu le baiser, nos bras se sont étreints, et sur ce lit funèbre devenu nuptial, la mort, la douce et la bénigne, a su mêler nos sangs, mieux que l'amour,

S'être senti mourir, dans les bras de l'aimée, elle-même mourante : rien n'est à vivre, après cela !

LA MARQUISE

Féroce et sans pitié, dis seulement que tu me plains !

CAVALCANTI

Non, en mon cœur rempli d'amour, aucun sentiment ne pénètre. (*au Prieur*) Saint Prieur, dès que mon adorée princesse ouvrira ses beaux yeux, je serai délivré de cette moribonde.

LA MARQUISE

L'amour est tout puissant, quand on en meurt. Ma jalousie se dressera, au delà du tombeau, toujours sifflante

je serai la harpie inévitable, l'Euménide obstinée : le cri de mon enfer, discordant et sauvage, tu l'entendras, du ciel ! Ma haine, je la sens éternelle, comme mon âme qu'elle emplit.

CAVALCANTI

Ton âme va mourir !

LA MARQUISE

Tu blasphèmes ta foi, pour me désespérer !

CAVALCANTI

Non ! Si le battant discordement la frappe, on voit la cloche se briser : ainsi l'âme se fêle aux frappements de la discordante haine.

LA MARQUISE

Le damné blasphémera toujours, et Giovanna toujours te maudira.

CAVALCANTI

Non, au delà de la vie, que tu quittes en criant, ne pouvant pas monter, il te faudra descendre les degrés de l'instinct. Ton âme, étincelle indignée, remontera vers Dieu, dépersonnalisée. Alors larve de vie, tombée au végétal peut-être !.. Entends-tu ce caillou, qu'un pied indifférent a poussé dans le gouffre, cette pierre quelconque parmi la poussière, c'est toi et ce gouffre se nomme le néant !

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS ; des moines apportent TONIO sur une (civière P. AMBROGIO.

LA MARQUISE

Oh !

TONIO *(comme endormi et délirant).*

Beau chevalier, qui avez pris mon âme, quand viendrez-vous? O mon frère céleste qui devez m'emporter parmi mille aventures, vous tardez bien!

P. AMBROGIO

Elle a dit : « menez-moi près de George » et puis, a déliré !

TONIO

Dieu m'a fait joli et joyeux et vous m'avez fait triste.

LA MARQUISE

Je meurs de les voir réunis : je vais aller dans la mort les attendre !

LE PRIEUR

Vos victimes ont pardonné et Dieu dépasse en miséricordesa créature ; je suspends sur vous l'absolution ?

LA MARQUISE

Non !

LE PRIEUR

Cet instant décide de l'éternité : vous ne pouvez parler, faites un signe de repentir, tournez vers moi la tête...

LA MARQUISE *(fascinée par le groupe des amants se dresse et retombe morte).*

Oh !

TONIO

Je l'ai tuée et cependant j'entends sa voix. A toi Giovanna... à toi ce coup... Je suis femme, entends-tu, et plus femme que toi, vierge !

CAVALCANTI

Délivrez, Bon Prieur, notre agonie, de ce cadavre.

LE PRIEUR *(fait signe aux moines).*

Frères !

UN MOINE

A la chapelle ?

LE PRIEUR

Y pensez-vous, une damnée !

Exeunt.

TONIO

O mon frère céleste, tandis que mon cœur vous appelle. Que faites-vous ?

CAVALCANTI

Je te contemple, je t'adore et je baise ta main.

TONIO

O vie sois-moi propice, je ne fais que passer... Prince le jour, pour tous; la nuit, princesse et pour lui seul. Androgyne... Je suis femme aussi vrai que tu es un héros.·. un baiser... oui c'est tout quand on aime... Je suis de la patrie le vivant ostensoir, je suis, ô peuple, ton hostie... La vie te paraît inviable nous irons au delà.

CAVALCANTI

Ma vue se trouble : je défaille, donnez-moi ce cordial...

LE PRIEUR

Elle semble revenir au réel ; en hâte, mes enfants, la mort nous presse.

TONIO

Où suis-je? Mon George pardonne à ma faiblesse, je dormais quand tu m'éveillas prince, je me réveille épouse et tienne maintenant... Que tu es pâle, cher amour, tu souffres... moi aussi, un peu. Prieur, nous parlerons de vous à Dieu : vous êtes un grand saint.

LE PRIEUR

Enfants, recueillez-vous ; vous allez échanger votre foi.

Au nom du Dieu vivant dedans l'Eucharistie qui mourut sur la croix, nobles âmes, pleines d'un pur amour, et dignes de prendre essor ensemble,

Répondez :

Antonia Tarras-Amalfi, acceptez-vous le Seigneur Cavalcanti pour maître.

TONIO

Oh ! pour l'éternité, je suis sienne.

LE PRIEUR

Georgio Cavalcanti, donnez-vous votre nom, votre vie à la princesse Antonia.

CAVALCANTI

Et ma vie et ma mort et mon salut, je les lui donne.

LE PRIEUR

Au nom du Dieu vivant, soyez époux indissolublement.

CAVALCANTI

Je suis donc exaucé, Dieu juste, cette mort devient digne de moi.

TONIO

O toi, mon compagnon du Ciel, dans la suprême aventure, ô saint George, merci !

Exit le Prieur.

SCÈNE VII

TONIO (sur la civière), — CAVALCANTI (auprès).

TONIO

Nous voici seuls : me voilà toute à toi !

CAVALCANTI

Nous sommes trois : la mort, tu l'oublies, la grande paranymphe.

TONIO

La mort, je la salue de mon sourire ! Qui donc la disait laide ?

CAVALCANTI

Nos pauvres corps blessés ne sont pas des truchements d'amour, des instruments de joie : ils nous séparent, au lieu de nous unir.

TONIO

Comme deux goëlands essorant vers le Ciel, le vrai Ciel, nous allons faire ensemble le voyage infini.

CAVALCANTI

Nous serons le couple incomparable et des saints envié.

TONIO

Ma main fut homicide et m'associe à toi.

CAVALCANTI

Elle te provoqua ! L'absolution a lavé nos deux âmes.

TONIO

Et mon péché m'a rapproché de toi. Hélas ! Ce corps que je m'en vais quitter, tu l'as aimé, admiré, te croyant criminel, ce corps d'une beauté maintenant inutile, la terre seule l'étreindra : et la vierge est livrée aux caresses des vers ignobles de la tombe.

CAVALCANTI

N'évoque pas cet atroce regret.

TONIO

O chair calomniée, chair admirable et sainte, étroite compagnonne de notre cœur dolent, dolente comme lui plus que pitoyable....

CAVALCANTI

O toi qui pourriras! Si tu n'es que d'un jour, si tu n'es que d'une heure : glorieux est ce jour et féconde cette heure, rien ne nous vient du ciel que tu ne truches pas.

TONIO

Ce sont les lèvres qui disent l'ineffable avant les mots.

CAVALCANTI

Ce sont les yeux qui lisent les symboles avant l'esprit.

TONIO

Quelle gloire d'avoir connu l'amour en plénitude, amant sans le péché et sans la chair, époux.

CAVALCANTI

Rien ne sera changé à nos tendresses dans la vie éternelle.

TONIO

Tiens... C'est la place de l'époux. Tu hésites ?

CAVALCANTI

Non, je souffre !

TONIO

Je peux sans impudeur t'attirer sur la couche d'où nul encore ne s'est levé. Maintenant, un baiser !

CAVALCANTI

Le dernier, puisque nos lèvres vont blêmir.

(Long baiser).

TONIO

Mon âme n'est plus sur mes lèvres ; mon âme est dans mes yeux... Je vois le paradis vermeil... Voici les neuf chœurs... Es-tu prêt, je ne peux plus rester dedans mon corps.

CAVALCANTI

Attends-moi, Bien Aimée ; ma vie s'obstine....

TONIO

Hâte-toi ! Pour résister à cet appel des anges, combien il faut t'aimer... Oh ! je souffre... Patientez Séraphins... Sans lui, je ne viens pas....

CAVALCANTI

Tu souffres ; n'attends pas, je te suivrai....

TONIO

O penseur, je suis voyante maintenant : le sexe nous quittera ensemble ; un élu est fait de deux êtres sublimés en un ange.

(*Eclat*) Nous sommes pardonnés, mes indulgences ont suffi ; des chérubins nous tressent des couronnes et préparent les palmes... Ah ! ma mère me tend les bras, je vais donc la connaître... Le Dante me fait signer de ne pas m'obstiner et que je suis la Béatrice... Je monte... Viens... Suis-moi... Jésus... Marie... Ah ! saint George, merci !

CAVALCANTI

Son corps froidit ; son regard ébloui reste fixe ! L'âme s'est envolée de sa geôle splendide.

Et moi que fais-je ici ?

O stupide liqueur qui me retient encore à la vie... Un céleste reflet l'auréole ; elle m'invite du sourire.... Chérubins aidez-moi à mourir, j'entends déjà la musique céleste et cependant je vis? Quel péché me rive encore à ce monde mauvais.

Corps exécré, vil fourreau, rouillé sur la lame je saurai t'arracher ! *(il arrache ses bandages et va mourir sur le corps de Tonio).*

SCÈNE VIII

LE PRIEUR et LES MOINES. — Les moines viennent s'agenouiller.

LE PRIEUR

Sonnez un *lætare* ! Ne pleurons pas, mes frères, deux esprits vont à Dieu, deux âmes de lumière ! Anges, recevez-les . .

RIDEAU.

LE PRINCE DE BYZANCE

REFUS DE L'ODÉON

DRAME WAGNERIEN EN CINQ ACTES

A été refusé, au théâtre national de l'Odéon, le 7 avril 1890, en ces termes, par M. Porel :

MONSIEUR,

La situation de Cavalcanti, qui croit le prince Tonio un homme et qui l'aime « mystiquement » ; celle de Tonio se disant androgyne ou ange ; l'accusation de sodomie lancée par la marquise sur vos deux héros : tout cela ferait votre drame effroyablement dangereux à la représentation. De plus, si étrange, si curieux qu'il soit, il est d'une longueur formidable. Enfin, ce qui est plus grave, je crains bien que le public ne puisse comprendre les sentiments et le langage de vos personnages. Il y a dans votre œuvre du mysticisme, du néo-platonisme, de la philosophie quelque peu ténébreuse, des abstractions... ; de très belles choses qui, à mon avis, effrayeraient la grande masse des spectateurs, à qui je dois songer malheureusement en montant une pièce qui coûterait fort cher.

Pour ces raisons, Monsieur, j'ai le regret de ne pouvoir accepter votre drame le *Prince de Byzance*.

POREL.

LE PRINCE DE BYZANCE

DRAME WAGNERIEN EN CINQ ACTES

REFUS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

A été refusé, au théâtre national de la Comédie-Française le 27 mai 1891, par M. Jules Claretie.

CHER MONSIEUR,

Je ne vous conseille point de présenter officiellement le *Prince de Byzance* aux lecteurs de la Comédie.

Ils vous diraient, après moi, que votre drame romanesque ne serait certainement pas reçu par le Comité.

« C'est mon *Rienzi*, m'avez-vous dit quand vous me l'avez apporté, mon *Rienzi* en attendant mon *Lohengrin*.

Eh bien, dans un drame, toute la musique du monde ne peut remplacer l'action, une action claire, précise, nettement définie.

La forme, quelque précieuse qu'elle soit (précieuse dans le bon sens) ne donne pas la vie aux êtres que le public doit et veut comprendre. Le lyrisme de vos personnages ne remplace pas l'humanité, qui, sur les planches, est la grande et peut-être la seule vertu.

Je ne méconnais pas l'œuvre d'art que vous m'avez fait lire, mais je ne crois guère à la possibilité de la représentation du *Prince de Byzance* sur un autre théâtre que celui que pourrait diriger quelque roi de Bavière.

En France, l'art dramatique ne chevauche pas encore sur un cygne.

Et maintenant, allez-vous encore me trouver le mieux bienveillant des écrivains ? Je crains que non. Mais je suis, de vos lecteurs, le plus attentif et le plus curieux, un des plus dévoués aussi, et je reste cordialement à vous.

JULES CLARETIE.

LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

SCHEMA DE CONCORDANCE

PREMIER SEPTÉNAIRE

I. — **Le Vice suprême, 1884** : diathèse morale et mentale de la décadence latine : *Mérodack*, sommet de volonté consciente, type d'entité absolue ; *Alta*, prototype du moine en contact avec le monde ; *Courtenay*, homme-destin insuffisant, envoûté par le fait accompli social ; *L. d'Este*, l'extrême fierté, le grand style dans le mal ; *Coryse*, la vraie jeune fille ; *La Nine*, androgyne mauvais, ou, mieux, gynandre ; *Dominicaux*, pervers conscients ; caractère d'irrémédiabilité résultant d'une théorie esthétique spécieuse pour chaque vice, qui tue la notion et partant la conversion. Chaque roman a un Mérodach, c'est-à-dire un principe orphique abstrait en face d'une énigme idéale.

II. — **Curieuse, 1885** : phénoménisme clinique collectif parisien. Ethique : *Nébo*, volonté sentimentale systématique. Érotique : *Paule*, passionnée à prisme androgyne. La Grande Horreur, la Bête à deux dos, dans la *Gynandre* (IX), se métamorphose en dépravations unisexuelles ; *Curieuse*, c'est le tous-les-jours et le tout-le-monde de l'instinct ; la *Gynandre*, le minuit goétique et l'exceptionnel.

LE FILS DES ÉTOILES

WAGNÉRIE KALDÉENNE EN TROIS ACTES

DU SAR PELADAN

Refusée à la Comédie-Française le 3 mars 1892 et à l'Odéon le 18 mars

---

CHER MONSIEUR,

« J'ai lu le *Fils des Étoiles*. C'est un poème dialogué d'une belle langue savante, mais ce n'est pas un drame. Je ne crois pas que, continuant sur ce ton, vous puissiez faire œuvre qui rencontre un théâtre pour être présentée au public. Votre pièce est quelque chose comme de la musique littéraire ; elle ne s'adresse qu'à quelques artistes, et je dirai presque à quelques initiés.

« Vous me demandez mon sentiment très net ; je vous le donne. Vous ajoutez qu'il peut être sévère. Non, il ne l'est pas. On a toujours un faible pour une œuvre d'art.

« Croyez, je vous prie, cher Monsieur, à ma sympathie littéraire, et au plaisir que j'ai à lire vos livres, moi qui ai connu Eliphas Lévi, il y a déjà longtemps.

« Très cordialement à vous.

« JULES CLARETIE.

« 3 mars 1892. »

A été représenté pour la première fois aux soirées de la Rose † Croix le 19 mars 1892.

L'Androgyne Œlohil a été créé par. . . .	Mlle	Marcelle Josset.
Izel.	Mlles	Suzanne Avril.
La Courtisane sacrée.		Renée Dreyfus.
L'Archimage d'Ereck.	MM.	Maurice Gerval.
Le Patesgi Goudéa		Reigers.

A été repris au Palais du Champ-de-Mars le dimanche et lundi de Pâques 1893.

III. — **L'initiation sentimentale, 1886** : les manifestations usuelles de l'amour imparfait, expressément par tableaux du non-amour, qui résulte de l'âme moderne générale, faute d'énormon sentimental chez l'individu.

IV. — **A cœur perdu, 1887** : réalisation lyrique du dualisme par l'amour ; réverbération de deux moi jusqu'à saturation éclatante en jalousie et rupture ; restauration de voluptés anciennes et perdues.

V. — **Istar, 1888** : la race et l'amour impuissants dans la vie moyenne. Massacre nécessaire de l'exception par le nombre, ligue antiamoureuse des femmes honnêtes transposant la pollution en portée de haine.

VI. — **La Victoire du mari, 1889** : la mort de la notion du devoir ; le droit de la femme. Antinomie croissante de l'œuvre et de l'amour ; corrélation de l'onde sonore et de l'onde érotique ; invasion des nerfs dans l'idéal sensation de Bayreuth.

VII. — **Cœur en peine, 1890** : départ d'un nouveau cycle ; *Tammuz* n'y est qu'une voix qui prélude aux incantations orphiques de la *Gynandre ; Bélit*, passive, radiante, y perçoit sa vocation d'amante de charité qui s'épanouira dans la Vertu suprême. Elle y évoque une des grandes gynandres, *Rose de Faventine* (XI). — Roman à forme symphonique, préparant à des diathèses animiques invraisemblables, pour les superficiels lecteurs de M. de Voltaire.

SECOND SEPTÉNAIRE

VIII. — **L'Androgyne, 1891** : monographie de la Puberté, départ pour la lumière d'un œlohite ; *Samas* épèlement de l'amour et de la volupté. Restitution d'impressions éphébiques grecques à travers la mysticité ca-

tholique. Clef de l'éducation et anathème sur l'Université de France. La quinzième année du héros moderne, c'est-à-dire du jeune homme sans destin que son idéal; monographie de toute la féminité d'aspect et de nerfs compatible avec le positif mâle.

Stelle de *Sénanques*, étude de positivité féminine, puberté de *Gynandre* normale.

IX. — **La Gynandre, 1892** ; phénoménisme individuel parisien. Èthique : *Tammuz*, protagoniste ionien orphique, réformateur de l'amour ; victoire sur le lunaire. Érotique : usurpation sentimentale de la femme. Grandes Gynandres : Rose de Faventine, Lilith de Vouivre, Luce de Goulaine, Aschera, Aschtoret, personnages réapparaissant de l'*Initiation sentimentale*. L'Habitarelle, la marquise de Nolay, Lavalduc y reviennent aussi, la Nine et partie des dominicaux. En ce livre se retrouve le grouillis de soixante personnages qui fait préférer le I de l'Éthopée aux suivants ; en ce livre aussi, toutes les déformations de l'attract nerveux, les antiphysismes et la psychopathie sexuelle, d'où il découlera que les auteurs récents ont tous touché à cette matière en malpropres et en niais.

X. — **Le Panthée, 1893** : l'impossibilité d'être pour l'amour parfait, sans la propicité de l'or. Amour parfait entre deux œlohites, égrènement des circonstances plus fortes que la beauté et le génie unis par le cœur. Démonstration que l'amour dans le mariage ne peut être tenté que par les riches ou les simples.

XI. — **Typhonia, 1893** : héros, Sin et Nannah : Stérilisation de l'unité par le collectif provincial. Démonstration de la nécessité de la grande ville pour désorienter la férocité de la bourgeoisie française ; sermon du P. Alta sur le péché de haine ou péché provincial.

La province n'existe pas pour la civilisation : le vice lui-

même ne la polit pas. Aucun génie ne résiste au face à face avec la province. Envoûtement par le collectif.

XII. — **Le dernier Bourbon, 1895** : la race et l'honnêteté décadentes plus funestes que la vulgarité et le vice. Problème de la politique. La raison monarchique et la déraison dynastique, en le cas Chambord. Personnages du *Vice suprême* : le prince de Courtenay, le prince Balthazar des Baux, Rudenty (*Curieuse*), Marestan, duc de Nîmes, Marcoux. Peinture du dernier boulevard de légitimité, pendant l'exécution des décrets de l'infâme Ferry ; étude des progressions animiques collectives et de l'âme des foules. Horreur de la justice française, billevesées de la légalité. Démonstration que les catholique français sont des lâches; et que l'histoire de ce pays est finie. Dans la chronologie de l'Éthopée, le XII est antérieur au *Vice suprême*. On y voit les débuts de Marcoux, l'élection de Courtenay.

XIII. — **La Lamentation d'Ilou, 1896** : défaite des grandes volontés de lumière : Ilou, Mérodack, Alta, Nergal, Tammuz, Rabbi Sichem, du *Finis Latinorum*. Oratorio à plusieurs entendements. Jérémiades où Alta donne la preuve théologique ; Nergal, psychique ; Tammuz, érotique ; Sichem, comparée ; Mérodack, magique ; Ilou, extatique ; que la Latinité est finie (*sous presse*).

XIV. — **La Vertu suprême, 1896** : le « quand même » des volontés de lumière, après l'évidence de l'irrémissible damnation du collectif.

Mérodack y réalise tout à fait la Rose † Croix commencée au château de Vouivre (VII. Bélit tient le premier plan féminin avec la plupart des gynandres IX) : Tammuz, Alta, Sichem, Nébo, Paule Riazan, Samas y rayonnent. Les originaux du salut, excentriques de la vertu, poètes de bonté et artistes de lumière : *Aristie future* !

AMPHITHÉATRE DES SCIENCES MORTES

RESTITUTION DE LA MAGIE

ADAPTÉE A LA CONTEMPORAINETÉ, DOCTRINE DE L'ORDRE

DE LA ROSE † CROIX, DU TEMPLE ET DU GRAAL

I

ETHIQUE

Comment on devient Mage ? Méthode d'orgueil, entraînement dans les trois modes pour l'accomplissement de la personnalité : ascèse du génie et de la sagesse. In-8°, Chamuel (2e édit.), 1891. . . . . 7 fr. 50

II

EROTIQUE

Comment on devient Fée ? Méthode d'entraînement dans les deux modes pour l'accomplissement de la Béatrice et de l'Hypathia : ascèse de sexualité transcendante, restitution de l'initation féminine perdue. In-8°, Chamuel (2e édit.), 1892. . . . . 7 fr. 50

III

ESTHÉTIQUE

Comment on devient Artiste et Ariste, ascèse de la sensibilité et théorie magique du beau et de sa perception. In-8° de 370 pages. 1893. Chamuel. . . 7 fr. 50

IV

POLITIQUE

Le Livre du Sceptre, traité de sociologie et magie politique. Démonstration de la Théocratie et diagnostic de la décadence latine, d'après une nouvelle philosophie de l'histoire et l'application analogique des lois physiques à la vie athénique. In-8° de 370 p. 1894. Chamuel. 7 fr. 50

Les XI Chapitres mystérieux du Sepher Bereschel (Genèse version Rosecrucienne de Sâr Peladan. 1 vol. sur papier solaire, à la *Librairie de l'Art indépendant*, rue de la Chaussée-d'Antin. . . . . 3 fr.

PREMIER VOLUME DES

TEXTES ROSECRUCIENS

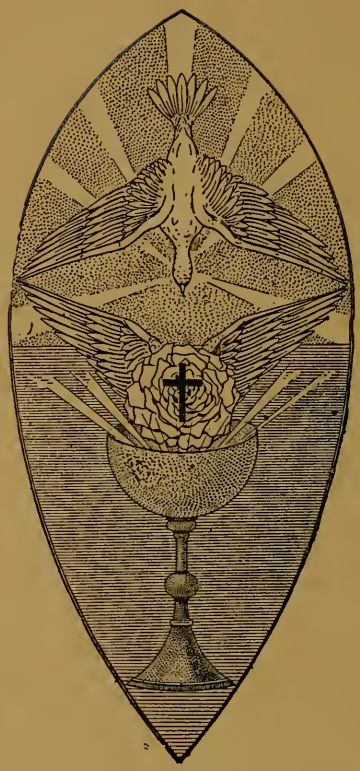
LE SECOND EST CONSACRÉ A

LA BAGHAVAD-GITA

Traduction d'Émile Burnouf

A la librairie de l'art indépendant. . . . 2 fr. 50

Universitas



g

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

OCT 2 8 1979

MAR 3 1 '80

a39003 002268372b

CE PQ 2380
.P5P7 1895
COO PELADAN, JOS LA PROMETHEI
ACC# 1225936